



LE MASQUE ROUGE

Ouvrages du marquis de Foudras.

Un amour de Vieillard.	3 vol.
Les Veillées de Saint-Hubert.	2 vol.
Aventures de M. le Baron (tomes 3, 4 et derniers).	2 vol.
Un grand Comédien.	3 vol.
Un Drame en Famille.	5 vol.
Suzanne d'Estouville (in-18 format Charpentier).	2 vol.
Le chevalier d'Estagnol.	6 vol.
Diane et Vénus.	4 vol.
Madeleine Repentante	4 vol.
Un Caprice de grande dame (format Charpentier)	3 vol.
Un Capitaine de Beauvoisis.	4 vol.
Jacques de Brancion.	5 vol.
Les Gentilshommes chasseurs	2 vol.
Les Viveurs d'autrefois.	4 vol.
Madame de Miremont.	2 vol.
Lord Algernon (suite de *Mad. de Miremont*) . .	4 vol.
Le capitaine Lacurée.	4 vol.
La comtesse Alvinzi	2 vol.
Tristan de Beauregard (format Charpentier). .	1 vol.
Les Hommes des Bois.	2 vol.
Le Beau Favori.	3 vol.
Le bonhomme Maurevert.	2 vol.
Deux filles à marier.	2 vol.

Ouvrages de G. de la Landelle.

Le Château de Noirac.	2 vol.
L'Honneur de la Famille.	2 vol.
Les Princes d'Ebène.	5 vol.
Falkar le-Rouge (suite aux *Princes d'Ébène*). . .	3 vol.
Le Morne aux erpents.	2 vol.
Les Iles de Glace.	4 vol.
Une Haine à bord.	2 vol.
L'Eau et le Feu.	2 vol.
Les deux Routes de la Vie	4 vol.
La meilleure part.	4 vol.
Dernier (le) **des Flibustiers.**	5 vol.
Roi des Rois (le).	5 vol.
Club (le) **des damnés.**	5 vol.

Ouvrages d'Adrien Robert.

Lord (le) de l'Amirauté.	3 vol.
Le Mauvais Monde.	2 vol.
Jean qui pleure et Jean qui rit	2 vol.
Les Amours mortels.	2 vol.
Les Diables roses	4 vol.
Vierge aux pervenches (la).	3 vol.

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.

LE

MASQUE

ROUGE

PAR

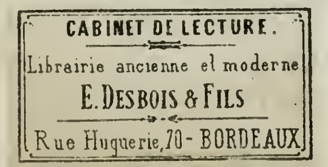
XAVIER DE MONTÉPIN

3

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR

37, rue Serpente.



PREMIÈRE PARTIE

(SUITE)

LE CAPITAINE JEAN-CLAUDE

(SUITE)

XXI

Raoul et Magui.

Une vive sensation de froid mit fin au profond évanouissement dans lequel le jeune homme était plongé.

Il entr'ouvrit les yeux et il vit, — comme on voit à travers un épais brouillard, — une

forme de femme agenouillée à côté de lui.

C'était la vieille Magui, — nous le savons déjà — qui s'efforçait de faire pour Raoul ce que Raoul avait fait pour elle, — baignant ses tempes avec de l'eau glacée, et lavant sa blessure qui d'ailleurs était peu profonde.

Certes, le coup d'épée de Limassou avait été assez vigoureusement appliqué pour fendre jusqu'aux oreilles une tête solidement bâtie ; mais, par bonheur, — l'arme ayant tourné dans la main du bandit, — le plat seul de la lame s'était trouvé en contact avec le crâne, produisant ainsi une contusion et une écorchure, et non pas une plaie mortelle.

Au moment où Raoul reprit l'usage de ses sens, l'engourdissement de son esprit ne

cessa pas tout d'abord, et, ainsi que cela arrive à un homme qui s'éveille d'un lourd sommeil, il ne se rappela rien de ce qui s'était passé.

— Où suis-je? — murmura-t-il d'une voix faible en portant la main à son front sur lequel Magui faisait couler l'eau goutte à goutte en pressant un linge mouillé, — où suis-je, et que m'est-il arrivé?

— Messire Raoul, — répondit la vieille femme, vous avez été victime d'un lâche guet-à-pens... — On vous a traîtreusement assassiné par derrière et on vous a laissé pour mort dans l'endroit où vous vous trouvez en ce moment, c'est-à-dire tout au bas de la descente de la Poyat... Le hasard, ou plutôt la Providence, m'a rendu témoin du crime, et j'ai eu le bonheur d'être utile à mon tour à celui

qui m'avait sauvé la vie... — Je suis Magui la sorcière.

Tandis que Magui parlait, la lumière se faisait rapidement dans l'esprit de Raoul et les souvenirs lui revenaient en foule.

— Ah! — s'écria-t-il en se soulevant, tandis que l'expression de la terreur et du désespoir venait contracter son visage livide et qu'un rapide frisson glaçait son sang dans ses veines, — je me souviens!... je me souviens!... l'incendie.. le capitaine La Cuzon... Églantine... — Oh! mon Dieu! mon Dieu!... Églantine!... où est-elle? — Qu'est-elle devenue?... Femme, le savez-vous? — Au nom du ciel, si vous le savez, dites-moi ce qu'elle est devenue?

— Hélas! messire, la nièce du curé Marquis a été enlevée...

— Par les assassins, n'est-ce pas ?

— Par un seul d'entre eux, — par un misérable qui, pour n'avoir point à partager sa proie, a tué son compagnon d'un coup de pistolet.

— Mais, c'est le déshonneur pour elle !... mon Dieu !... mais, c'est la mort !... car cet homme, après l'avoir violentée, la tuera, comme il a cru me tuer moi-même.

— Rassurez-vous, messire Raoul, — la nièce du curé sera respectée par son ravisseur.

— Le croyez-vous réellement, femme ?... le croyez-vous?

— Je fais mieux que le croire, j'en suis sûre.

— Qui vous donne cette certitude ? parlez, parlez vite ?...

— Les paroles mêmes du bandit qui s'est emparé de la jeune fille... — Églantine n'est pas considérée par lui comme une femme, mais comme un ôtage qu'il s'apprête à vendre chèrement au plus redoutable ennemi des libertés franc-comtoises.

— Et, cet ennemi, quel est-il?

— Le Masque rouge.

Raoul, couché et immobile jusque-là, bondit sur ses pieds et essaya de se tenir debout. — Mais il était faible et chancelant, et, pour ne pas tomber, il fut obligé de s'appuyer sur l'épaule de Magui.

— Le Masque rouge! — répéta-t-il.

— Vous avez dit le Masque rouge?

— Je l'ai dit.

— Vous connaissez l'homme qui se cache sous ce masque?

— Je le connais.

— Vous savez son vrai nom ?

— Je le sais.

— Vous savez où il se trouve ?

— Oui.

— Vous savez alors où l'on va conduire Églantine.

— Je sais cela comme le reste.

— Et vous allez me dire tout ce que vous savez, n'est-ce pas ?

— Je vous le dirai, — mais pas à vous seul.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est un homme que ces terribles secrets intéressent autant que vous, et qui doit les apprendre en même temps que vous.

— Et, cet homme ?...

— C'est votre ami, — c'est le capitaine La Cuzon.

— Vous avez raison, — répondit Raoul. — La Cuzon doit tout savoir... — Venez... ne perdons pas un instant, il m'attend sans doute au rendez-vous donné...

Magui secoua la tête.

— Quel est ce rendez-vous? — demanda-t-elle ensuite.

— Le capitaine m'a indiqué, pour nous y retrouver, un sapin gigantesque situé sur la lisière de la forêt qui fait face à la ville.

— Et, ce rendez-vous, quand vous l'a-t-il donné?...

— Au moment où nous nous séparions, — il y a tout au plus une heure...

— Messire Raoul, — dit la vieille femme, bien des heures se sont écoulées depuis le

moment où vous avez perdu connaissance ; — la nuit est venue,— c'est la lune qui nous éclaire, et non pas le jour ; — il est minuit passé... — Le capitaine La Cuzon n'est plus au rendez-vous.

— Mais, où donc est-il, alors ?

— Il est à l'endroit convenu entre Marquis, Varroz et lui ; — il est au *Trou des Gangônes.*

— Et, connaissez-vous les chemins qui conduisent à cette caverne qu'on dit inaccessible pour tout autre que pour les montagnards des corps-francs.

— Je les connais.

— Et vous êtes sûre de ne point vous perdre ou vous égarer dans ces dangereux sentiers ?...

— J'en suis sûre.

— Quand partirons-nous?

— A l'instant même, — si vous vous sentez la force de marcher.

— La force, c'est la volonté, — répliqua Raoul; — j'ai la volonté, une volonté ferme et inébranlable ; — donc, je suis fort.

Magui tira d'une sorte de bissac qu'elle portait, un morceau de pain noir et une petite gourde.

— Mangez un peu de ce pain, —dit-elle ensuite, — et buvez une gorgée d'eau-de-vie, — nous nous mettrons en route aussitôt après.

Raoul but et mangea, et, si frugale et insuffisante que fût cette nourriture, il se sentit cependant ranimé et reconforté.

— Venez, maintenant, — dit Magui.

Et elle se dirigea vers la poterne du rempart.

Le jeune homme la suivit d'un pas un peu lourd d'abord, et hésitant, mais qui ne tarda guère à devenir ferme et assuré.

Ils franchirent la poterne qu'il trouvèrent toute ouverte, et ils s'enfoncèrent dans la vallée en suivant le cours de la Bienne.

— Nous avons du chemin à faire, — dit Magui, — et je voudrais ménager vos jambes, messire Raoul, en ne vous contraignant point à marcher trop vite; mais il est bien essentiel d'arriver à la Rixouse avant le jour; — d'ici là, nous avons à traverser deux villages, Avignonnet et Valfin. — C'est de ce côté-là que se tiennent les Gris d'habitude, et j'ai peur que nous ne rencontrions quelqu'une de leurs bandes... — Et pourtant le

capitaine La Cuzon les a si bien écharpés aujourd'hui à Saint-Claude, qu'ils doivent se cacher et ne guère songer à courir le pays...

— Une fois Valfin passé, nous n'aurons plus grand'chose à craindre...

— Et les Suédois? — demanda Raoul; — où sont-ils?

— Ils ont voulu recommencer la bataille et rentrer dans la ville au milieu de l'incendie. — Le capitaine La Cuzon, le colonel Varroz et les montagnards les ont repoussés et leur ont donné la chasse du côté de Longchaumois... — A cette heure, s'ils courent toujours, ils doivent être loin....

— Ils vont sans doute chercher à se reformer...

— Peut-être; — mais pas de sitôt. — J'imagine qu'ils regagneront Nantua le plus

vite possible... ou encore qu'ils descendront à Clairvaux... — Mais que feraient-ils dans cette ville ruinée et presque abandonnée par ses habitants... — Vous savez sans doute que les immenses domaines et le château des barons de Champ-d'Hivers sont situés dans les environs... — Ah ! si le noble baron Tristan était encore de ce monde, ou si son fils vivait, comme ces bons seigneurs et ces fiers gentilshommes auraient bien su barrer le chemin aux Suédois fugitifs et n'en auraient pas laissé sortir un seul de la province !

— Vous semblez parler avec émotion et avec attachement de cette race des Champ-d'Hivers, — dit Raoul ; — c'est cependant une famille éteinte, — et je croyais son nom à peu près oublié...

— Oublié ! — répéta vivement Magui,

— oublié !... un nom comme celui-là ! ne le croyez point, messire !... — Dans vingt ans, comme aujourd'hui, pour la génération qui grandit, comme pour la génération qui s'éteint, — pour nos enfants et pour les fils de nos enfants, ce nom restera vivant et vénéré aussi longtemps que le dernier vestige de reconnaissance ne sera point effacé dans le cœur des montagnards.

— Les Champ-d'Hivers faisaient donc du bien ?

— Ils en faisaient autant que la plupart des autres seigneurs font de mal, — et ce n'est pas peu dire. — Ils étaient, depuis des siècles, les bienfaiteurs du pays, — et on s'en souvient, messire ! — Oh ! vieux manoir incendié, pourquoi le lierre couvre-t-il aujourd'hui les ruines de tes tourelles autre-

fois si fières? — Pourquoi le plus noble sang de la province a-t-il coulé sous le poignard des assassins?... — Baron Tristan, et toi, pauvre enfant sur lequel reposaient tant d'espoirs, pur rejeton d'une tige si belle, quand donc viendra votre vengeur?...

Tout en parlant ainsi, la vieille Magui s'était animée peu à peu, et sa voix, éteinte d'abord et à peine distincte, était devenue éclatante et solennelle comme celle d'une prophétesse.

La haute taille de la prétendue sorcière se redressait, — ses longs cheveux gris flottaient au vent, — son regard était plein d'éclairs, et sur toute sa personne rayonnait une sorte d'étrange majesté, — la majesté du malheur et de l'enthousiasme.

Raoul, en l'écoutant, sentait son cœur battre avec impétuosité.

Vingt fois il avait été au moment de l'interrompre pour lui crier :

— Femme, cette race que vous croyez éteinte est plus vivante que jamais !... — Ce rameau que vous croyez brisé à tout jamais refleurira bientôt !... — Cet enfant que vous pleurez n'est pas mort ! — Je suis Raoul de Champ-d'Hivers.

Mais il avait lutté contre cette violente tentation de se trahir lui-même, et, voulant se donner le temps de calmer l'émotion toute puissante qui s'emparait de lui, il avait ralenti son pas, de façon à ce que Magui pût le dépasser.

Ensevelie dans une sorte d'extase où la plongeaient les pensées et les souvenirs

qu'elle venait d'évoquer en elle-même, la vieille femme continua à marcher pendant quelques instants, sans s'apercevoir qu'elle était seule.

Mais bientôt, n'entendant plus le bruit des pas réguliers de son compagnon, elle se retourna, et elle vit qu'une assez grande distance la séparait de Raoul.

Elle revint vivement vers lui.

— Est-ce que votre blessure vous fait souffrir, messire? — lui demanda-t-elle ; — est-ce que vous vous sentez déjà fatigué au point de ne pouvoir continuer la route ?...

— Non, — répondit le jeune homme ; — ma blessure n'est rien ; — c'est à peine si je la sens encore, et l'air froid de la nuit me fait grand bien... — Quant à mes jambes, elles sont bonnes et ne seront point fatiguées de

sitôt ; -- il m'avait semblé entendre un bruit de pas derrière nous, et c'est pour écouter mieux que je me suis arrêté.

Magui prêta l'oreille.

— Vous vous êtes trompé, — dit-elle au bout de quelques secondes. — Je suis vieille, mais l'habitude de vivre au grand air et de coucher souvent dans les bois, sur un lit de feuilles sèches, a développé certains de mes sens d'un façon extraordinaire. - Aussi, nul archer franc-comtois n'a le coup d'œil plus prompt et plus perçant que moi ; — je ne confonds pas dans la nuit le pas du loup et celui du renard, et je distingue à une grande distance le soupir d'une créature humaine au milieu des plaintes du vent. — Je vous répète, messire, que vous vous étiez

trompé et que personne ne vient derrière nous.

— Marchons, alors, — répondit Raoul.

— Marchons.

Le jeune homme et la vieille femme se remirent en route l'un à côté de l'autre, et cheminèrent assez longtemps sans échanger une parole, quoique, peut-être, les pensées qui se succédaient dans leur esprit eussent de part et d'autre plus d'un point d'analogie.

Ils traversèrent les deux villages dont Magui avait parlé, et, ni dans l'un ni dans l'autre, ils ne firent de mauvaises rencontres.

Quand ils arrivèrent à la Rixouse, il était six heures du matin ; — c'est assez dire que la nuit était profonde encore, et que tous les paysans dormaient dans leurs maisons solidement fermées.

— Maintenant, messire, — dit Magui, lorsqu'ils eurent franchi les dernières maisons du hameau, — je vous répète que, par ici, nous n'avons plus rien à craindre des Gris. — Si vous vous sentez trop las, rien ne nous empêchera d'entrer dans une grange isolée que je connais, à une demi-lieue d'ici, et d'y dormir paisiblement pendant deux ou trois heures, pour reprendre des forces.

— Merci ! — s'écria Raoul ; — dormir lorsqu'il s'agit de retrouver et de défendre Églantine!... — Ce serait une faiblesse et presque une lâcheté qu'une femme même ne se pardonnerait pas ! — Sommes-nous loin encore ?

— Oui, messire ; nous sommes loin, bien loin, et, si la route a été belle jusqu'ici, en

revanche, elle ne tardera guère à devenir véritablement effrayante...

— Qu'importe? — puisque d'autres y passent, — puisque vous y passez vous-même, — il faudra bien que j'y passe aussi, moi!...

— Venez donc, messire, — et que Dieu permette dans sa justice que vos forces soient à la hauteur de votre courage!...

Après deux nouvelles heures d'une marche rapide, le clocher du village de Saint-Laurent apparut aux deux voyageurs.

Magui s'arrêta.

— Messire, dit-elle, — vous devez avoir faim?...

— Oui, — répondit Raoul, — je n'ai mangé, depuis près de vingt-quatre heures, que le morceau de pain que vous m'avez

donné cette nuit ; — mais, s'il faut attendre, j'attendrai, et de même que je lutte contre la fatigue, je lutterai contre la faim...

Magui chercha dans son bissac. — Elle n'y trouva que la petite gourde aux trois quarts vide.

— Plus rien !... — murmura-t-elle.

Puis, tout haut, elle demanda :

— Avez-vous de l'argent, messire ?...

— Oui.

— Tant mieux, car avec de l'argent on achète du pain... — Donnez-moi une pièce de monnaie, et, en traversant Saint-Laurent, je vous aurai ce qu'il faudra...

Raoul se fouilla aussitôt.

Mais la poche de son pourpoint, — cette poche qui, la veille, contenait une bourse

longue et gonflée d'or, — était en ce moment tout à fait vide.

— J'ai perdu ma bourse !! — s'écria-t-il, quand il eut bien constaté que ses autres poches étaient aussi parfaitement inhabitées que la première.

— Non, messire, — répondit Magui, — vous n'avez rien perdu, — on vous a volé...

— Qui donc ?...

— L'un des bandits qui venaient de vous assassiner... — Je l'aurais parié, car le contraire eut été peu vraisemblable...

— Que faire ?...

— Ne vous inquiétez de rien, messire, — je pourvoierai à tout... — Vous avez faim, — vous mangerez...

— Quel est votre projet ?...

— Oh ! c'est un projet bien simple et qui

ne vaut pas la peine d'être expliqué!.. — nous allons nous séparer...

— Nous séparer! — s'écria Raoul, — et, comment voulez-vous que je retrouve mon chemin sans votre aide?...

— Notre séparation ne sera pas longue. — Vous voyez, là, en face de nous, le clocher de Saint-Laurent?

— Oui.

— Le village n'a qu'une seule rue, — ou plutôt le village ne consiste qu'en une double rangée de maisons, alignées de chaque côté de la route... — il n'y a pas moyen de s'y tromper... un aveugle même ne s'égarerait pas...

— Eh! bien?...

— Eh! bien, messire, je vais gagner les devants, — vous me laisserez prendre un peu

d'avance, — vous me suivrez dans cinq minutes, par exemple, et nous nous rejoindrons à quelques centaines de pas plus loin que la dernière maison du village...

— Mais, pourquoi ne voulez-vous pas traverser ce village avec moi ?... — Est-ce à cause de la pauvreté de vos vêtements, et me supposez-vous donc assez de misérable petitesse dans l'esprit, pour rougir d'être vu en votre compagnie....

— Non, messire, je ne crois pas cela... — Je ne doute ni de votre esprit, ni de votre cœur... — Mais il faut que ce que je vous demande en ce moment soit fait comme je le désire...

— Ne puis-je donc savoir pourquoi vous semblez attacher tant d'importance à une chose qui en a si peu ?...

— Parce qu'il le faut...

— Mais, au moins, donnez-moi une raison bonne ou mauvaise, — ne fût-ce que pour satisfaire ma curiosité...

— Et, si je vous donne cette raison, vous me laisserez agir à ma fantaisie?...

— Oui.

— Vous me le promettez?...

— Je vous le promets sur l'honneur...

— Alors, messire, puisque maintenant vous n'avez plus le droit de me détourner de mon projet, quel qu'il soit, je peux vous dire la vérité: — Ce pain qu'il vous faut, et que je ne puis acheter, je vais le demander à l'aumône... — Je vais tendre la main à chaque maison, en traversant Saint-Laurent, jusqu'à ce que des âmes charitables m'aient donné le nécessaire, — et vous qui êtes noble, mes-

sire, — car je vois bien que vous êtes noble, quoique j'ignore votre nom, — vous comprenez qu'il n'est pas possible qu'un gentilhomme soit vu par des paysans dans la compagnie d'une mendiante...

Et, sans même attendre la réponse de Raoul, Magui s'éloigna d'un pas rapide, en tournant la tête de temps en temps pour bien s'assurer que le jeune homme ne cherchait point à la rejoindre malgré sa promesse.

XXII

Le spectre

Raoul, profondément touché de l'absolu dévouement manifesté par cette pauvre femme, qui semblait lui avoir vendu son âme en échange de la vie qu'il lui avait conservée, suivit sans se hâter le chemin qui conduisait

à Saint-Laurent, traversa le village, et, quelques centaines de pas plus loin que la dernière maison, trouva Magui assise au bord de la route et l'attendant.

Au moment où il la rejoignait, elle se leva.

— Voyez, messire, — lui dit-elle en ouvrant son bissac, — voyez, il y a encore de bonnes âmes dans la montagne!... — Les habitants de Saint-Laurent ne sont pas riches, et les temps sont bien durs, et cependant je n'ai eu qu'à frapper à la porte de trois ou quatre maisons, — je n'ai éprouvé de refus nulle part, et l'on m'a donné, non pas assez peut-être pour un festin de prince, mais assez, du moins, pour un repas de voyageur...

Le bissac contenait près de la moitié d'une

miche de bon gros pain bis, — un morceau de lard fumé et un carré de ce fromage qu'on appelle aujourd'hui fromage de Gruyère.

— Ah ! — répliqua vivement Raoul, — jamais prince n'aura fait un meilleur repas, car jamais sans doute il n'aura eu pour l'assaisonner un aussi vif appétit !...

Il s'assit sur un des talus du chemin, et il se mit à manger, ou plutôt à dévorer.

Quoiqu'on en puisse dire, la faim ne perd jamais ses droits quand on est jeune et qu'on marche depuis de longues heures, et bien rarement, je crois, l'amour et l'inquiétude peuvent faire momentanément oublier ses exigences.

— Maintenant, — dit Raoul, lorsqu'il eut achevé,— je me sens dispos et fort, autant et peut-être plus que cette nuit en quittant

Saint-Claude... — Je vous affirme que je marcherais jusqu'à ce soir sans m'arrêter...

— Grâce à Dieu, messire, vous n'aurez pas besoin de marcher si longtemps... J'espère bien qu'avant midi nous serons au trou des Gangônes...

— Pourquoi ce nom donné à cette grotte? — demanda Raoul.

— Dans le patois des montagnes les cloches s'appellent des *Gangônes*, à cause, sans doute, du bruit qu'elles font, et que le mot cherche à imiter...

— Eh bien?

— Eh bien, quand on applique son oreille contre le rocher, dans la grotte, on entend très distinctement le son des cloches...

— A quoi cela peut-il tenir?

— D'autres le savent peut-être... — moi

je l'ignore... — Voulez-vous que nous nous remettions en marche, messire?...

— Me voici prêt.

Après avoir suivi la route pendant environ trois quarts de lieue, Magui s'arrêta.

— Messire, — dit-elle, — notre chemin direct serait de continuer par la Chaux-du-Dombief, mais j'ai des raisons pour ne point passer par là...

— Qu'allons-nous faire?

— Nous allons prendre à gauche et nous engager dans la forêt de Bonlieu, dont vous voyez la lisière à un demi-quart de lieue, et dont je connais les moindres sentiers... — Venez, et soyez sans inquiétude, je vous promets de vous bien conduire...

— Je vous suis comme si la Providence elle-même me prenait par la main pour me

diriger... — Ma confiance, dans ce dernier cas, ne serait pas plus absolue...

Un regard de la vieille femme remercia Raoul, et, gagnant à travers champs la lisière du bois, elle s'enfonça avec son compagnon sous les futaies séculaires qui couronnaient une sorte de gigantesque falaise, taillée à pic presque partout, et bordant le vallon au fond duquel s'élevait jadis l'abbaye célèbre de Bonlieu.

Arrivé sur l'extrême bord de la ceinture de rochers dont nous venons de parler, Raoul s'arrêta, pétrifié en quelque sorte par l'étonnement et l'admiration.

Jamais, en effet, spectacle plus terrible et plus beau tout à la fois, ne s'était offert à ses regards.

Au fond d'une gorge verdoyante, enfermée

de tous côtés par des murailles de rochers qu'on aurait pu croire amoncelés les uns sur les autres par les fortes mains des Titans, — blocs de granit, les uns brillants, les autres sombres, couronnés par la noire verdure des sapins séculaires enfonçant leurs racines dans le roc nu, comme des griffes d'aigle, — les ruines de l'abbaye étalaient leurs masses pittoresques au bord d'un lac aussi profond, aussi limpide, aussi bleu que les lacs de la verte Écosse.

Ces colonnes brisées, — ces arceaux démolis, — ces voûtes effondrées que le lierre recouvrait de son manteau royal, — tous ces débris, enfin, à côté de ces rocs inébranlables et de cette éternelle verdure, disaient bien haut la toute puissance du Créateur et l'infinie faiblesse de la créature.

Raoul, — nous le répétons, — s'était arrêté.

— Eh bien, messire, que faites-vous? — lui demanda Magui.

— Je regarde, — répondit-il, — je regarde et j'admire...

— Le temps nous manque aujourd'hui pour l'admiration; venez, je vous en prie...

La vieille femme s'engagea résolûment dans une sorte de fente ou de coupure que les eaux pluviales et les fontes des neiges avaient mis des milliers d'années à creuser dans la falaise et qui, du sommet du roc, conduisait dans le vallon.

Aux grèves de la Bretagne et de la Normandie, une coupure du genre de celle dont nous parlons s'appelle une *valleuse*.

Après quelques minutes d'une marche dif-

ficile, mais non périlleuse, Magui et Raoul arrivèrent sur les bords du lac de Bonlieu.

Un petit ruisseau d'une eau transparente comme du cristal de roche, et glacée comme de la neige à peine fondue, prend naissance dans le lac, et, tout en serpentant et en murmurant, suit les nombreuses sinuosités d'une vallée étroite et presque entièrement boisée, qui, du côté opposé à celui par lequel venaient d'arriver nos personnages, aboutit au Val-de-la-Chartreuse. — C'est ainsi qu'on nomme l'emplacement des ruines de Bonlieu.

Magui et Raoul suivirent pendant quelque temps le cours de ce ruisseau, qui se brisait contre les blocs de pierre entassés dans son lit, et les couvrait de blanche écume avec des frémissements et des grondements qui lui

donnaient une certaine ressemblance avec un enfant colère.

Ce ruisseau se nommait et se nomme encore l'Hérisson.

Peu à peu la gorge étroite s'élargit devant les voyageurs, — les arbres semés sur ses flancs s'éclaircirent, et à un brusque tournant, ils virent se développer devant eux une vallée immense et magnifique, que bornait, du côté droit, le prolongement de cette falaise, au sommet de laquelle ils se trouvaient une demi-heure auparavant.

— Pour arriver au trou des Gangônes, — dit Magui, — nous n'aurions qu'à suivre le fil de l'eau ; — mais il n'y faut pas penser...

— Pourquoi ? — Les sentiers sont-ils donc dangereux au point de vous effrayer ?

Magui secoua lentement la tête.

— Ce n'est pas cela... — répondit-elle ensuite.

— Qu'est-ce donc?

— C'est qu'il nous faudrait passer au pied du château de l'Aigle...

Raoul tressaillit.

— Le château de l'Aigle! — répéta-t-il d'une voix sourde; — sommes-nous donc si près du château de l'Aigle?

— Il est perché comme le nid de l'aigle, auquel il doit son nom, sur le pic le plus élevé de la montagne que nous côtoyons...

— Et pourquoi tenez-vous à l'éviter ainsi?

— Ne m'interrogez point, messire. — En ce moment je ne puis pas, ou plutôt je ne veux pas vous répondre...

— Je respecte votre silence et vos secrets. — Passez où vous voudrez, je vous suis...

— Voyez-vous en avant de nous, à quelques centaines de pas, cette coupure dans le sol que nous foulons?

— Je la devine plutôt que je ne la vois...

— En cet endroit, l'Hérisson se précipite du haut du rocher dans un profond bassin.

— Nous allons descendre au niveau de ce bassin et nous suivrons une gorge étroite et sombre qui, par un détour, nous conduira à notre but... car elle va rejoindre la vallée dans laquelle nous sommes...

— Allons...

La vieille femme et le jeune homme se remirent silencieusement en marche.

Au bout d'une demi-heure, ils atteignaient l'extrémité de la gorge dont Magui venait de parler.

Sur la droite, le rocher cessait pour faire

place à une pente gazonnée, excessivement rapide, mais cependant praticable.

— Du haut de cette pente, — demanda Raoul, — peut-on voir le château de l'Aigle?

— On le peut, — répondit Magui. — Pourquoi me faites-vous cette question?...

La vieille femme n'obtint aucune réponse. — Raoul, qui venait de s'élancer, était déjà loin d'elle.

Elle comprit qu'il serait inutile de le rappeler, et, s'asseyant sur un quartier de roc, elle attendit.

Arrivé à moitié de la hauteur de la montagne, Raoul s'arrêta et se retourna.

La masse imposante et les hautes tours du château d'Antide de Montaigu semblaient surgir dans la nue en face de lui. — Il attacha sur ce formidable manoir un long regard

plein d'une ardente fixité et d'une incroyable expression de haine. — Mais soudain il pâlit, — il chancela ; — l'étonnement et peut-être l'épouvante agrandirent ses yeux ; — il fit le signe de la croix et il redescendit d'un pas rapide le versant qu'il venait de gravir.

— Comme vous êtes pâle, messire ! — s'écria Magui. — Qu'avez-vous donc ?...

— C'est étrange ! — balbutia Raoul.

— D'où vient ce trouble, messire ? — Que vous est-il arrivé ? — qu'avez-vous vu ?...

— Un spectre, — répondit Raoul ; — un fantôme enveloppé de blanches vapeurs que traversaient les rayons du soleil...

— Un spectre ?... un fantôme ?... Où donc ?

— Au château de l'Aigle, — sur le sommet de la plus haute tour.

— C'est une illusion, messire...

— Non... non... c'est une réalité... J'ai vu, j'ai bien vu! je suis sûr!...

— Alors, c'est quelque drapeau dont les plis flottaient au vent.

— Non, — c'est une forme humaine, — un spectre féminin... — Mon regard est perçant comme l'œil du vautour; et, malgré la distance, j'ai distingué dans les blanches vapeurs un visage pâle... un visage de morte...

Magui fit à son tour le signe de la croix.

— Ah! — murmura-t-elle ensuite, — tout est possible... même l'impossible, car le château de l'Aigle est un château maudit!...

Puis, tout bas, elle ajouta :

— Et le maître du château de l'Aigle est plus qu'un damné, c'est un démon!...

Et sans ajouter une parole, Magui se remit

en route. -- Raoul, absorbé dans ses pensées, la suivit en silence.

Ils avaient rejoint la vallée principale ; — ils longèrent la côte de Ménétrux-en-Joux;— ils traversèrent, sur des pierres disséminées au milieu de son cours, l'Hérisson qui déjà avait grandi, et qui, de ruisseau se faisait rivière, et ils arrivèrent à l'endroit où la vallée cesse par la réunion des deux montagnes boisées qui la forment.

— Nous approchons, — dit la vieille femme ; — ici commencent les mystérieux domaines qui servent d'asile aux montagnards des corps-francs... — là commencent aussi des difficultés sans nombre.—Vingt sentiers, croisés en tous sens, et plus embrouillés que le chanvre sur la quenouille d'une fileuse, se mêlent et s'enlacent à dessein, afin de dépis-

ter les ennemis qui voudraient tenter une surprise... — Lequel de ces sentiers devons-nous suivre? — Voilà ce qu'il faut découvrir, ou plutôt ce qu'il faut deviner, car c'est presqu'une affaire d'instinct... — Cependant j'ai trouvé déjà... je retrouverai encore... — Venez...

Et Magui, courbée vers le sol et suivant du regard des traces invisibles sans doute pour tout autre que pour elle, — s'engagea résolùment dans le taillis, comme un limier exercé qui suit le gibier.

Son instinct et ses observations ne la mirent point en défaut, — le sentier qu'elle suivit était le véritable.

Soudain, une voix qui semblait partir du ciel, cria :

— Qui va là?...

Raoul leva la tête, et vit un montagnard, debout sur une pointe de rocher. — Il tenait son mousquet en joue et prêt à faire feu.

— Répondez... — dit vivement Magui, — dites le mot d'ordre.

— *Saint-Claude et La Cuzon*, — fit Raoul.

— Où allez-vous ?

— Joindre le capitaine qui m'attend.

— Et cette femme ?

— Elle m'accompagne.

— Passez.

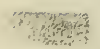
Le montagnard approcha de ses lèvres une de ces cornes qui servent de trompe aux bergers, et il en tira un son aigu et retentissant, — puis il disparut et tout rentra dans le silence.

Raoul venait de voir, pour la première

fois, un montagnard revêtu de l'uniforme des corps-francs.

Cet uniforme était simple : c'étaient les hauts-de-chausses collants, recouverts par la guêtre de cuir qui serrait la jambe, montait jusqu'à mi-cuisses et descendait sur le soulier à lourde semelle ferrée. — L'habit fermé, à larges basques, s'ajustait étroitement à la taille. — Une ceinture de cuir soutenait le poignard et les pistolets. — L'épée pendait à un large baudrier également de cuir ; — le chapeau était en feutre noir, de forme ronde et relevé d'un côté.

— Ah ! murmura Magui, — La Cuzon se garde bien !... — Il faudrait qu'il eût les ailes de l'aigle, celui qui voudrait surprendre le capitaine !... et encore je crois qu'une balle montagnarde arrêterait l'aigle au passage !...



Le facile sentier que Raoul et la vieille femme avaient suivi jusque-là, devenait, à partir de cet endroit, incroyablement périlleux.

A peine tracé dans le flanc d'une roche à pic qui surplombait un précipice plein de brume et de vapeurs, il se transformait par endroits en une sorte d'escalier irrégulier, et enfin il finissait par n'être plus qu'un mince rebord, large d'un pied tout au plus, ayant au-dessus et au-dessous une muraille parfaitement lisse de deux cents pieds au moins, et dominant une cascade qui tombait avec un effroyable fracas dans un précipice habité par le vertige aux doigts crochus.

— Messire, — dit Magui à son compagnon, — ne regardez ni en bas, ni en arrière,

— regardez devant vous, — marchez d'un pas ferme et tranquille, et tâchez de vous figurer que vous êtes sur un grand chemin, et que vous avez, à droite et à gauche, autant d'espace qu'il en faut pour la marche d'un homme ivre.

Raoul suivit ce conseil, et, au bout de quelques minutes, il avait franchi le terrible passage.

— Vous pouvez maintenant vous arrêter et vous retourner, — reprit la vieille femme.

Le jeune homme pâlit malgré lui en jetant les yeux sur cette corniche étroite et glissante qu'il venait de parcourir.

— Affaire d'habitude, — continua Magui, — les montagnards de La Cuzon et La Cuzon lui-même passent là par tous les temps et à toutes les heures de jour et de nuit ; — ils y

passeraient les yeux fermés... — Nous voici, d'ailleurs, bien près du but de notre voyage.

— Où est la grotte ?...

— A une demi-heure de chemin, tout au plus, et de ce côté de la montagne, ce qui n'empêche pas que, pour y arriver, il nous faudra traverser deux fois l'Hérisson.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'à côté d'ici, le sentier que nous suivons s'interrompt brusquement. - D'ailleurs, vous allez voir...

Le bois recommençait.

Ils s'engagèrent dans le chemin étroit qui, s'éloignant du rocher, se rapprochait d'un ruisseau devenu torrent, qu'on entendait non plus murmurer ainsi qu'un enfant capricieux, mais mugir comme un lion menaçant.

Enfin, ils atteignirent les rives encaissées entre lesquelles il courait impétueusement, pour bondir jusqu'à la cascade, du haut de laquelle il se précipitait avec un fracas de cataracte.

VIII

Le trou des gangônes.

Un tronc de sapin ébranché, et jeté d'une rive à l'autre, formait un pont fragile et mouvant sur lequel il fallait se hasarder.

De l'autre côté du torrent étaient deux montagnards.

Le premier se tenait penché, tout prêt à précipiter le sapin dans l'abîme au moindre signal d'alarme.

Le second épaulait son mousquet en criant :

— Qui va là ?

— *Saint-Claude et La Cuzon !* — répondit Raoul.

— Passez, — dit le montagnard.

Et, comme la précédente sentinelle, il fit retentir à deux reprises la trompe rustique qu'il portait suspendue à son cou.

Raoul, tout frissonnant, traversa le pont dangereux qu'il sentait vaciller sous le poids de son corps, et il fut bien forcé de s'avouer à lui-même que des épées et des mousquets, dirigés contre lui, lui causeraient moins d'é-

pouvante que ces périls sans cesse renaissants de la montagne.

Le sentier côtoyait pas à pas le lit du torrent, et, par une pente rapide sur laquelle de grosses pierres semées çà et là formaient comme une ébauche d'escalier, descendait jusqu'au niveau du bassin dans lequel l'Hérisson, lancé de cent pieds de haut, s'engouffrait, pour en ressortir bientôt bouillonnant, large et majestueux, et plutôt fleuve que rivière.

— C'est là qu'il nous faut passer, — dit Magui en arrêtant son compagnon sur la marge glissante du bassin, et en parlant assez haut pour que le bruit de ses paroles ne se confondît point avec le tonnerre des eaux mugissantes.

Là ? — répéta Raoul avec stupeur ; —

mais c'est impossible !... Les flots bouillonnent contre les rochers comme dans les chaudières de Satan !... Le plus hardi nageur serait brisé mille fois s'il tentait de traverser le torrent !...

En ce moment, et comme pour confirmer les paroles du jeune homme, un chêne gigantesque, déraciné par quelque orage, glissa le long de la cascade éblouissante, s'abîma dans le gouffre, et pas une de ses branches ne reparut à la surface ; — l'arbre tout entier venait de s'anéantir dans des profondeurs inconnues !...

— Voyez ! — dit Raoul, — voyez !...

Magui le saisit par la main.

— Fermez les yeux, — lui dit-elle, — et suivez-moi.

Raoul obéit.

Au bout de deux ou trois secondes, la vieille femme cessa de marcher, et Raoul, éprouvant une sensation de froid glacial et sentant un vent plus aigu que la bise d'hiver le fouetter au visage, ouvrit les yeux et regarda.

Magui l'avait amené sous la cascade même, et tous deux se trouvaient debout sur une étroite saillie, entre le rocher et la chute d'eau dont la nappe incessante formait comme un voile étrange qui, malgré sa transparence, ne permettait point de distinguer d'une façon complète les objets placés de l'autre côté.

Le flot succédant au flot refoulait sans cesse les couches d'air dans cet étroit espace et causait ce vent continuel et ce froid glacial dont Raoul ressentait les morsures.

Ces masses liquides métamorphosées dans leur chute en une sorte de poussière humide, roulaient dans l'abîme ainsi qu'un brouillard, et rendaient plus glissante que du verglas la corniche que foulaient les pieds de Raoul.

Ce dernier dégagea vivement sa main que Magui tenait toujours, et se précipita sur l'autre bord.

Quand il sentit l'air libre baigner son front, — quand il ne vit plus entre ses regards et l'horizon cette formidable cataracte qui semblait l'emprisonner et le séparer à tout jamais d'une atmosphère respirable, il éprouva une sensation délicieuse, — il lui sembla qu'il revenait à la vie.

— Nous touchons au but de notre voyage, — dit Magui, le Trou des Gangônes est situé

parmi les rochers qui dominent le petit bois dans lequel nous entrons.

— Que Dieu en soit béni! — répondit Raoul, il était temps, car mes forces sont à bout.

A peine la vieille femme et le jeune homme avaient-ils fait quelques pas sous les arbres dépouillés, que trois hommes parurent devant eux.

L'un de ces hommes était Garbas.

— Eh! messire, — dit-il à Raoul, — comme vous avez tardé, et avec quelle impatience vous êtes attendu!...

— Prévenez le capitaine que me voici, je vous prie.

— Le prévenir! — croyez-vous donc qu'il ne sache pas votre arrivée?

— Et comment en serait-il instruit?

— Aucun étranger ne met le pied sur les domaine des corps francs sans qu'un éclaireur vienne annoncer son approche du Trou des Gangônes... — Il y a plus d'une heure que le capitaine connaît votre présence sur les bords de l'Hérisson...

— Eh bien, hâtons-nous d'aller le rejoindre.

Garbas passa le premier.

A la sortie du bois se trouvait un talus incliné, couronné par une gigantesque muraille de rochers à pic.

Au sommet du talus et à la naissance du roc s'ouvrait une large et béante ouverture, dont les arceaux de plus en plus sombres et finissant par se perdre dans une obscurité complète, indiquaient la profondeur.

C'était l'entrée du Trou des Gangônes.

La caverne, au moment où Raoul et Magui en franchirent le sol, offrait un spectacle digne des pinceaux de Salvator et de Rembrandt.

Une centaine de montagnards, isolés ou par groupes, se disséminaient çà et là sous les voûtes, dans les attitudes les plus variées et les plus pittoresques.

Les uns, enveloppés dans leurs surtouts de peau de mouton et couchés sur des bottes de paille, dormaient les poings fermés.

D'autres, assis sur des fragments de rocher ou sur des troncs d'arbres coupés en billots, nettoyaient les lames de leurs rapières et les canons de leurs mousquets.

D'autres, enfin, entouraient un grand feu de fascines qui flambait au milieu de la

caverne, et dont la fumée montait jusqu'à la voûte en spirales capricieuses.

Trois piquets entrecroisés soutenaient au-dessus de ce feu une énorme marmite, dans laquelle cuisait à grands bouillons un mouton tout entier.

Plusieurs moutons vivants, parqués dans un angle où les retenaient des palissades de cordes et de broussailles, bêlaient et grignottaient le foin placé devant eux, et indiquaient suffisamment que les hommes de La Cuzon étaient approvisionnés de vivres pour bien des jours.

Deux sentinelles, l'arme au bras, allaient et venaient, se rejoignant à la moité du parcours, et se tournant le dos ensuite avec une régularité militaire.

— Je ne vois pas le capitaine, — dit Raoul,

en promenant autour de lui un regard investigateur.

— Ceci est la caserne des soldats, — répliqua Garbas avec un sourire, — Je vais vous conduire au logis du chef, mais j'ai l'ordre de vous introduire seul, messire Raoul... — cette femme doit attendre là où nous sommes.

— Elle m'a guidé jusqu'ici, — fit vivement le jeune homme, — sans elle j'aurais péri misérablement... — Il est urgent qu'elle parle à La Cuzon sur-le-champ. — Laissez-la m'accompagner.

— Impossible! — la consigne est la consigne! — Parlez au capitaine, — le capitaine donnera des ordres.

— Oui... oui... messire, — interrompit Magui, — hâtez-vous!... — Dites au capi-

taine ce que vous savez, et il ne me fera pas attendre longtemps.

— Venez, messire, — dit Garbas.

Raoul suivit son guide qui s'enfonça dans les profondeurs de la caverne. — Ils trouvèrent sur leur droite un escalier pratiqué dans le roc et qui montait à une seconde grotte, formant comme un deuxième étage au-dessus de la première, éclairée par une fissure assez semblable à une fenêtre étroite et longne, et depuis laquelle on découvrait toute la vallée.

La Cuzon, Varroz et Marquis étaient assis sur des bottes de paille autour d'un billot de chêne servant de table.

Le colonel et le prêtre serrèrent les mains de Raoul. — La Cuzon lui tendit les bras et l'embrassa avec effusion.

Mais, après cette vive étreinte, sa première parole fut celle-ci :

— Églantine? — où est Eglantine?... — Comment revenez-vous sans elle ?

— Ne m'accusez pas, mon frère, — répondit vivement Raoul, — c'est en m'assassinant lâchement et par derrière qu'on m'a séparé d'elle. — Mais nous avons un moyen de savoir où on l'a conduite et nous la retrouverons, je vous le jure !

— Ce moyen, — demanda le curé Marquis, — pourquoi donc ne l'avez-vous pas employé?

— Parce que la femme qui possède ce secret ne consent à me le révéler qu'en présence du capitaine.

— Quelle est cette femme ?

— Vous la connaissez sous le nom de Magui la sorcière.

— *Magui la sorcière !* — répéta le curé Marquis, — une mendiante !... une vagabonde ! et peut-être pis !... — et vous avez confiance en elle ?...

— Une confiance entière, absolue.

— Qu'a-t-elle donc fait pour la mériter ?

Raoul raconta brièvement les évènements de la journée et de la nuit précédente, et le rôle joué par Magui dans ces évènements.

— Il a raison, — dit le capitaine après avoir écouté, — et je sens que, moi aussi, j'ai confiance en cette femme.

La Cuzon appela Garbas qui attendait sur l'escalier, et lui enjoignit d'amener à l'instant Magui.

Tandis que le trompette exécutait cet ordre, le capitaine expliqua à Raoul que, la veille, ne l'ayant pas trouvé au rendez-vous donné, et forcé de s'éloigner avec sa bande, il avait laissé à sa place un montagnard chargé de l'attendre et de le guider, ainsi qu'Églantine, au Trou des Gangònes.

Mais le jeune homme n'était point allé au lieu indiqué, et, sans doute, le montagnard attendait encore.

En ce moment, Garbas reparut avec Magui.

— Femme, — lui dit le curé Marquis, — approchez, et soyez sans crainte... — Votre renommée est mauvaise, — le surnom que vous portez l'indique assez. — Mais, Dieu lit dans les cœurs, et peut-être le vòtre est-il bon, malgré tout ce qui se dit de vous... —

Enfin, quoi que vous soyez, nous vous devons des remerciements pour votre conduite à l'égard de messire Raoul, notre ami... — Vous avez bien agi...

— Je n'ai fait que mon devoir... — répondit humblement Magui... — Dieu nous ordonne de rendre le bien pour le mal. — J'ai rendu le bien pour le bien, voilà tout... je ne mérite pas même un éloge... — Un ami des Cuanais, un gentilhomme, s'est mis en péril pour sauver la vie inutile et méprisée de *Magui la sorcière*... — Désormais, Magui, donnerait pour ce gentilhomme et pour les Cuanais, son sang, sa vie, et jusqu'à son âme!...

— La reconnaissance est une noble et sainte vertu; mais c'est par les actions, et

non par les paroles, qu'elle se prouve... — Vous avez bien commencé, continuez...

— Je suis prête à tout.

— Vous avez dit à messire Raoul que vous saviez où le misérable ravisseur avait conduit Églantine?

— Et c'est la vérité, — je le sais.

— Vous avez ajouté qu'en présence du capitaine La Cuzon, vous révèleriez le nom et la demeure de l'homme au Masque rouge?...

— Je tiendrai ma promesse...

— Voilà le capitaine La Cuzon, — voilà le colonel Varroz, et vous savez sans doute que je suis le curé Marquis... — Pouvez-vous parler devant nous trois?

— Oui, messire prêtre, — je le peux et je le veux.

— Eh bien! parlez donc, et je vous jure que vous serez largement récompensée.

Magui secoua la tête.

— Oh! messire prêtre... — murmura-t-elle, — ce n'est pas dans l'espoir d'une récompense que j'ai agi, ni que je veux agir!...

— Parlez, je vous le répète, et Dieu vous paiera dans le ciel le bien que vous aurez fait sur la terre...

— Me promettez-vous d'ajouter foi à mes paroles?

— Oui, si vous jurez sur le salut de votre âme de ne dire que la vérité.

— Sur le salut de mon âme, messire prêtre, je vous jure que pas une parole mensongère ne sortira de ma bouche.

— Je reçois votre serment, femme, et je

vous fais, pour moi et pour mes compagnons la promessse que vous demandez.

— Et vous engagez-vous aussi à tirer vengeance du traître auquel un misérable a vendu votre nièce?... vous engagez-vous à le punir, quel qu'il soit?

— Quel qu'il soit, nous le punirons! — répondit Marquis, — et j'atteste le Christ, sur lequel j'étends la main, que justice sera faite!...

— Par mes cheveux blancs, je le jure! — s'écria Varroz.

— Je le jure par mon épée! — dit le capitaine.

— Je le jure par Églantine elle-même! — fit Raoul à son tour.

Magui promena pendant quelques secondes un regard profond sur ces quatre hom-

mes qui attendaient avec une anxiété fiévreuse le premier mot qu'elle allait prononcer.

Puis ses yeux se tournèrent vers la fissure du rocher qui laissait la lumière entrer à flots dans la grotte.

Dans un lointain brumeux, on entrevoyait la silhouette sombre du château de l'Aigle se dessinant sur le ciel gris.

Le bras de Magui se souleva, — sa main s'étendit dans la direction du manoir sinistre.

— C'est là qu'est Églantine! — dit-elle ensuite d'une voix éclatante; — c'est là qu'il faut l'aller chercher; — c'est là que vous la trouverez!...

— Où donc? — demandèrent à la fois La Cuzon, Varroz et Marquis.

Raoul avait compris déjà et n'interrogeait pas.

— Au château de l'Aigle, — répondit fermement la vieille femme ; — au château de l'Aigle, où le Gris Limassou l'a portée cette nuit, puis l'a vendue comme ôtage au plus lâche de tous les traîtres, au puissant et noble seigneur Antide de Montaigu !...

— Antide de Montaigu ! — répéta le curé avec stupeur ; — femme, femme... songez-vous bien à ce que vous dites ?...

— Si j'ai menti ou calomnié, — s'écria Magui avec impétuosité, — que Dieu qui m'entend envoie la foudre me démentir !

Le tonnerre, auquel la vieille femme faisait appel, serait en ce moment tombé dans le Trou des Gangônes sans produire une

plus formidable impression que les paroles de Magui.

Une incroyable stupeur se peignit sur les traits des défenseurs de la montagne.

Raoul, seul, avait aux lèvres un sourire de triomphe; — rien ne l'étonnait, rien n'était imprévu pour lui dans l'accusation si énergiquement formulée par la vieille femme.

Mais il ne voulait point intervenir, — quant à présent, du moins, — et il garda le silence.

Le colonel Varroz, les sourcils froncés et les yeux pleins d'éclairs, tordait ses longues et rudes moustaches blanches.

Le curé Marquis attachait sur Magui un regard qui semblait vouloir fouiller jusque dans les plus profonds replis de son âme.

La Cuzon baissait la tête.

— Mais, — s'écria-t-il enfin, si vous dites vrai, femme, — si Églantine est en effet au château de l'Aigle, elle est sauvée !...

— Sauvée?... — répéta Magui, et regardant le capitaine avec étonnement, comme pour chercher dans l'expression de sa figure le sens du mot qu'il venait de prononcer et qu'elle ne comprenait pas.

— Sauvée?... — dit-elle pour la seconde fois. — Comment sauvée?... — Pourquoi sauvée?...

— Antide de Montaigu est notre fidèle allié... — l'un des fermes soutiens de notre cause... — fit le capitaine.

Le visage de Magui se décomposa, — ses lèvres pâlirent, — de fauves étincelles semblèrent jaillir de ses prunelles.

— Antide de Montaigu, un allié fidèle !... — répliqua-t-elle d'une voix rauque. — êtes-vous donc assez abandonnés de Dieu pour être aveuglés jusqu'au point de croire cela ?... — Antide de Montaigu, votre allié... votre ami !... lui !... lui, *l'homme au Masque rouge !...*

— Ah ! — murmura Raoul, qui ne pouvait plus se contenir, — vous voyez !... vous voyez !... — Je vous l'avais bien dit !...

— Et moi, je dis, — s'écria le colonel Varroz en se levant tout à coup et en appuyant la main sur la garde de sa longue épée ; — je dis que cette femme a raison !... je dis que les pressentiments de Raoul ne le trompaient pas ! je dis qu'Antide de Montaigu est un traître !...

Raoul s'élança vers le colonel et pressa

chaleureusement les vaillantes et fortes mains du vieil ami de son père.

— Prenez garde, colonel, — dit le curé Marquis, — un ressentiment mal éteint peut vous rendre cruellement injuste !... — Vous haïssiez jadis Antide de Montaigu ?...

— Eh bien ! oui, mordieu ! — répliqua Varroz, — et je le hais encore, et je le dis bien haut aujourd'hui, quoique depuis vingt ans je cache cette haine au plus profond de mon cœur !... — Oui, je hais Antide de Montaigu, — je le hais et je le méprise ! — et si, pendant tant d'années, j'ai su me taire et me contraindre, — si j'ai cherché à arriver, non pas au pardon, mais à l'oubli, c'est que je sacrifiais tout mon être, mes rancunes, mes convictions, mon attachement, à cet ardent amour que j'ai pour mon pays !

Chaque fois que je me trouvais en présence du seigneur de l'Aigle, je sentais quelque chose se soulever et se révolter en moi... — une voix intérieure me criait : — Voilà le ravisseur de Blanche, — voilà l'assassin de Tristan, — voilà l'incendiaire de Champ-d'Hivers... — J'essayais de douter... je luttais contre moi-même, mais j'étais toujours vaincu, et cependant je me taisais et je commandais à mon visage d'être calme, tandis qu'un ouragan de colère et de vengeance grondait dans mon âme!... — c'est qu'alors je me disais comme vous : — *Peut-être est-ce un allié fidèle!...* — Mais, aujourd'hui, je ne peux plus, je ne veux plus douter!... — La vérité éclate à mes yeux!... — le ravisseur, l'assassin, l'incendiaire, est traître à son drapeau comme à tout le reste! — Ce

même masque rouge que le gentilhomme félon et lâche portait autrefois pour protéger ses crimes, il le porte aujourd'hui pour vendre sa province. — Le meurtrier de Tristan de Champ-d'Hivers est aussi le meurtrier de Pierre Prost et le complice de Lespinassou ! — J'ai nos deux amis à venger, — j'ai mon pays à venger, — j'ai notre fille d'adoption à venger !... — Il faut que la haine et l'indignation débordent !... il faut que l'heure de la justice sonne enfin !...

— Oui, — répéta Raoul, — justice ! justice !...

— Es-tu convaincu, Jean-Claude? — demanda Varroz au capitaine.

— Pas encore, — répondit ce dernier, — je veux tenter une suprême épreuve.

— Laquelle?

— Je vais aller au château de l'Aigle.

— A la tête de nos montagnards ?

— Seul, et sans autres armes que mon épée.

— Et que feras-tu ?

— Je parlerai au sire de Montaigu, — je lui dirai bien en face que l'accusation plane sur lui, et je saurai lire la vérité dans son regard et dans l'accent de sa réponse.

Magui eut un éclat de rire sinistre.

— Capitaine La Cuzon, — dit-elle, — c'est bien parler, cela !... — Oui, allez au château de l'Aigle !... allez-y seul et sans défense ! — Dites en face à Antide de Montaigu que vous savez le secret du Masque rouge ! — Dites-lui cela, et ce soir vous vous endormirez dans un cachot !... et demain le sire de l'Aigle, qui n'aura plus rien à cacher, vous enverra sous

bonne escorte dans les bas pays, à ses amis les Français ou à ses amis les Suédois, et après-demain le comte de Guébriant ou le marquis de Villeroi feront de vous ce que le maréchal de Biron fit à Arbois, en 1595, de Joseph Morel, dit le *petit prince*, c'est-à-dire qu'ils donneront l'ordre de vous accrocher, pour leur déjeûner, à la plus belle branche d'un arbre, ce qui leur procurera la joie vive de vous voir rendre l'âme au dessert!... — Allez, capitaine, allez!... Mais, avant de partir, ne dites point *au revoir* à vos compagnons!... dites-leur *adieu*, je vous le conseille, car vous ne les reverrez plus en ce monde!...

Un silence d'un instant suivit les dernières paroles de Magui.

Le curé Marquis rompit ce silence.

— Femme, — dit-il avec une gravité solennelle, — avez-vous bien réfléchi à toute la portée de vos terribles accusations?

— Croyez-vous donc, messire prêtre, — répondit-elle, — croyez-vous qu'on parle à la légère quand on a comme moi les pieds dans la tombe, et qu'on a juré sur le salut de son âme de ne faire entendre que la vérité?...

— Et tout ce que vous avez dit, vous le maintenez?

— Je le maintiens.

— Ainsi, vous affirmez qu'Églantine est en ce moment au château de l'Aigle?

— Je l'affirme.

— Vous affirmez que le seigneur au Masque rouge est Antide de Montaigu?

— Oui, — cent fois oui...

— Vous affirmez par conséquent qu'Antide de Montaigu, qui se dit notre allié et qui cependant pactise avec nos sanguinaires ennemis, est un lâche et un traître?...

— Je l'accuse de trahison et d'infamie... et je demande à ce qu'on fasse tomber ma tête, s'il est reconnu que mon accusation est mensongère...

— Mais cette trahison, elle existe depuis longtemps?

— Certes!...

— Et depuis longtemps vous la connaissez?

— Oui.

— Et vous en convenez?

— Et pourquoi n'en conviendrais-je pas?

— Vous saviez que nous étions trahis et

vendus, femme, et vous ne nous en préveniez point!...

— Et pourquoi donc l'aurais-je fait? — demanda Magui avec calme.

Le curé Marquis la regarda d'un air profondément étonné.

XXIV

Le projet de La Cuzon

— Oui, — répéta Magui, — pourquoi l'aurais-je fait?... Est-ce que jusqu'à ce jour, — jusqu'au moment où j'ai contracté envers l'un des vôtres une dette de reconnaissance que je veux acquitter, même au prix de ma vie,

est-ce que les montagnards n'étaient pas mes ennemis aussi bien que les Gris et les Suédois?... — Quelle raison pouvait me pousser à prendre parti pour les uns contre les autres, moi que les uns et les autres accablaient de leur mépris et de leurs injures!... — Est-ce que les hommes du capitaine Prost ne m'appelaient pas *Magui la sorcière*, aussi bien que les soldats de Guébriant et que les bandits de Lespinassou?... — Et pourquoi s'accordaient-ils tous à me nommer ainsi?... — A qui donc avais-je fait du mal, pauvre créature inoffensive que je suis?... — Vous prévenir!... et comment? — Voyez-vous la sorcière arrêtant quelqu'un de vos chefs, dans les rues d'une ville, sur un chemin, dans une forêt?... — Avec quel dédain l'eût-il repoussée, en lui disant : — *Au large, sor-*

cière !... au large, gibier de potence et de fagots !... va te faire brûler plus loin ! — et si, non découragée, Magui avait voulu vous éclairer malgré vous et vous venir trouver ici, au fond de vos domaines, la voyez-vous dans les bois, de l'autre côté de la cascade, errant avec sa besace et ses haillons, et cherchant son chemin... — Un montagnard lui crie : — *Qui va là ?...* — Sait-elle le mot d'ordre ? — Non. — La balle d'un mousquet ensevelit à tout jamais dans sa poitrine le secret du *Masque rouge !...* — Vous prévenir !... — Non, messire prêtre ; — je ne le pouvais pas, je ne le devais pas, — je ne le voulais pas !... — Aujourd'hui je me suis donnée à votre cause, corps et âme, — sang et cœur !... — je suis à vous, — bien à vous, — tout à vous !... — Disposez de moi !... — Hier je n'appar-

tenais à personne! — Ceux pour lesquels, en ce moment, j'offrirais ma vie, je n'aurais pas fait, il y a quelques heures, un pas pour les sauver!...

Magui se tut.

— Étrange femme!... — pensa le curé Marquis.

— Elle a raison! — murmura Varroz.

— Celle qui parle ainsi ne peut pas mentir! — s'écria La Cuzon, presque malgré lui.

— Et j'affirmerais, sur mon honneur et sur la mémoire de mon père, qu'elle n'a dit que la vérité! — fit Raoul à son tour.

— Que décides-tu, Jean-Claude? — demanda Marquis à La Cuzon, au bout d'un instant.

— Il me paraît maintenant certain que cette femme ne nous trompe point et ne se

trompe point elle-même. — Je crois qu'Antide de Montaigu est un traître; — je crois qu'Églantine est au château de l'Aigle?...

— Eh bien?

— Eh bien, il faut la sauver, pardieu! — il faut l'arracher, et cela sans perdre un instant, aux griffes de tigre du Masque rouge!

— Appelons aux armes tous les corps-francs, — dit vivement le colonel, — et marchons avec eux sur le château de l'Aigle...

La Cuzon secoua la tête.

— Mauvais moyen! — répondit-il.

— Pourquoi?

— Parce que faire une guerre ouverte et loyale à un traître et déloyal ennemi, c'est jouer un jeu de dupe! — D'ailleurs, attaquer Antide de Montaigu, ainsi que le colonel

vient de le proposer, ce n'est pas sauver Églantine, c'est la perdre...

— La perdre? — répéta Varroz.

— Oui, — et voici comment : — Entre les mains du seigneur de l'Aigle, Églantine est un ôtage! — Antide de Montaigu, voyant sa félonie découverte, se servirait contre nous de la malheureuse enfant, et nous menacerait de la faire pendre aux créneaux de sa plus haute tour, au moment du premier assaut!... — Ce n'est point par la violence qu'il nous faut lui venir en aide, c'est par la ruse... — Je vous répète que je veux aller au château de l'Aigle, et que j'y veux aller seul...

— En secret, alors? — dit Marquis, — et à l'insu du sire de Montaigu?

— Oui, en secret et à son insu...

— Mais comment pourras-tu pénétrer dans une forteresse si bien gardée?

— Je ne le sais pas encore. — Dieu m'inspirera et me fera trouver un moyen.

— Ce moyen, — s'écria Magui, — je vous l'apporte...

— Vous, femme! — murmura le prêtre avec étonnement.

— Aujourd'hui, — poursuivit la prétendue sorcière, — tous les tenanciers du seigneur de l'Aigle, et ils sont nombreux, viennent payer leur redevance. — Ce sera, jusqu'au soir, un encombrement de manants, de charriots et de bestiaux... — Pourquoi le capitaine ne s'introduirait-il pas dans le château, au milieu des main-mortables, après s'être déguisé en paysan de la montagne et avoir métamorphosé sa figure, au point de

la rendre méconnaissable, grâce au suc de certaines herbes que je connais?

— Il faudrait mettre les tenanciers dans la confidence, — fit observer le curé Marquis, — et ce serait dangereux...

— Un seul homme pourrait se trouver dans le secret, — répliqua Magui, — et cet homme vous est absolument dévoué. — C'est le père de Garbas, qui est tenancier du seigneur de l'Aigle, puisqu'il habite le village de Ménétrux-en-Joux... — rien ne l'empêchera de prendre le capitaine avec lui, et de le faire passer pour un garçon de ferme, arrivé ces jours passés du bas pays...

— C'est vrai! — dit La Cuzon; — c'est possible! — c'est facile! — pourvu qu'il ne soit pas déjà trop tard!...

— Il est une heure à peine, et le défilé des charriots durera jusqu'au soir...

Le capitaine fit retentir ce coup de sifflet que nous connaissons, et qui était un signal et un appel.

Garbas accourut.

— Ton père va-t-il au château de l'Aigle aujourd'hui ? — lui demanda La Cuzon.

— Oui, capitaine.

— A quelle heure ?

— Il m'a dit, hier, qu'il quitterait la ferme à trois heures.

— Quelles sont les redevances qu'il apporte ?

— Trois milliers de foin, — soixante-quinze écus ; — quatre sacs d'orge, — trois sacs de blé...

— C'est bien. — Cours au-devant de lui ;

— rejoins-le, soit à la sortie de la ferme, soit en route; — dis-lui de feindre un accident, — un essieu rompu, — le joug d'un de ses bœufs brisé, — quelque chose enfin qui lui fournisse le prétexte d'un temps d'arrêt... — Il m'attendra près du Saut-Girard... — Tu m'as compris?

— Oui, capitaine.

— Pars, et va vite!

— Oui, capitaine.

Garbas fit le salut militaire et sortit.

— Tu vas te déguiser? — demanda Varroz.

— Non. — Un déguisement me gênerait, et d'ailleurs il me serait inutile... J'ai maintenant un moyen sûr de pénétrer dans le château sans être vu...

— Sois prudent!...

— Ne craignez rien!... — Je pourrais

peut-être hasarder ma vie, — mais j'ai celle d'Églantine à sauver, et, comme une imprudence perdrait cette chère enfant en même temps que moi, je serai prudent.

La Cuzon endossa le baudrier qui soutenait sa rapière, et mit à sa ceinture son poignard et ses pistolets.

— Capitaine La Cuzon, — dit Magui en ce moment — vous n'avez pas tout prévu...

— Qu'ai-je oublié ?...

— Par un moyen que je crois deviner, vous allez pénétrer dans le château de l'Aigle... — vous y pénétrerez en secret, — comme un ennemi... — Si vous êtes découvert, ce qui est possible, c'est en ennemi qu'on vous traitera... — Que ferez-vous ?

— Je me défendrai, mordieu !...

— Vous serez écrasé par le nombre...

— C'est évident. Mais au moins je vendrai chèrement ma vie...

— Je n'en doute pas. — Mais, vous mort, que deviendra Églantine prisonnière ?...

Le capitaine ne répondit pas.

Magui reprit, après un silence :

— Ce qu'il vous faut, c'est une chance de salut, — c'est une issue pour la fuite. — Je viens vous offrir cette chance et cette issue... — Vous êtes allé souvent au château de l'Aigle, n'est-ce pas ?...

— Oui, souvent.

— Écoutez-moi, et retenez bien ce que je vais vous dire : — Entre la vaste esplanade sur laquelle s'élèvent les bâtiments du château, et la pointe de rocher qui sert de base à la grande tour, se trouve un étroit espace, une sorte de fissure qui n'a jamais été com-

blée... — Sur cette fissure est bâtie une voûte qui semble continuer l'esplanade.—Au milieu de cette voûte existe un soupirail percé pour l'écoulement des eaux et recouvert par une grille qui n'est point scellée dans la pierre. — Grille et soupirail sont à quelques pas de la porte d'entrée de la tour, à l'extrémité de la terrasse plantée d'arbres qui communique par un escalier à demi-ruiné avec la cour de la citerne... — Savez-vous ce que je veux dire, capitaine?...

— Parfaitement.

— Vous comprenez alors quel parti un homme résolu, dans un moment de danger suprême, peut tirer de cette issue... — Il n'est pas impossible, en soulevant la grille, de se glisser dans la fissure, qui n'a guère que la largeur d'un conduit de cheminée. et,

tout en se soutenant avec les bras et avec les jambes pour empêcher la chute d'être trop rapide, de descendre jusqu'au pied des murailles du château. — Je sais bien qu'une fois là, il resterait encore à gagner la vallée en s'aventurant sur un pente presqu'à pic... Mais pour un homme tel que vous, tout est possible ; et enfin, je le répète, c'est toujours une chance de salut...

— Merci, femme ! — dit vivement La Cuzon, — merci !.. — Mais comment pouvez-vous connaître ces détails ? — Vous avez donc vécu dans le château de l'Aigle ?

— Je sais cela comme je sais tant d'autres choses... — répondit Magui, — mais je refuse de donner en ce moment des explications que vous n'avez point le droit d'exiger. — Peut-être vous révélerai-je un jour ce que

je vous cache aujourd'hui... — Ce jour n'est pas venu...

— Gardez vos secrets, — répliqua La Cuzon. — Je ne vous en remercie pas moins, et de tout mon cœur, de ce que vous avez fait aujourd'hui pour nous tous.

Puis, se tournant vers ses trois amis, il leur serra la main et il dit au curé Marquis, en ployant le genou devant lui :

— Je pars ; — bénissez-moi et priez pour moi et pour celle qui m'attend là-bas!...

Le prêtre étendit ses mains sur la noble tête de La Cuzon.

— Va, mon enfant! — lui dit-il, — que le Seigneur Dieu te bénisse! qu'il te protége et qu'il te ramène!...

Le capitaine s'éloigna d'un pas rapide.

— Femme, — dit alors le curé Marquis à

à la vieille Magui qui, l'oreille attentive, écoutait se perdre peu à peu sous les voûtes le bruit des pas de La Cuzon, — je ne crois pas que vous ayez menti, — mais, enfin, c'est parce qu'il a eu foi en vos paroles que Jean-Claude Prost se prépare à affronter des périls et peut-être des piéges... — Ne voyez point, dans ce que je vais vous dire, une injurieuse défiance...— J'obéis aux lois de la guerre ; — votre vie me répond de celle du capitaine ; — vous resterez ici jusqu'à son retour...

— En d'autres termes, je suis prisonnière?...

— Oui et non. — Vous serez traitée avec les plus grands égards, mais vous ne pourrez vous éloigner...

— Soit, messire prêtre .. — C'est me ren-

dre le mal pour le bien, — mais je ne me plains pas... — Dieu est grand, d'ailleurs, et c'est sa volonté qui sera faite et non la vôtre...

— Que voulez-vous dire ?...

— Ce que je dis, messire prêtre ; — ne cherchez rien au-delà.

Le curé Marquis n'insista point et appela Pied-de-Fer.

Le lieutenant accourut.

— Emmenez cette femme, — lui dit le prêtre, — elle vient de nous rendre d'importants services, et elle doit passer ici quelques heures. — Qu'elle ait à manger si elle a faim, — à boire si elle a soif, — de la paille fraîche et abondante si elle veut dormir...

Et, tout bas, il ajouta :

— Que vos hommes ne la perdent pas de

vue un seul instant, — vous me répondez d'elle!...

Le lieutenant emmena Magui qui, quelques instants après, était étendue au fond de la caverne sur des bottes de paille et semblait profondément endormie.

Deux montagnards avaient reçu la consigne de la surveiller sans relâche, et, dociles à cette consigne, ils s'étaient installés à quelques pas d'elle, et ils la tenaient pour ainsi dire en arrêt.

XXV

Les tenanciers

Avant d'introduire nos lecteurs dans ce château de l'Aigle dont il a été si souvent question déjà depuis le commencement de ce livre, il nous faut entrer dans quelques détails topographiques, complétement indis-

pensables pour l'intelligence de ce qui va suivre.

La haute montagne qui commande la vallée d'Ilay, est le commencement de cette chaîne que l'on appelle le second plateau du Jura.

Elle se sépare en deux parties entre le lac d'Ilay et le saut Girard — (qui est l'une des cascades de l'Hérisson), — et forme un escarpement considérable, surmonté d'une série de mamelons traversés par la route de Lons-le-Saulnier.

Au commencement du quatorzième siècle, Jean de Châlon, dans le double but de protéger le chartreuse de Bonlieu, et de défendre le passage, véritable *Thermopiles* du Jura, fit construire le château de l'Aigle, sur la

partie des mamelons qui se trouve à gauche de la route.

Un rapide talus de sable et de petits cailloux, monte depuis le fond de la vallé jusqu'au pied de la roche, qui s'élance droite et unie comme une gigantesque muraille.

A gauche, et en avant de la ligne courbe et régulière formée par les mamelons, s'élève une pointe de rocher, extrêmement aiguë et d'une prodigieuse hauteur, qui semble avoir été placée là par la main de quelque cyclope, tant elle est nettement séparée de la masse principale.

C'est sur cette pointe, — ou aiguille, — qu'était bâtie jadis la principale tour, que pour cette raison on nommait *la Tour de l'Aiguille.*

La pensée humaine reste confondue quand

on réfléchit à l'incroyable audace de celui qui, le premier, conçut le projet de bâtir une forteresse sur ce rocher presque inaccessible.

Jean de Châlon rêvait une position imprenable. — Son rêve se réalisa, — la citadelle surgit dans la nue.

Quand l'œuvre fut achevée il la baptisa du nom de *Château de l'Aigle,* — et c'était un nom bien trouvé, car l'homme venait de détrôner l'aigle, jusqu'alors unique monarque de ces formidables cimes.

Le château n'occupait pas entièrement le vaste plateau qui couronnait la montagne, mais une forte enceinte de murailles enfermait ce plateau.

Avant d'arriver au cœur de la place, il fallait franchir deux ponts-levis successifs et

passer sous deux voûtes défendues par des herses.

L'entrée principale, munie d'un premier pont-levis, était située du côté du village de la Chaux-de-Dombief.

Une seconde porte et un deuxième pont donnaient accès sur l'esplanade, au milieu de laquelle s'élevait le château proprement dit, splendide édifice, qu'une terrasse plantée de grands arbres mettait en communication avec la tour de l'Aiguille.

A gauche de l'esplanade, et du côté de la route, se trouvait un vaste bâtiment où logeaient les hommes d'armes.

A droite, et dominant le chemin de ronde, un autre bâtiment destiné aux écuyers, aux pages et aux varlets.

Tous les manoirs féodaux dont les ruines subsistent encore aujourd'hui dans le comté de Bourgogne, offrent la preuve que la principale tour des châteaux était de forme carrée.

Unique exception, peut être, la tour de l'Aiguille était ronde. — Sans doute, d'ailleurs, doit-on attribuer cette particularité à la forme du rocher sur lequel elle était bâtie.

Cette tour, fort élevée, ne contenait qu'une chambre à chaque étage.

On montait d'un étage à l'autre par un escalier pratiqué dans l'épaisseur de la muraille.

Une plate-forme crénelée, et sur laquelle flottait la bannière seigneuriale, formait le sommet de la tour, et depuis cette plate-

forme, la vue plongeait, d'une hauteur de quinze cents pieds au moins, bien au-delà des vallées de l'Hérisson.

Sur le dernier des mamelons de la petite chaîne dont nous avons parlé, et à droite de la tour, se trouvait l'habitation réservée jadis aux femmes des seigneurs de l'Aigle et à leurs enfants. — Les fenêtres donnaient sur la vallée.

Antide de Montaigu n'ayant jamais été marié, le logis des femmes, complètement abandonné, se dégradait d'une façon rapide. — On y parvenait en suivant un prolongement de la terrasse coupé en deux par une grille qu'on pouvait fermer, mais qui restait habituellement ouverte.

Un escalier, également muni d'une lourde grille dans sa partie supérieure, conduisait

à une cour, située entre le logis des femmes et le mur d'enceinte. — On la nommait la cour de la citerne, parce qu'à son point central se trouvait l'orifice d'une immense citerne, creusée par la main de l'homme dans le roc, et qui recevait et conservait les eaux pluviales.

Une porte étroite, à demi pourrie et presque condamnée, mettait le bâtiment des femmes en communication avec cette cour, qui se trouvait au niveau des cuisines, — des greniers à blé, — des magasins à fourrages, — de tous les endroits enfin où venaient s'entasser les redevances. — Les domestiques, au moyen d'un passage voûté, qui conduisait des cuisines et des écuries à la cour, pouvaient venir puiser l'eau de la citerne pour tous les besoins du château.

Les partisans montagnards, — les hommes des corps francs, — enfin tous les gens d'épée qui défendaient, les armes à la main, la liberté franc-comtoise, mettaient très haut dans leur esprit Antide de Montaigu, seigneur de l'Aigle.

Cela s'explique.

Nous avons entendu La Cuzon adresser à Raoul de Champ-d'Hivers ces paroles, qui peuvent résumer l'opinion des populations militaires à l'endroit du fier gentilhomme :

— *Aujourd'hui, Antide de Montaigu est un des plus puissants et des plus ardents défenseurs de nos libertés,* — avait dit le capitaine; — *c'est parmi ses vassaux que se recrutent nos corps francs,* — *c'est lui, qui lorsque tout nous manque, nous fournit de l'argent, des vivres et des armes,* — *c'est lui*

qui nourrit et protége la mère, la sœur ou la fille du paysan soldat; — c'est au château de l'Aigle, enfin, que se trouve le centre des opérations de toute la haute montagne !...

Et, en effet, Antide de Montaigu faisait tout cela.

Mais les populations agricoles ne pouvaient partager à son égard cette manière de voir, car c'était à leur détriment que le riche seigneur témoignait son dévouement à la cause nationale.

Oui, il fournissait des vivres et des armes aux partisans du capitaine La Cuzon...

Oui, il prenait sur ses domaines et parmi ses vassaux, des hommes qu'il enlevait à la charrue pour en faire des soldats...

Oui, sa sollicitude pourvoyait aux besoins

des filles et des femmes de ces guerriers improvisés...

Oui, il prouvait de mille manières qu'il serait fidèle au serment fait à l'Espagne, ou plutôt au pays, de se défendre jusqu'à la mort contre les entreprises de la France...

Mais, en même temps, il avait augmenté dans toute l'étendue de ses immenses domaines, le chiffre des taxes, — la longueur des corvées, — le poids et la mesure des redevances que les tenanciers avaient à lui fournir en nature.

De nouveaux impôts, de nouvelles dîmes s'ajoutaient chaque jour aux dîmes et aux impôts déjà si lourds.

Les intendants parcouraient le pays et fouillaient les chaumières, pour s'assurer

qu'on ne faisait pas tort au maître d'une heure de travail...

Les ravages même de la guerre n'étaient point acceptés comme causes légitimes d'impuissance ou de retard. — Les exigences semblaient croître en même temps que les difficultés.

Ce n'est pas que l'enthousiasme manquât aux vassaux du seigneur de l'Aigle pour la sainte cause de la province ! — Ils auraient donné de grand cœur à la Franche-Comté, leur dernier homme et leur dernier écu, — mais ils auraient voulu acquitter librement cette redevance de sang et d'or, et forcés de courber la tête, ils se révoltaient dans leur for intérieur contre l'odieuse tyrannie des exigences brutales et sans cesse renaissantes du suzerain.

C'était toujours avec une sorte d'indignation sourde et contenue qu'ils entendaient associer le nom d'Antide de Montaigu aux noms vénérés et chéris de La Cuzon, de Marquis et Varroz, les héros, les libérateurs ! !...

Peu à peu les souffrances physiques conduisirent aux divagations morales. — On fit planer autour du château de l'Aigle une étrange atmosphère de mystère et de terreur. — Antide de Montaigu prit sa place dans des récits aux allures de légendes. — Pour les montagnards épris du merveilleux, le terrible gentilhomme devint un personnage presque fantastique, et ce n'était plus sans effroi qu'aux veillées des villages on prononçait son nom redouté.

Ces étranges rumeurs, ces bizarres récits reposaient-ils sur un fondement quelconque? Sans doute nous le saurons plus tard.

§

Laissons le colonel Varroz, le curé Marquis et Raoul de Champ-d'Hivers faire des vœux pour l'heureux résultat de la tentative hardie de La Cuzon.

Laissons Magui la sorcière dormir ou feindre le sommeil sous la garde vigilante de deux montagnards.

Laissons Garbas courir à la rencontre de son père.

Laissons le capitaine attendre auprès du Saut-Girard l'arrivée du père de Garbas.

Laissons enfin tous nos personnages hâter de toute la force de leur vouloir les évènements prêts à s'accomplir, et transportons-nous au sommet de la montagne, auprès de la première porte extérieure du château de l'Aigle.

Il était environ trois heures de l'après-midi. — Une assez grande quantité de paysans se réunissaient aux alentours du manoir.

Les uns étaient encore au bas de la côte, — les autres gravissaient à pas lents la montée, avec des charriots chargés lourdement; — d'autres, enfin, prenaient la file et traversaient les uns après les autres le pont-levis, pour aller payer leurs redevances en argent et en nature.

D'instant en instant il y avait un temps d'arrêt dans le défilé, tandis que le major-

dome examinait, — comptait, — pesait, — les bestiaux, — l'argent, — les fourrages et les provisions de toutes sortes amenés par les tenanciers.

Quelques hommes d'armes, groupés auprès de la tête du premier pont-levis, jouaient à peu près le rôle des modernes sergents de ville, et mettaient de l'ordre dans les entrées et les sorties.

Une grande et forte femme, de trente-cinq à quarante ans, robuste commère s'il en fût, et portant le costume des paysannes de la montagne, allait atteindre le sommet de la côte.

Elle tenait à la main une longue baguette de bois blanc, armée d'un aiguillon de fer, dont elle se servait pour exciter et pour diriger deux grands bœufs noirs, aux cornes

aiguës, attelés à un charriot chargé de paille, de sacs de blé et de pommes de terre.

— Que le bon Dieu soit béni! — dit-elle en un patois que nous traduisons : — Nous voilà donc arrivés, mes bêtes et moi, et nous pourrons bientôt regarder en l'air, sans courir le risque de perdre la vue... — Tiens, vous voilà, vous, père Breniquet... — Bonjour... — ça vous va bien?...

Ces dernières paroles s'adressaient à un vieux paysan, assis sur une grosse pierre au bord du chemin, et mordant vigoureusement dans un notable morceau de pain bis.

— Assez bien, tout de même, la Gothon, et vous pareillement, — répondit le personnage interpellé par la forte femme. — Qu'est-ce que ça veut donc bien dire, ce que vous dites, sans vous commander, la Gothon?...

— Ça veut dire ce que ça dit... A savoir que cette enragée de montée n'en finissait point... — Nous croyions, moi et mes bêtes, que la route s'en sauvait devant nous...

— Je ne vas point à l'encontre, la Gothon.

— Mais vous avez parlé de perdre la vue...

— J'en ai parlé, et j'en reparle.

— Pourquoi donc ça?

— Ah! mais, dites donc, vous, père Breniquet, est-ce que vous vous imaginez que je voudrais regarder la tour de l'Aiguille?...

— Et pourquoi donc pas?...

— Jésus, mon Dieu!... — est-ce que vous la regarderiez, vous?...

— Moi? — mais je l'ai dévisagée tout le temps de la montée, la tour de l'Aiguille, — même que je me disais que si on tombait depuis là-haut, on aurait le temps, avant d'ar-

river en bas, de réciter le *Pater*, le *Credo*, le *Confiteor*, et, par-dessus le marché, de faire un acte de contrition pour mourir en état de grâce...

— *Las-moi!* — s'écria la Gothon, — vous avez avez fait ça, père Breniquet?...

— Ah! dame, oui...

— Et vous n'avez rien vu?

— Rien de rien...

La Gothon se signa à deux reprises avec dévotion.

— Rendez-en grâce au bon Dieu, au moins, dit-elle ensuite.

— Grâce, de quoi?

— De ce qu'il vous a préservé d'un grand danger.

— Quel danger?

— Si le fantôme vous avait vu, vous étiez aveugle sur le coup!...

Le paysan lâcha le morceau de pain dans lequel il allait mordre, et devint un peu pâle.

— Le fantôme! — répéta-t-il en se levant; — il y a donc un fantôme?

— Comment, vous ne savez pas?...

— Non... Ah! mais non, je ne sais pas...

— Eh bien, oui, il y a un fantôme... un fantôme tout blanc, et haut de cent pieds.

— Où est-il? — que fait-il? — quand le voit-on?...

— Il se promène sur la plate-forme de la tour.

— Souvent?

— Presque toujours.

— Ah! mon Dieu!

— C'est comme ça, père Breniquet... — Le jour, depuis la vallée, il ressemble à un brouillard fait en forme humaine. — La nuit, il brille comme s'il était de feu.

— Et c'est bien vrai, ça, la Gothon ?

— Puisque je vous le dis !

— Et quand on le voit, on devient aveugle ?

— Positivement. — Et tenez, pas plus tard que ce matin...

— Vous l'avez vu ?...

— Eh ! non, puisque j'ai toujours mes deux yeux ! — mais j'ai vu quelqu'un qui l'a vu...

— Et qui est devenu aveugle ?

— Comme si on lui avait tiré un coup de mousquet dans la figure.

Le paysan se prit à trembler.

— Et où donc que ça s'est passé, ce mal-

heur-là? — fit-il ensuite d'une voix chevrotante.

— Pas loin du Saut-Girard. — J'allais chercher mes chèvres. — J'étais sur la hauteur. — Un jeune homme passait dans le fond du Val, — un beau jeune homme, ma foi, habillé comme un gentilhomme... — Il était avec une vieille mendiante qui ressemblait à Magui la sorcière, — et, de fait, ça pouvait bien être elle. — Tout d'un coup, le voilà qui se met à monter la côte, en courant comme un fou, et à regarder la tour de l'Aiguille...

— Et le fantôme y était?

— Bien sûr que oui... puisque le jeune homme poussa un cri, mit ses deux mains sur ses yeux, et roula du haut en bas de la montagne, comme une balle...

— Il était aveugle ?

— Des deux yeux.

— Et qu'est-ce que vous avez fait alors, la Gothon ?

— J'ai pris mes jambes à mon cou pour m'en sauver plus vite. — Est-ce que vous n'en auriez pas fait autant, vous, père Breniquet?

— Ah ! si !... ah ! si ! par exemple !...

Un mouvement eut lieu dans la foule des tenanciers. — Le défilé, un instant interrompu, reprenait son cours.

La Gothon poussa ses bœufs et suivit la file, ce qui naturellement interrompit la conversation commencée.

Nous avons cru devoir mettre cette conversation sous les yeux de nos lecteurs, parce qu'elle était un écho fidèle des bruits absurdes

et dépourvus de toute vraisemblance, mais fortement enracinés dans les esprits, qui couraient sur le château de l'Aigle parmi les populations montagnardes.

XXVI

Les redevances.

Les paysans, en arrivant sur l'esplanade, se rangeaient de manière à former deux lignes entre lesquelles se trouvait ménagé un espace libre qui allait d'une porte à l'autre.

Les chariots et les bestiaux occupaient cet espace.

Le majordome se tenait debout en tête de la file, et sa physionomie solennelle, empesée, bouffi d'orgueil, indiquait clairement à quel point il était vain de ses importantes fonctions.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, gros et court, aux épaules massives, au cou de taureau ; — son visage, large et luisant, parsemé de rubis dont le nombre et l'éclat dénotaient un fervent adorateur de la dive bouteille, était couronné par un front chauve qui, d'une chevelure jadis abondante, n'avait conservé que trois touffes crépues et grisonnantes, — une au sommet du crâne, les deux autres au-dessus de chaque tempe.

Ses yeux, d'un gris pâle, étincelaient sous d'épais sourcils en broussailles encore très noirs; la lèvre inférieure, lippnese et sensuelle, pendait jusque sur le menton.

Ce majordome avait la tête nue, et il portait une sorte de houppelande brune, difficilement assujettie sur son ventre pérominent par une cordelière de laine.

Une paire de lunettes sans branches se tenait à cheval sur son nez court et rouge, dont elles serraient fortement l'extrémité. — Il feuilletait un long registre renfermant les noms de tous les tenanciers, avec les indications des redevances de chacun.

De temps en temps, il trempait une plume ébouriffée dans une écritoire de plomb qu'un des marmitons du château avait soin de tenir à portée de sa main.

De tout ce qui précède, il semble résulter, croyons-nous, que le digne fonctionnaire était pourvu d'une physionomie tout à fait monacale et rabelaisienne, et plutôt grotesque que repoussante.

Quiconque, cependant, conclurait de cette façon, après avoir lu le portrait que nous venons de tracer, se tromperait d'une façon complète.

La physionomie du majordome était ridicule, cela est vrai, mais elle était en même temps terrible. — Ses yeux gris avaient des regards aigus, impassibles, presque féroces; — sa lèvre pendante rappelait celles de Caracalla et de Néron; — le muffle du tigre se retrouvait vaguement parmi les lignes de sa figure.

Cet homme devait trouver une joie vive

à voir les larmes qu'il faisait couler. — Il devait être inébranlable comme le bourreau, — insensible comme la hache, — et le seigneur de l'Aigle, en le choisissant pour en faire l'instrument de ses exactions, avait bien su ce qu'il faisait.

Nous allons assister, pendant quelques secondes, à sa manière de procéder.

Il consultait son registre, et il faisait l'appel des tenanciers, appel qui, durant depuis midi, touchait à sa fin.

— Jean-Marie Goux, de la ferme de Charmont? — dit-il.

— Voilà! — répondit un petit homme brun, dont le visage basané et taillé en lame de couteau offrait le type espagnol dans toute sa pureté.

Il était suivi d'une voiture traînée par deux

bœufs, et derrière laquelle une vache et quatre moutons étaient attachés.

Le majordome jeta un regard sur la voiture et sur les bestiaux, et poursuivit en reportant les yeux sur son registre :

— Cinq sacs de blé, — deux de seigle, — trois d'orge, — soixante livres de lard fumé, — un jambon, — cinquante écus en bonnes espèces sonnantes et ayant cours, — une vache de dix-huit mois ayant mis bas.—quatre moutons d'un an, en bon état, non tondus... — Tout y est-il?

— Oui, messire, tout y est, — et, quant aux cinquante écus, les voici, — avec le reste...

Et le paysan tira une à une, d'une bourse de cuir, les pièces d'argent, et les remit au majordome qui les fit tomber avec fracas

dans une profonde escarcelle qui pendait à son côté.

— Tout y est, dis-tu, Jean-Marie Goux... — mais les sacs ont-ils le poids, et les moutons sont-ils gras ?

— Oh ! je vous réponds...

— Vous répondez toujours, vous autres !... parbleu ! ça ne vous coûte rien !... Enfin, nous allons voir...

Le majordome fit un signe.

Des valets déchargèrent aussitôt le chariot et en mirent le contenu sur l'un des plateaux d'une énorme balance destinée à cet usage.

Le paysan suivit l'opération d'un regard anxieux.

Les poids se trouvèrent exact. — Les moutons, visités immédiatement après, furent

reconnus bien en chair et capitonnés d'une laine longue et douce.

On rechargea la voiture.

— Il paraît que ta ferme est bonne, Jean-Marie Goux ? — dit le majordome.

— Je ne me plains point, messire. — Il faut rudement travailler, — mais en travaillant, on joint les deux bouts...

— Et il reste bien encore quelque chose au bout de l'an, hein, Jean-Marie?

— Pas grand'chose, messire, pas grand'-chose...

— Ce n'est pas l'avis de monseigneur... il augmente tes redevances de dix écus, — de deux sacs de blé, — de quatre mesures de pommes de terre et de deux moutons.

— Mais, messire... — s'écria le paysan stupéfait et anéanti.

— En voilà assez ! — reprit le majordome en lui coupant la parole, — c'est entendu ! — Sois exact l'an prochain, sinon !...

Puis, il ajouta d'une voix retentissante :

— Jean-Marie Goux, de la ferme de Charmont, reçu. — A un autre.

Le paysan, désolé, piqua ses bœufs, et entra avec son chariot dans l'intérieur du château.

Le majordome consulta son registre et reprit:

— Pierre-Antoine Contet, de la Grange-Faucon, huit sacs d'avoine, — un cochon du poids de trois cents, — un bœuf de huit cents, — trente écus en bonnes espèces sonnantes et ayant cours...

— Voilà, messire, — répondit un vieillard à cheveux blancs, dont l'échine voûtée annonçait une longue vie de travail opiniâtre.

— Tout y est-il ?

— Tout, messire.

— Les écus?

— Voici.

— Bien ! — Que l'on décharge et que l'on pèse.

Les poids furent déclarés satisfaisants. — Le vieillard reçut la notification d'un surcroît de redevance. — Le mot : *reçu !* fut solennellement prononcé et le chariot passa.

— François Theurey, de la ferme des Petites-Chiettes, poursuivit le majordome, — quinze sacs de blé, — quatre de farine, — six d'avoine, — trois d'orge, — cinq boisseaux de pommes de terre, — un bœuf du poids de huit cents, quatre moutons d'un an, en bon état, non tondus, — trente poulets gras, — quarante livres de beurre, — quatre milliers

de foin, — cinquante écus en bonne espèces sonnantes et ayant cours.

Personne ne répondit : *voilà !*

Le majordome leva les yeux, et, au lieu du fermier qu'il attendait, il vit devant lui une belle jeune fille, pâle et tremblante, essuyant ses yeux avec le coin de son mouchoir de cotonnade.

— Ah çà ! — demanda-t-il brutalement, — qui es-tu, toi ?

— Je suis la fille de François Theurey, — balbutia la pauvre enfant.

— Où est ton père ?

— Il est chez nous.

— Pourquoi n'est-il pas venu ?

— Il n'a pas pu.

— Comment ! comment !... — s'écria le majordome en se raidissant sur ses courtes

jambes comme un coq en colère qui se dresse sur ses ergots, — il n'a pas pu!... — Qu'est-ce que cela signifie?... — Et vos redevances? — Où sont vos redevances?...

La jeune fille ne répondit pas, et elle éclata en sanglots.

— Voyons! — continua le petit homme en frappant du pied, — se raille-t-on de nous, par hasard?... François Theurey est un de nos plus riches fermiers!... — Les redevances!... où sont les redevances?...

— Hélas! messire, les Gris sont venus...

— Les Gris sont venus? — Eh bien, après?...

— Ils ont tout pillé... tout saccagé... ils ont brûlé les granges et les magasins à fourrages... ils ont emmené les bœufs, les moutons... ils ont tout emporté!...

— Et ton père les a laissé faire, comme ça, tranquillement, sans se défendre?...

— Oh! il s'est défendu, messire!... Il s'est bien battu!... il s'est battu comme un soldat!... — Un de mes frères a été blessé dangereusement... — Mon père a reçu un coup d'épée dans la cuisse...

— Tant pis pour lui... — Et les redevances?...

— Puisqu'il n'y a plus rien, messire... puisque tout a été emporté ou brûlé...

— Même les cinquante écus?...

— Hélas! messire, nous comptions vendre des bœufs ou des moutons pour faire l'argent...

— Et ton père croit que les choses vont se passer comme ça?

— Il espère que monseigneur aura pitié de

lui... — Il est dans son lit... il est bien malade de sa blessure...

— Eh bien! dis-lui de ma part, à ton père, que si, dans huit jours, les redevances ne sont pas intégralement payées, c'est dans la prison du château qu'il viendra se guérir...

— Grâce! messire, au nom du ciel!... — murmura la jeune fille au milieu de ses sanglots, — ayez pitié de nous!...

— Tu as entendu?... — Dans huit jours...

— Mais, Seigneur mon Dieu!... comment voulez-vous que nous puissions faire?...

— Ça ne me regarde pas!... — La paix! — Dans huit jours, tu comprends!... — à un autre...

En voyant s'éloigner la jeune fille qui dans son désespoir s'arrachait les cheveux et se meurtrissait le visage, les tenanciers

répandus sur l'esplanade ne purent contenir un murmure d'indignation.

— Qu'est-ce que j'entends ?... — s'écria le majordome exaspéré, en frappant du plat de sa main sur son registre, en plantant derrière son oreille rouge sa plume ébouriffée et en promenant autour de lui le regard menaçant de ses yeux pâles. — Qu'est-ce que j'entends ? — Or ça, manants, faut-il que nos hommes d'armes vous chatouillent les côtes, pour vous bien prouver que vous n'avez point ici droit d'insolence ?... — Que l'un de vous murmure ou réplique, et je vous préviens que monseigneur doublera les taxes !...

Cette menace produisit un effet immédiat. — Le calme se rétablit comme par enchantement. — On eût entendu voler une mouche, tant

le silence devint profond d'une seconde à l'autre.

Le majordome reprit son appel :

— La veuve Gothon Clément, de la ferme d'Ilay... — dit-il. — Six sacs de blé, — quatre boisseaux de pommes de terre, — quarante écus en espèces sonnantes, — un bœuf du poids de huit cents, un fromage du poids de trente livres...

— Voilà... voilà, messire, — répondit en s'avançant la grande et robuste gaillarde que nous connaissons déjà, pour lui avoir entendu raconter au vieux Breniquet la légende du *Fantôme blanc de la tour de l'Aiguille*.

A l'aspect de la forte femme, le visage du majordome s'adoucit et prit une expression presque bienveillante.

— Ah ! ah !... ma commère, — fit-il en

ébouriffant ses trois mèches d'une façon coquette; — vous voilà donc?...

— Comme vous voyez, messire, — pour vous servir... — répliqua la Gothon en ébauchant une révérence.

— Et nos petites redevances, ma commère?...

— Je les amène.

— Sommes-nous au complet?

— Ma foi! il manque si peu de chose, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler...

— Parlons-en, cependant. — Qu'est-ce qui vous manque?

— Le fromage.

— Ah! bah!... Et comment ça se fait-il?

— Ça n'est pas ma faute, allez! — Vous savez, on porte son lait à la fromagerie, tout un chacun, dans le village, et on a un fro-

mage quand vient son tour... — Eh bien on avait jeté un sort à mes vaches... elles étaient toutes taries... — Mais notre M. le curé leur a dit des paroles avec de l'eau bénite, et les voilà redevenues bonnes au lait... Donnez-moi un peu de temps...

— Combien vous faut-il ?

— Huit jours.

— Je vous en donne quinze.

— Merci bien, messire !...

— Et, la première fois que je descendrai à Ilay, j'irai chez vous vous dire un petit bonjour, ma commère...

— Ça me fera honneur et plaisir...

— La veuve Gothon Clément, — cria le majordome, — reçu ! — A un autre...

Et il appela :

— Jacques-Remy Garbas, de Ménétrux-

en-Joux. — Trois milliers de foin, — soixante-quinze écus, — quatre sacs d'orge, — trois sacs de blé...

Aucune réponse ne fut faite à cet appel.

— Comment! — dit le majordome d'un air étonné, — comment, Garbas n'est pas là!

— Il va arriver dans un instant, messire, — dit un paysan en s'approchant.

— Pourquoi est-il en retard?

— Une des roues de son chariot s'est cassée près du Saut-Girard; — il la raccommode et il va monter...

— C'est bien, nous recevrons ses redevances en dernier...

Et le majordome fit continuer le défilé des tenanciers.

Nous le laisserons s'acquitter de cette be-

sogne, et nous allons pénétrer dans la cour intérieure du château.

Les voitures, après avoir quitté l'esplanade, arrivaient l'une après l'autre devant le perron, haut de plusieurs marches, qui conduisait à la porte d'honneur du principal corps de logis.

Antide de Montaigu se tenait debout sur la plus haute marche de ce perron, et chacun des tenanciers s'arrêtait pendant une ou deux minutes pour le saluer et pour lui laisser le temps de jeter le coup d'œil du maître sur les redevances.

Les voitures prenaient ensuite à droite, entraient dans le chemin de ronde, et ne s'arrêtaient que dans la cour de la citerne, dont nous avons, un peu plus haut, expliqué la position.

Là, elles étaient rapidement déchargées par des valets qui transportaient les provisions dans les greniers et dans les magasins.

Les chariots reprenaient ensuite à vide le chemin par lequel ils étaient venus, — traversaient l'esplanade et sortaient du château.

Au moment où nous rejoignons le seigneur de l'Aigle, il commençait à se faire tard, le crépuscule succédait au jour, et le défilé des voitures avait cessé depuis un instant.

— Que veut dire ceci? — demanda Antide de Montaigu à l'un de ses écuyers, qui se trouvait à côté de lui, — si tout est fini, pourquoi les hommes d'armes ne rentrent-ils point, et pourquoi ne ferme-t-on pas les portes?

L'écuyer s'empressa d'aller aux informa-

tions, et, au bout de quelques secondes, il revint avec le majordome.

— Monseigneur, — dit ce dernier d'une voix humble et d'un air profondément respectueux, — nous attendons encore quelqu'un...

— Et quel est l'insolent drôle qui se permet de se faire attendre?

— Monseigneur, c'est Remy Garbas, de Ménétrux-en-Joux.

— Le père du trompette de La Cuzon?

— Lui-même, monseigneur. — Il a, d'ailleurs, une excuse à alléguer...

— Laquelle?

— Il lui est arrivé un accident... — Une des roues de son chariot s'est brisée près du Saut-Girard.

— Tant pis pour lui; — il devait prendre ses précautions.

— Que faut-il faire, monseigneur?

— Faire rentrer le poste et fermer les portes...

— Et Garbas, monseigneur?

— Il reviendra demain.

Le majordome allait s'éloigner pour faire exécuter les ordres de son maître, — mais, en ce moment précis, on entendit une voix vibrante et bien timbrée chanter sur l'esplanade le premier couplet d'une chanson montagnarde très populaire à cette époque.

Voici ce que disait la voix :

Qui passe ainsi dans la nuit sombre,
Tantôt sur le sommet du mont,
Tantôt dans le val rempli d'ombre?
Est-ce un homme ou bien un démon?..
Dans le tourbillon qui l'emporte,

Entendez-vous sonner le fer
De son cheval plus noir qu'enfer?
Vous qui ne dormez pas, fermez bien votre porte!

Le gentilhomme en son manoir
Et le paysan dans son bouge,
Chacun pâlit, quand on parle le soir
Du Masque rouge!..

— Messire majordome, — cria de loin un valet, — voici Garbas, de Ménétrux-en-Joux.

— C'est bon... — J'y vais...

Et le majordome se mit en devoir de se diriger vers l'esplanade.

XX

La prisonnière.

Antide de Montaigu l'arrêta.

— Non, — dit-il, — restez là, et qu'on fasse avancer Garbas ; — vous recevrez ses redevances en ma présence.

Le valet alla transmettre au retardataire l'ordre de venir dans la cour d'honneur.

La voix chanta, plus rapprochée :

> Sans repos, cavalier sinistre,
> Il marche, précédant la mort !
> Du malheur, il est le ministre,
> Il est l'ami du mauvais sort !...

En même temps parut un chariot chargé de foin et attelé de deux bœufs qu'aiguillonnait le chanteur.

— Mais, — s'écria Antide de Montaigu, — ce n'est pas Garbas le fermier, c'est Garbas le trompette...

— Le fils au lieu du père, monseigneur, pour vous servir, — répondit le jeune homme

en se déchaperonnant et en arrêtant ses bœufs; — mais c'est toujours la même chose.

— Comment se fait-il?

— C'est bien simple, monseigneur... — J'ai rencontré mon père au Saut-Girard, — un accident le retardait, — il s'est trouvé malade, et, pour ne pas le laisser accuser d'inexactitude, je l'ai remplacé...

— Le capitaine La Cuzon n'a donc pas eu besoin de vous aujourd'hui?...

— Il paraît que non, monseigneur, puisqu'il m'a laissé libre pour jusqu'à demain.

— Il est au Trou des Gangônes, cependant?...

— Non, monseigneur, — il en est parti ce matin.

— Seul ?

— Avec le colonel Varroz, le curé Marquis et soixante montagnards.

— Il s'agit d'une expédition, sans doute ?

— Je le crois, monseigneur.

— De quel côté ?

— Le capitaine ne me l'a pas dit

— Et sait-on quand ils doivent revenir ?

— Cette nuit, monseigneur.

Tandis que ces paroles s'échangeaient entre le gentilhomme et le trompette, la nuit était tout à fait venue.

— Monseigneur, — dit le majordome, —

vous plaît-il que nous fassions peser le foin et les sacs ?

— Pas ce soir, répondit Antide ; — il est grandement temps de lever le pont-levis et de fermer les portes. — Demain, vous peserez tout cela...

— Que faut-il faire de la voiture ?

— Qu'on la conduise dans la cour de la Citerne et qu'on la détèle...

— Monseigneur, — dit alors Garbas, — j'ai une grâce à vous demander...

— Laquelle ?

— Permettez qu'on mette mes bœufs dans une écurie et que je passe la nuit ici... — je dormirai parfaitement sur mon chariot, dans le foin...

— Pour les bœufs, je le veux bien... — mais quant à vous, c'est autre chose... — aucun étranger n'est admis dans le château pendant la nuit.

— C'est que, monseigneur, il faut que je me trouve demain, au point du jour, au Trou des Gangônes.

— Allez coucher chez votre père à Ménétrux-en-Joux, et que ce soit lui qui vienne demain chercher son chariot et ses bœufs...

— Oui, monseigneur.

— Et quand vous reverrez le capitaine LaCuzon, le colonel Varroz et le curé Marquis, dites-leur bien que les sentiments qu'ils m'inspirent n'ont point changé et ne changeront jamais.

— Je n'y manquerai pas, monseigneur...

— Maintenant, mon ami, allez...

Garbas piqua les bœufs et les dirigea vers le chemin de ronde, et, tout en marchant, il se remit à chanter :

Le crime, qui lui sert d'escorte,
Pour le meurtre, forge le fer
Dans les fournaises de l'enfer!...
Vous qui ne dormez pas, fermez bien votre porte!

La voiture arriva dans la cour de la Citerne. — Le jeune homme détela ses bœufs, — abandonna le chariot au milieu de la cour, mais ne s'en éloigna qu'après avoir dit tout haut, comme se parlant à lui-même :

— Le plus fort est fait !... — Bonne chance !...

Puis il regagna le chemin de ronde, — il traversa la cour d'honneur, — l'esplanade, — les ponts-levis, — tout en reprenant d'une voix de plus en plus haute et retentissante :

Le gentilhomme en son manoir
Et le paysan dans son bouge,
Chacun pâlit, quand on parle le soir
Du Masque rouge !...

Tout en descendant la rampe de la montagne, Garbas continua à répéter les notes rustiques d'un cinquième, d'un sixième, d'un septième couplet ; (la chanson en comptait jusqu'à trente-deux !)

Mais sa voix s'affaiblissait peu à peu et finit par se perdre tout à fait dans l'éloignement.

§

Un temps assez long s'était écoulé depuis le moment où les derniers couplets de la de la chanson montagnarde de Garbas avaient cessé de se faire entendre, tandis que le jeune homme regagnait la vallée.

Dix heures du soir venaient de sonner à l'église de Ménétrux-en-Joux ; — le froid était vif, — la lune se cachait derrière un rideau de nuages épais qui couvraient le ciel.

Les quelques hommes d'armes qui, pen-

dant le jour, avaient mis de l'ordre dans le défilé des tenanciers étaient depuis longtemps rentrés dans le bâtiment qui leur servait de caserne. — Les chaînes s'étaient raidies en soulevant la lourde masse des ponts-levis... — Les herses avaient glissé dans leurs rainures avec un bruissement métallique. — Les portes massives avaient grondé sourdement en tournant sur leurs gonds.

Toutes les lumières s'étaient éteintes successivement sur la façade du bâtiment seigneurial, à l'exception d'une seule. — Un silence profond et d'impénétrables ténèbres enveloppaient le château.

Nous allons conduire nos lecteurs dans un vaste salon, situé immédiatement après la salle des gardes, dans les appartements du

principal corps de logis réservé à l'habitation du châtelain.

Ce salon, d'une étendue qui semblerait invraisemblable aujourd'hui, était surmonté d'un plafond en coupole, orné de fresques naïves, que leur ancienneté rendait précieuses, et qu'il fallait attribuer sans doute à quelque élève d'Orcagna, égaré dans les montagnes du Jura.

L'artiste avait eu l'intention de représenter les âmes des justes traversant les expiations temporaires du purgatoire.

Nous devons ajouter que ces figures grimaçantes, se tordant avec d'effroyables convulsions parmi des flammes fourchues d'un rouge sanglant et d'un jaune vif, ressemblaient infiniment plus à des damnés qu'à des élus.

En face de la porte d'entrée s'ouvrait une porte fenêtre, donnant accès de plain-pied sur la terrasse par laquelle on allait à la tour de l'Aiguille.

Quatre fenêtres prenaient leur jour, les unes sur la cour du bâtiment des hommes d'armes, les autres sur la cour de la Citerne, ce qui permettait au seigneur de l'Aigle de surveiller, sans sortir de ce salon, tout ce qui se passait autour de chez lui.

Au milieu du panneau de gauche se trouvait une haute cheminée en pierre polie, armoriée ; — au-dessus de cette cheminée, et inclinée légèrement en avant, se suspendait un objet d'un luxe inouï pour l'époque ; c'était une glace de Venise, de deux pieds carrés, dans un cadre de cristal et d'étain.

Sous cette glace, et comme unique orne-

ment du manteau de la cheminée, on admirait une gigantesque coupe d'argent, miraculeusement ciselée par un émule du florentin Benvenuto Cellini, — et peut-être par le grand artiste lui-même ; — sur les flancs de cette coupe se détachaient en relief les armes de la noble maison de Vaudray, qui, à défaut d'héritiers mâles, s'était fondue dans celle de Montaigu, — le père du seigneur de l'Aigle ayant épousé l'unique descendante des Vaudrey.

Ce colossal récipient contenait une pinte et demie de vin. — Le dernier baron de Vaudrey la vidait d'un trait.

Honte, honte immortelle aux buveurs dégénérés du dix-neuvième siècle, qui sablent à petits coups les grands vins de Château-Laffitte ou de Chambertin dans des verres-

mousseline de la contenance d'un dé à coudre, — et qui sont parfaitement gris à la quatrième bouteille!...

Qu'est-il devenu, le temps où Bassompierre, faute de trouver une coupe assez vaste, buvait, dans sa botte à l'écuyère, à la santé des Treize-Cantons?...

Ah! nous valons moins que nos pères, — et nos fils vaudront moins que nous!...

Qu'on veuille bien, d'ailleurs, ne pas prendre cette boutade humoristique pour une apologie de l'intempérance. — Nous prétendons formuler purement et simplement un regret à l'endroit de la vigueur plus qu'humaine et de l'inébranlable santé de nos bons aïeux!...

Revenons à nos moutons.

Les murailles du salon qui nous occupe

étaient revêtues dans toute leur hauteur de tapisseries à personnages représentant des sujets empruntés aux saintes Écritures, et d'un choix assez lugubre.

C'étaient la Mort foudroyante des Hébreux adorateurs du serpent d'airain. — Le Massacre des innocents, — Saül et la Pythonisse d'Endor. — Lazare dans son tombeau.

De chaque côté de la porte d'entrée, deux portraits en pied, peints sur panneaux de chêne, attiraient les regards dans leurs cadres richement sculptés et aux dorures un peu ternies.

C'étaient les visages hautains et les fières attitudes du dernier des Vaudrey et du premier des Montaigu.

Enfin, dans le panneau de droite, entre les deux fenêtres, se voyait une horloge primi-

tive, portant comme un chaperon son timbre arrondi qui la couvrait entièrement, et faisant courir son unique aiguille sur un cadran de faïence blanche à chiffres bleus.

Cette horloge s'accrochait à huit pieds du sol, et son lourd balancier descendait jusqu'au parquet qu'il effleurait presque dans ses évolutions monotones.

Une table ronde en chêne bruni, recouverte d'un tapis assez riche, rapporté d'Orient sans doute à l'époque des Croisades, se trouvait placé non loin de la cheminée à côté d'un très haut fauteuil dont le blason des Montaigu formait le couronnement.

Dans ce fauteuil, et les yeux fixés sur le foyer où brûlait un grand feu, était assis ou plutôt couché le seigneur de l'Aigle.

A l'époque à laquelle se passaient les faits

dont nous sommes le fidèle historien, Antide de Montaigu pouvait avoir cinquante ans; mais il aurait été extrêmement difficile de lui assigner un âge précis, d'après l'examen des traits de son visage et des lignes de son corps.

Très grand et d'une irréprochable perfection de formes il se tenait droit comme un jeune homme, et sa taille cambrée s'asseyait avec un équilibre admirable sur des hanches puissantes. — Doué d'une agilité singulière et d'une force musculaire prodigieuse, il gravissait des pentes réputées inaccessibles avec la souplesse et la rapidité d'un chasseur montagnard. — Il aurait, comme Milon de Crotone, déchiré un lion vivant avec ses deux mains.

Son visage, fortement caractérisé, était ré-

gulièrement beau, et cependant il inspirait à la première vue un sentiment de répulsion et presque d'effroi, ce qui tenait sans doute à la courbe fortement prononcée de son nez aquilin, et à l'expression tout à la fois fausse et cruelle de ses grands yeux d'un vert sombre et profond.

Une chevelure épaisse et crépue, d'un noir mat et sans reflets, parmi les masses de laquelle aucun fil d'argent ne venait trancher, dessinait cinq pointes sur son front pâle, à peine sillonné par quelques rides transversales.

Sa barbe, qu'il portait entière et longue, ajoutait encore au cachet de cette physionomie bizarre.

Un turban serait bien allé à cette tête ac-

centuée, dont tous les traits exprimaient la duplicité et le despotisme oriental.

Antide de Montaigu portait un pourpoint de drap brun ; — de longues guêtres de cuir souple serraient ses jambes nerveuses, et montaient jusqu'à mi-cuisses.

Il était, avons-nous dit, étendu dans un grand fauteuil, et ses regards suivaient d'une façon distraite les étincelles fugitives qui se poursuivaient dans l'âtre.

Un valet, debout à trois ou quatre pas de lui, attendait un ordre.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Le seigneur de l'Aigle releva brusquement la tête et dit au valet :

— Allez chercher cette jeune fille...

Le valet sortit par la porte secrète qui donnait sur la terrasse.

Tant que dura son absence, Antide de Montaigu marcha rapidement dans le salon, — la tête inclinée, — les bras croisés sur sa poitrine, — allant et venant comme un homme en proie à une profonde préoccupation.

Le valet revint au bout d'un instant. — Il accompagnait une jeune fille.

Avons-nous besoin d'ajouter que cette jeune fille était Églantine.

La fiancée de Raoul de Champ-d'Hivers s'arrêta à quelques pas du seigneur de l'Aigle, et se tint debout, immobile et muette devant lui.

Sur son visage pâle et défait se voyaient des traces de larmes récentes. — Ses beaux yeux rougis, ses paupières gonflées racontaient éloquemment les douleurs et les angoisses de sa captivité.

Cependant, dans les regards furtifs qui glissaient à travers ses longs cils, on eût pu voir briller parfois une vague lueur d'espérance.

Antide de Montaigu attacha ses yeux sur elle et l'observa longuement avec une fixité et une attention étranges.

— Jeune fille, — lui dit-il ensuite d'une voix sèche, mais qui n'avait rien de farouche ni de menaçant, — écoutez-moi...

Églantine releva la tête.

L'expression de sa physionomie changea aussitôt — ses sourcils se contractèrent, — ses regards devinrent acérés, — un fier sourire crispa ses lèvres, et un flot de sang indigné monta de son cœur à son front pâle.

Sa beauté si douce et si chaste prenait en

ce moment un caractère de grandeur et de domination qui la rendait éblouissante.

On eût dit une jeune reine irritée.

Le seigneur de l'Aigle lui-même ne put s'empêcher d'admirer cette merveilleuse transformation.

— Je vous écoute, messire, — dit fermement Églantine, — et je suis prête à vous répondre...

— Vous donneriez beaucoup pour sortir d'ici n'est-ce pas? — reprit le gentilhomme.

— Vous vous trompez, messire...

— Quoi! la captivité ne vous semble pas lourde?

— Elle me rend heureuse et fière!... — Quand tant de braves gens et de nobles seigneurs se dévouent corps et âme pour la

sainte cause de la province, comment une pauvre fille ne ferait-elle pas avec joie et avec orgueil le sacrifice de sa liberté, et, s'il le fallait, de sa vie!...

— C'est du fanatisme, cela! — répliqua Antide de Montaigu avec un sourire contraint.

— Non, messire, ce n'est pas du fanatisme!

— Qu'est-ce donc?

— C'est du dévouement.

Il y eut un instant de silence. — Puis le seigneur de l'Aigle reprit :

— Si vous faisiez un serment... si vous juriez sur l'Évangile et sur le salut de votre âme... tiendriez-vous la parole ainsi donnée?...

Églantine haussa les épaules.

— Je vous demande à vous-même, messire, — s'écria-t-elle ensuite d'un ton d'écrasant mépris, — je vous demande ce que vous pensez de ceux qui font un serment et qui ne le tiennent pas?...

— Ainsi, dans le cas où je vous rendrais la liberté, en vous faisant jurer de ne jamais révéler à qui que ce soit au monde — (pas même à un prêtre, et sous le sceau de la confession) — en quel lieu vous avez été conduite, je pourrais compter...

Églantine interrompit le gentilhomme.

— N'allez pas plus loin, messire, — lui dit-elle, — c'est inutile...

— Que voulez-vous dire?...

— Je veux dire qu'il ne faut pas me de-

mander un serment que je refuserais de faire...

— Vous refuseriez de me jurer un éternel silence ?...

— Oui, messire.

— Et pourquoi ?...

— Parce que le premier usage que je ferais de ma liberté, si j'étais libre, serait d'aller apprendre à ces héros qui vous croient leur ami, ce qu'Antide de Montaigu, seigneur du château de l'Aigle, est en réalité !...

— Prenez garde, jeune fille, prenez garde !...

— A quoi, messire ?...

— Vous êtes ma prisonnière, — et, cette liberté que vous refusez, vous pourrez l'attendre longtemps !...

— Vous vous lasserez avant moi, messire! — l'injustice a des bornes, la résignation n'en a pas...

— Ainsi, vous êtes résignée et prête à tout?...

— Résignée et prête à tout, oui, messire, — même à la mort...

— Vous dites adieu, sans un regret, à tous ceux qui vous aiment, que vous aimez, et que vous ne reverrez peut-être jamais!...

— L'avenir n'est ni à vous ni à moi, messire, — l'avenir est à Dieu!...

— Ainsi, votre cœur ne se brise point à la pensée de la séparation?...

— Qu'importe que mon cœur se brise, pourvu que mon courage ne faiblisse point?...

— Songez-y bien, jeune fillle, c'est pour toujours, peut-être...

— Pour toujours, soit !... — murmura Églantine.

Puis elle ajouta avec un sourire :

— Peut-être...

L'expression de sa voix en prononçant le mot : — *Peut-être*, fit tressaillir Antide de Montaigu.

— Qu'espérez-vous donc ?... — s'écria-t-il.

— J'espère en Dieu, messire !...

— Dieu ne fera rien pour vous...

— Qui sait ?...

— Je ne crains ni Dieu ni les hommes !... — dit violemment le seigneur de l'Aigle.

— Ceci est un blasphème et un mensonge ! — répliqua Églantine. — Le jour où Dieu

voudra me délivrer de vos mains, il n'aura qu'à envoyer à mon aide un homme devant lequel vous tremblerez, seigneur de l'Aigle, si puissant que vous soyez!...

— Et cet homme?... — demanda Antide de Montaigu avec ironie, — cet homme, quel est-il?...

— C'est le capitaine La Cuzon!... — Vous le savez bien, messire, — et voilà que vous pâlissez, rien que d'entendre prononcer son nom!...

— Le capitaine La Cuzon me croit son plus fidèle allié...

— Vous avez épaissi les ténèbres autour de vos trahisons, messire, mais il ne faut qu'un éclair pour illuminer la nuit!...

— Cet éclair ne viendra pas...

— Qui sait? — répéta Églantine.

— Et, d'ailleurs, — poursuivit le gentilhomme, — jamais le capitaine La Cuzon ne pourra découvrir où vous êtes…

— Qui sait?… — dit Églantine pour la troisième fois.

XXVIII

Un coup de théâtre.

Une contraction olympienne rida profondément le front large et proéminent d'Antide de Montaigu.

Il se laissa tomber dans le grand fauteuil armorié, et, pendant quelques secondes, il

murmura, des paroles indistinctes, comme font les gens très préoccupés qui se parlent à eux-mêmes.

Les sentiments les plus contradictoires se livraient en ce moment dans son âme une bataille acharnée, et les traces de cette lutte intérieure se réflétaient sur son visage.

— Jeune fille, — dit-il au bout d'un instant, — vous venez de faire ce que personne au monde n'avait fait avant vous, ce qu'après vous personne ne fera... — Vous m'avez bravé en face, — vous m'avez parlé avec une insultante hauteur, — vous m'avez outragé. — Je vaux mieux que vous ne le croyez, car je ne me vengerai pas!... — Ceux qui, voulant me rendre, ou plutôt me vendre un service, vous ont amené ici, m'ont mis dans un étrange embarras... —

Vous avez surpris un secret qui est un secret de vie et de mort... — vous devriez mourir... — Ma sureté et mes intérêts l'exigeraient sans doute, — cependant je ne me sens point le courage de vous condamner... — J'aurais voulu vous rendre libre... — j'aurais eu confiance en votre parole, moi qui me défie de tout ce qui m'approche... — Je vous ai demandé un serment... — vous avez refusé... vous avez refermé cette porte que j'ouvrais devant vous... — Votre volonté sera faite, — vous pourrez réaliser votre rêve de dévouement... — vous serez prisonnière...

— Je vous ai déjà dit, messire, — interrompit Églantine, — que j'accepterais la prison, comme j'aurais accepté la mort...

— Il me faut donc revenir au premier projet que j'avais conçu... — reprit Antide

de Montaigu, — il faut que vous soyez un ôtage entre mes mains et entre celles de mes alliés...— Vous ne pouvez rester ici...

Églantine tressaillit en entendant ces derniers mots.

— Vous allez partir... — poursuivit le seigneur de l'Aigle.

La jeune fille devint très pâle.

— Partir!... — répéta-t-elle.

— Il le faut.

— Mon Dieu!... Et que voulez-vous faire de moi?...

— Le comte de Guébriant, mon puissant allié, auprès duquel vous serez conduite, se chargera de vous trouver une prison sûre et qui nous répondra de votre silence.

— Eh bien, soit! — dit Églantine qui sembla se ranimer. — Prisonnière du comte de

Guébriant ou du seigneur de l'Aigle, peu importe!... — Je partirai demain...

— Non pas demain, jeune fille...

Un tremblement convulsif secoua les membres d'Églantine.

— Et quand donc?... — balbutia-t-elle.

— Cette nuit même... — dans un instant...

— Cette nuit!... dans un instant!... Oh! non... non... c'est impossible...

— Impossible?... — pourquoi?...

— Attendez à demain, messire, je vous en supplie...

Antide de Montaigu attacha sur la jeune fille un regard soupçonneux.

— C'est étrange!! — murmura-t-il.

Puis il reprit tout haut :

— Quelle raison puissante vous fait donc

souhaiter de passer cette nuit au château de l'Aigle?... — Qu'attendez-vous?... qu'espérez-vous?...

— Rien, messire... rien, — répondit vivement Églantine. — Que puis-je espérer?... que puis-je attendre?... — Je souhaiterais seulement un peu de repos... Je suis brisée... La fatigue m'accable...

— Vous vous reposerez dans le camp suédois. — D'ailleurs, si vous ne pouvez marcher, on vous portera...

— Qui donc?

— L'homme que j'attends et qui va se charger de vous...

— Cet homme, messire, où donc est-il?...

— Il est là...

En prononçant ces derniers mots, Antide

de Montaigu s'approcha de l'un des deux tableaux dont nous avons déjà parlé, et qui se trouvaient de chaque côté de la porte d'entrée du salon.

Ce tableau était le portrait en pied du baron Guillaume de Vaudrey.

Le seigneur de l'Aigle toucha un bouton caché parmi les ornements sculptés et dorés du cadre.

On entendit le craquement sec d'un ressort qui se détendait.

Le panneau tout entier tourna sur des gonds invisibles, et découvrit l'entrée béante et sombre d'une profonde ouverture.

— Capitaine Brunet, — dit le seigneur de l'Aigle, — venez...

Une forme vivante se détacha lentement dans les ténèbres du passage secret, — cette

forme fit quelques pas en avant, — devint plus distincte, et, au lieu du frère d'armes de Lespinassou, Antide de Montaigu vit sortir de l'issue démasquée une femme de haute taille, misérablement vêtue de haillons.

L'apparence étrange de cette femme arracha à Églantine un cri de surprise et de frayeur.

Le gentilhomme lui-même, prodigieusement étonné de cette apparition inattendue, et dominé malgré lui par les croyances superstitieuses de son époque, fit un pas en arrière.

— Que veut dire ceci ? — murmura-t-il.

— Ce n'est pas moi que vous attendiez, monseigneur ? — fit l'inconnue.

— Qui êtes-vous, femme ?...

— Je suis une pauvre créature qu'on appelle *Magui la sorcière.*

— Et d'où vous est venue cette audace inouïe d'oser pénétrer jusqu'ici, pour y surprendre mes secrets ! !...

— Vos secrets, monseigneur, qu'en ferais-je ?... — D'ailleurs, à quoi bon les surprendre?... il y a bien longtemps que je les connais tous !...

— Vous, femme ! !...

— Depuis l'incendie du château de Champ-d'Hivers, monseigneur — (et il y a vingt ans ans de cela), — je sais le nom du Masque rouge ! !...

Antide de Montaigu frissonna.

— J'aurais pu vendre ce nom, monseigneur, — poursuivit Magui, — et vous savez que je ne l'ai pas fait...

— Mais, — reprit Antide, en s'efforçant de dominer son émotion, — comment avez-vous pu pénétrer dans le château ?... — Qui vous a enseigné l'existence du couloir secret ? — Qui vous en a ouvert la porte?...

— Je pourrais vous répondre que je suis sorcière, — je pourrais vous rappeler que les sorciers savent tout, et que les portes fermées ne les arrêtent point. — J'aime mieux vous dire la vérité...

— Parlez, — parlez vite !...

— Connaissez-vous cette clé, monseigneur?

Et Magui présentait une clé au seigneur de l'Aigle.

— Oui, — répondit-il, je la connais. — C'est celle de la porte du passage mystérieux...

— Vous l'avez remise vous-même à celui que vous attendiez cette nuit à dix heures, — à Brunet, le seul capitaine des Gris du Bugey, depuis que Lespinassou a été tué à Saint-Claude...

— Comment se fait-il que cette clé, donnée hier à Brunet par moi, se trouve aujourd'hui entre vos mains?

— C'est bien simple, monseigneur, — mais c'est toute une histoire à vous raconter... — Avez-vous le temps de m'entendre?

— Racontez cette histoire; — seulement abrégez-la le plus possible, et surtout ne cherchez pas à me tromper par un mensonge!...

— Je ne dirai pas un mot inutile, monseigneur; — et, quant à mentir, à quoi cela me

servirait-il?.., — Vous connaissez le bois de Charésiez ?

— Parfaitement.

— Ce soir, un peu avant la tombée de la nuit, je venais d'en franchir la lisière. — — J'entendis, à peu de distance de moi, un grand bruit d'armes et de coups de feu qui se rapprochaient. — Il y avait bataille. — Je me cachai dans le fourré, et je regardai. — Quatre hommes luttaient contre une vingtaine de Gris. — Au bout de quelques minutes, trois de ces hommes étaient tombés; — le quatrième, dont je ne pouvais distinguer le visage et le costume, restait seul debout et résistait encore; — enfin il tomba à son tour... — Les Gris se ruèrent sur son corps... — Quand il se releva, — ou plutôt quand on le releva, il était garrotté. — Les

Gris firent un brancard avec leurs mousquets, le placèrent sur ce brancard et s'éloignèrent, au nombre de dix ou douze, en emportant le prisonnier avec eux...

— Et, — demanda vivement Antide de Montaigu, — vous ne savez pas quel était ce prisonnier ?

— Non, monseigneur; — mais peut-être pourrez-vous le deviner tout à l'heure...

— Continuez...

Magui reprit :

— Une partie des Gris avaient pris à droite avec l'homme garrotté. — Ceux qui restaient se disposaient à s'éloigner dans la direction opposée, quand ils se trouvèrent enveloppés tout à coup par une cinquantaine de paysans armés de mousquets et de fourches. — Ils

n'essayèrent même pas de résister; — plusieurs tombèrent raides morts sous la première décharge ; — les autres se débandèrent et s'enfuirent. — Au bout de quelques minutes, le bois de Charésiez était désert et silencieux ; — seulement, dans l'endroit où deux luttes successives venaient d'avoir lieu, il y avait dix ou douze cadavres étendus sur la mousse ensanglantée... — Je quittai le fourré dans lequel j'avais cherché un asile, et je me dirigeai vers une grotte que je connais et dans laquelle je comptais passer la nuit... — J'avais déjà fait quelques centaines de pas, lorsque des plaintes et des gémissements arrivèrent à mon oreille. — Je me dirigeai vers l'endroit d'où venaient ces plaintes, et je finis par trouver au pied d'un arbre un homme étendu et aux trois quarts mort...

— Et cet homme?... — s'écria le seigneur de l'Aigle, — cet homme?...

— Je me penchai sur lui pour m'assurer qu'il vivait encore, car ses gémissements s'éteignaient. — Il m'entendit et il ouvrit les yeux...

« — Venez-vous m'achever? — me demanda-t-il.

« — Non, — lui répondis-je, — et si je peux vous secourir, je le ferai.

« — C'est inutile...

« — Pourquoi?

« — Parce que je suis perdu.

« — On en revient de loin...

« — J'ai trois balles dans le ventre, — je n'en reviendrai pas...

« Il se tordit et râla pendant une minute. si bien que je crus qu'il allait trépasser. —

Mais il se calma un peu, et faisant un effort pour se soulever et me regarder, il dit :

« — Je crois que je vous ai déjà vue... — Qui êtes-vous ?

« — Je suis Magui la sorcière...

« — L'amie des Cuanais ?

« — Ni des Cuanais ni des Gris. — Tout le monde me méprise, me repousse et me maltraite. — Je n'ai pas d'amis...

« — Ainsi, vous êtes malheureuse ?...

« — Oui, bien malheureuse.

« — Il ne tient qu'à vous que cela cesse...

« — Comment ?...

« — Je puis vous mettre sous la protection du plus riche et du plus puissant seigneur de la province... — Le voulez-vous ?

« — Ce serait le bonheur !... — Que faut-il faire pour cela ?...

« — Rendre un service à ce seigneur...

« — Puis-je le faire?

« — Oui.

« — Je suis prête à tout.

« — Allez donc sans perdre un instant au château de l'Aigle. — Vous direz à monseigneur Antide de Montaigu que vous venez de la part du capitaine Brunet...

« — Le capitaine Brunet, c'est vous?...

« — C'est moi. — Vous ajouterez que je suis mourant, mais que j'ai exécuté ses ordres autant que j'ai pu... — Vous lui rapporterez mes propres paroles : — Le Père et le Fils nous ont échappé, mais le Saint-Esprit est en notre pouvoir; on le conduit au château de Clairvaux... il — comprendra... — Vous souviendrez-vous?...

« — Oui... »

— Ah ! — s'écria Antide de Montaigu dans un transport de joie, — il a dit cela, femme?... vous êtes bien sûre qu'il a dit cela?...

— J'en suis certaine, monseigneur, — répondit Magui.

— Et ensuite?...

— Ensuite, — continua la vieille femme, — j'ai ajouté : — Mais comment parvenir jusqu'au seigneur de l'Aigle?

« — C'est facile, — a répliqué le capitaine. — Le seigneur de l'Aigle m'attend cette nuit à dix heures. — Prenez cette clé ; — c'est celle d'une petite porte de fer, à demi cachée parmi les broussailles dans l'un des fossés du château, à trois cents pas environ, sur la gauche, de la tour de l'Aiguille... — Vous trouverez derrière cette porte un couloir sou-

terrain long et étroit, et après ce couloir un escalier. — Vous compterez deux cents marches, — vous vous engagerez dans un corridor sombre et d'une médiocre longueur. — Parvenue à l'extrémité de ce corridor, vous attendrez que le seigneur de l'Aigle juge à propos de faire jouer lui-même la porte secrète qui ouvre dans son salon, et dont le portrait du dernier baron de Vaudrey forme le panneau...

« — Est-ce tout? — demandai-je.

« — C'est tout. — N'oubliez rien!...

« — Soyez tranquille... — Mon propre intérêt vous garantit la fidélité de ma mémoire...

« Ces paroles rassurèrent sans doute le

capitaine Brunet. — Il referma les yeux et sembla s'endormir.

« Je mis ma main sur son cœur. — Ce cœur ne battait plus. — L'homme que vous attendiez, monseigneur, venait de mourir doucement et sans convulsions...

« Je me suis mise en route aussitôt. — J'ai suivi les indications du capitaine Brunet, et me voici prête à faire ce qu'il vous conviendra de m'ordonner, monseigneur, espérant mériter ainsi votre haute et puissante protection.

— Et vous pouvez compter, femme, qu'elle ne vous fera point défaut, — répondit le seigneur de l'Aigle.

Pendant tout le temps qu'avait duré le long

récit de Magui, il avait attaché sur la prétendue sorcière un regard rempli d'hésitation et de méfiance.

Mais, à mesure que Magui parlait, il avait senti ses doutes et ses scrupules se dissiper, et, quand elle eut achevé, sa confiance en sa véracité et en sa résolution de le bien servir était absolue.

La vieille femme, du reste, n'avait pas baissé un seul instant les yeux sous le coup d'œil perçant du sire de Montaigu.

Ce dernier s'assit, et, semblant oublier qu'il n'était pas seul, il se mit à réfléchir profondément à l'importante nouvelle que Magui venait de lui apporter et qui se cachait sous ces mots parfaitement intelligibles pour lui :

— *Le Père et le Fils nous ont échappé, mais le Saint-Esprit est dans nos mains!...*

Quant à Églantine, cette phrase avait passé pour elle tout à fait inaperçue.

Tandis que le seigneur de l'Aigle s'absorbait dans sa méditation, la jeune fille regardait avec une curiosité pleine de trouble cette vieille femme dont la présence lui avait causé d'abord un si vif effroi, et qui maintenant, — du moins elle l'espérait, — deviendrait un obstacle à l'accomplissement immédiat des volontés du comte.

Plus Églantine observait attentivemnt Magui, plus elle se sentait rassurée. — Il lui semblait découvrir, parmi les traits jadis beaux et purs de ce visage dévasté, une ex-

pression affectueuse et presque tendre, quand les yeux de la sorcière se tournaient à la dérobée de son côté, — et il semblait à la jeune fille qu'une femme méchante et cruelle ne pouvait avoir un pareil regard.

D'ailleurs, nous le répétons, c'est sur un homme que le seigneur de l'Aigle avait compté pour faire conduire Églantine au camp du comte de Guébriant, et il devenait plus que vraisemblable que l'absence de cet homme retarderait forcément le départ.

Or, — ainsi qu'Antide de Montaigu avait été au moment de le deviner, — la jeune fille avait les motifs les plus puissants pour désirer passer cette nuit entière au château de l'Aigle, — motifs que nous connaîtrons bientôt. — Donc, pour elle, à tous les points de

vue, Magui la sorcière devait être la bienvenue.

Mais ce n'était pas assez d'avoir une espérance, — Églantine voulait une certitude; — aussi profita-t-elle du premier moment où le seigneur de l'Aigle, un peu moins absorbé, tourna la tête de son côté, pour s'avancer vers lui et pour lui dire avec résolution :

— Eh bien! messire, puisqu'il faut me soumettre à la loi du plus fort, je ne résiste plus, — me voici prête à partir...

Puis, désignant Magui du geste et du regard, elle ajouta :

— Est-ce cette femme qui doit être ma compagne de voyage?...

Antide de Montaigu haussa les épaules et se tut. — Il hésitait sur le parti à prendre.

Magui se rapprocha d'Églantine.

— Jeune fille, — lui dit-elle d'une voix douce et presque caressante, — ne me craignez pas... — Je suis vieille, — je suis laide, — je suis pauvre, — c'est vrai ; — mais, malgré mon âge, mes haillons et ma laideur, je ne suis pas une méchante femme... — Le dedans vaut mieux que le dehors, je vous jure !... — Quand on veut juger trop vite et trop sévèrement, bien souvent on se trompe. — Si je dois être votre compagne, — si je dois vous conduire quelque part, — j'accomplirai fidèlement ma mission, j'obéirai à l'ordre que j'aurai reçu, mais vous n'aurez point à vous plaindre de moi...

— Vous ne pouvez partir cette nuit, — dit à son tour Antide de Montaigu. — Je ne vous

confierai point à cette femme... — quels que soient d'ailleurs son dévouement et sa fidélité, vous lui échapperiez trop facilement... — Il me faut donc vous garder jusqu'à la nuit prochaine au château de l'Aigle... — Vous demandiez tout à l'heure une nuit de repos... — Le hasard me force à vous l'accorder... — Profitez-en, car ce retard sera le dernier...

— Messire, — répondit Églantine, — demain comme aujourd'hui c'est la volonté de Dieu qui sera faite, et non la vôtre...

— Nous verrons bien! — répliqua le sire de l'Aigle avec un indéfinissable sourire.

Il frappa sur un timbre.

Le valet qui avait introduit Églantine, une heure auparavant, entra dans le salon.

— Reconduisez cette jeune fille, — lui dit Antide, — et veillez à ce que les portes de l'appartement qu'elle occupe soient bien fermées. — Vous me répondez d'elle sur votre vie... — Allez !...

Puis il ajouta en s'adressant à Magui :

— Restez. — Dans un instant, sans doute, j'aurai besoin de vous...

XXIX

Le chariot.

On n'a pas oublié, — nous l'espérons du moins, — qu'après avoir conduit dans la cour de la citerne le chariot de foin tout chargé qu'il avait amené, Garbas s'était éloigné avec

ses bœufs, en répétant de sa voix la plus sonore :

Le crime, qui lui sert d'escorte,
Pour le meurtre, forge le fer
Sur les enclumes de l'Enfer!
Hâtez-vous ! le voici !... fermez bien votre porte!...

Le gentilhomme en son manoir
Et le paysan dans son bouge,
Chacun pâlit, quand on parle le soir,
Du Masque rouge!...

Puis, tandis qu'il descendait la rampe qui le conduisait dans la vallée, sa voix et sa chanson s'étaient affaiblies peu à peu, et avaient fini par s'éteindre complètement.

Retournons, s'il vous plaît, dans la cour de la citerne que tous les valets du château avaient quitté les uns après les autres, pour aller souper et se mettre au lit, — et dans la-

quelle régnaient maintenant le plus profond silence et la plus complète obscurité.

Deux heures à peu près s'écoulèrent sans qu'aucun mouvement eût lieu, sans que nul bruit se fît entendre.

Puis, ce qui se passe dans une prairie lorsqu'une taupe arrive à l'extrémité de la galerie souterraine qu'elle se creuse et dont l'issue vient aboutir à la surface du sol, eut lieu sur le chariot de foin.

L'herbe desséchée s'agita doucement d'abord, — un renflement se produisit, — une tête se montra, — deux épaules lui succédèrent, et enfin un homme, après s'être assuré que nul regard indiscret ne pouvait le voir, que nulle oreille ne pouvait l'entendre, sortit tout entier de la couche de foin dans laquelle il était resté enseveli jusqu'à ce moment.

Cet homme demeura pendant quelques secondes immobile au sommet de la voiture, et, se laissant ensuite glisser sur le sol, il distendit ses membres afin de leur rendre l'élasticité qu'une immobilité trop prolongée leur avait fait perdre.

Nos lecteurs ont deviné depuis longtemps déjà que tel avait été le hardi moyen employé par La Cuzon pour s'introduire au château de l'Aigle.

Trois points lumineux scintillaient faiblement dans les ténèbres sur les vêtements sombres du capitaine. — C'était d'abord l'églantine en diamants du médaillon qu'il portait suspendu à son cou par une chaînette d'acier, et qu'il n'avait pas quitté depuis le moment où ce médaillon lui avait été remis par Pierre Prost dans le cachot de l'abbaye

de Saint-Claude. — C'étaient, en outre, les crosses des pistolets passés dans sa ceinture.

Deux des fenêtres du salon, dans lequel se trouvait en ce moment le seigneur de l'Aigle, prenaient jour, nous l'avons dit, sur la cour de la citerne.

Le capitaine fut étonné, dans le premier moment, de voir ces fenêtres éclairées, et il se demanda si la prudence ne lui commandait pas impérieusement d'attendre, pour agir, qu'Antide de Montaigu fut couché et endormi.

Mais la veillée du gentilhomme pouvait se prolonger longtemps encore; — il était dix heures à peine, — et La Cuzon se décida à commencer ses recherches sur-le-champ.

Les relations suivies du chef des partisans

montagnards avec le comte de Montaigu, l'avaient amené souvent au château de l'Aigle, dont il connaissait les principales dispositions intérieures.

Il était convaincu, — et non sans raison, -- que le bâtiment des femmes devait servir de prison à Églantine, et, s'orientant de son mieux, après avoir laissé à ses regards le temps de s'habituer à l'obscurité, il se dirigea vers cette petite porte en mauvais état dont nous avons parlé lorsque nous sommes entrés dans quelques détails relativement aux diverses constructions du vieux manoir.

Il trouva cette porte sans trop de peine, et s'étant assuré que les planches qui la formaient étaient notablement vermoulues, il tira son poignard et s'efforça de disjoindre

sans bruit les panneaux chancelants, de façon à se ménager un passage.

Tout alla bien d'abord, — la surface de la porte, moisie par le temps et vermiculée par les travaux d'une foule d'insectes rongeurs, se détachait en larges éclats sous la pointe acérée du poignard. — Mais quand l'acier atteignit le cœur du bois, les difficultés du travail augmentèrent et devinrent telles, peu à peu, que le capitaine dùt s'avouer avec un découragement profond, que la nuit entière s'écoulerait dans un labeur obstiné sans amener un résultat suffisant.

Quant à démonter la serrure, il n'y fallait point penser. — Cette serrure se trouvait à l'intérieur, — et de plus, sans doute, de solides verroux mordaient la pierre.

Désespéré de ce contre-temps, le capitaine

se recula de quelques pas, et d'un long regard il interrogea la morne façade, cherchant si quelque issue pouvait lui permettre de tenter une escalade avec chance de réussite.

Mais nous savons déjà que les derrières seuls du bâtiment des femmes dominaient la cour de la citerne. — La Cuzon ne vit que des ouvertures étroites, placées à une grande hauteur, et d'ailleurs défendues par de lourds barreaux de fer en forme de croix.

— Mon Dieu ! — murmura-t-il, en se frappant le front comme pour en faire jaillir une idée. — Aurais-je donc vainement affronté l'antre du tigre ??... — Ne pourrais-je pas même arriver jusqu'à cette enfant que je voudrais délivrer au prix de ma vie ?...

Et il se mit à cotoyer à pas lents les mu-

railles dans lesquelles la cour était enfermée, demandant à la disposition des lieux une inspiration qu'il ne trouvait point en lui-même.

Tout à coup ses pieds heurtèrent la première marche du petit escalier qui conduisait à la terrasse.

— Ah! s'écria-t-il presqu'à haute voix, — j'avais oublié!... je suis donc fou!!...

Et il franchit rapidement les degrés.

En haut de l'escalier, et au niveau même de la terrasse, une grille lui barra le chemin. — Cette grille était fermée, mais la clé se trouvait à la serrure, et, pour l'ouvrir, La Cuzon n'eut qu'à glisser son bras entre les barreaux.

Les gonds rouillés grincèrent lamentablement et produisirent un bruit à peu près

pareil au cri lugubre de l'orfraie. — Peut-être ce bruit inattendu, retentissant tout à coup dans le silence, allait-il faire surgir autour du capitaine des ennemis armés...

Il mit les mains sur les crosses de ses pistolets, et il attendit.

Personne ne parut.

Au bout de quelques secondes, il s'engagea sur la terrasse avec une prudente lenteur, — car il courait le risque de se heurter à chaque pas contre les troncs des arbres qu'il ne distinguait que vaguement dans les ténèbres, — et il atteignit sans encombre la seconde grille.

Elle était ouverte tout au large.

Le capitaine la franchit, en remerciant Dieu de la négligence des valets, et il se

trouva dans l'espace compris entre le logis seigneurial et le bâtiment des femmes.

Une des fenêtres du premier étage de ce bâtiment était ouverte, malgré la rigueur du froid, et, par cette fenêtre, on voyait à l'intérieur une lueur faible et vacillante.

— C'est là qu'elle est, sans doute… — pensa La Cuzon, — c'est là qu'elle attend son libérateur!…

Et, rempli d'ardeur et d'espérance par cette pensée, il se dirigea vers la porte principale en se disant que peut-être on se serait contenté de la fermer depuis le dehors, sans en emporter la clé.

Si la clé manquait, le capitaine était décidé à attirer l'attention d'Églantine, en murmurant sous sa fenêtre un de ces refrains mon-

tagnards qu'elle connaissait bien et qu'elle aimait à répéter.

Ce fut avec une émotion et un trouble profonds qu'il découvrit, en s'avançant, que la première porte était ouverte.

En haut de l'escalier qui se trouvait en face, se voyait cette même lueur faible et tremblotante aperçue depuis le dehors.

La porte de la chambre du premier étage était ouverte également.

— Que veut dire ceci ?... — pensa La Cuzon. — Ce n'est pas de cette façon que le seigneur de l'Aigle doit garder ses prisonniers !!... — Églantine n'est-elle donc point dans ce bâtiment ?... ou bien serais-je arrivé trop tard ?...

L'idée que la vieille Magui avait pu le

tromper ou se tromper elle-même, ne se présenta pas à son esprit.

A tout prendre, il était possible que la jeune fille se trouvât dans quelque pièce reculée du logis des femmes. — Peut-être même la chambre ouverte et éclairée du haut de l'escalier était-elle occupée par ses gardiens.

Ces différentes hypothèses lui paraissaient sinon vraisemblables, du moins admissibles. — Il voulut savoir le plus tôt possible à quoi s'en tenir, et, retenant sa respiration, — étouffant le bruit de ses pas, — saisissant de la main gauche la poignée de son épée, afin de l'empêcher de se heurter contre la muraille, — s'appuyant de la main droite à la rampe de fer, — il se mit à monter les degrés de l'escalier, — s'arrêtant à chaque marche,

et prêtant l'oreille, afin de pouvoir se mettre en défense au moindre bruit et d'éviter au moins une surprise.

Le silence restait profond. — On eut dit que le bâtiment était désert.

A mesure que La Cuzon montait, la lueur se faisait plus vive, et se projetait comme un cercle lumineux sur les hautes marches de l'escalier.

Le jeune homme entra dans cette zône éclairée. — Là, il s'arrêta de nouveau. — Autour de lui, même calme, même immobilité.

Il reprit sa marche, et il atteignit le palier qui se trouvait de plain-pied avec la porte. Il appuya son épaule contre l'un des montants de cette porte, et, avec des mouvements d'une lenteur calculée, il avança sa tête, de

façon à jeter un coup d'œil dans l'intérieur de la chambre.

Cette chambre était vide.

La Cuzon franchit le seuil.

L'ameublement de la pièce dans laquelle il se trouva avait été somptueux jadis, mais le temps et le manque de soins s'étaient chargés de la dégradation complète de ces magnificences.

Les tentures à personnages qui recouvraient les murailles pendaient çà et là, comme ces haillons que les pauvres accrochent à leurs fenêtres dans les quartiers populeux des grandes villes.

Les vers avaient rongé jusqu'à la trâme, la laine aux splendides couleurs des tapis de haute lice.

La tapisserie au petit point des fauteuils

avait subi le même sort et n'existait plus qu'à l'état de lambeaux.

Le grand lit à colonnes torses et à baldaquin, portant à son couronnement l'écusson sculpté des Montaigu et des Vaudrey, était vermoulu, et menaçait ruines. — Les rideaux de lampas oriental qui l'enveloppaient autrefois, étaient flétris et décolorés.

Un reste de feu se consumait dans l'âtre.

Près de la cheminée se voyaient un fauteuil et une table.

Sur cette table, une petite lampe, dont le courant d'air faisait vaciller la lueur, éclairait une Bible toute ouverte.

Cette Bible fut une révélation pour le capitaine.

Églantine, seule, parmi les hôtes du château de l'Aigle, avait pu demander aux pages

du livre saint entre tous les livres, la force et les consolations dont elle avait un si grand besoin.

Presqu'en même temps, d'ailleurs, une preuve matérielle vint s'adjoindre à cette présomption morale.

Le capitaine aperçut sur le tapis un vêtement de gros drap dont il lui sembla reconnaître l'étoffe et la forme.

Il releva ce vêtement, — c'était son propre manteau, dans lequel, on s'en souvient, il avait enveloppé Églantine au moment de l'incendie de la Poyat.

Il devenait impossible de douter, — la jeune fille avait habité cette chambre, — sans doute elle venait de la quitter depuis un instant bien court, puisque ni le feu ni la lampe n'avaient eu le temps de s'éteindre.

Mais où donc était-elle ?

Voilà ce que le capitaine ne pouvait deviner.

Nous savons, nous, que la jeune fille se trouvait en ce moment auprès d'Antide de Montaigu, et nous avons assisté à leur entrevue dans le cours du chapitre précédent.

Cependant, à coup sûr, il était sur la trace, — il marchait dans la bonne voie. — Dieu qui l'avait conduit jusque-là ne l'abandonnerait point sans doute.

Le capitaine se dit cela, et il poursuivit ses recherches.

En face de la porte d'entrée se trouvait une autre porte, masquée jadis par la tapisserie, mais entièrement découverte depuis que la tenture tombait en lambeaux.

La Cuzon se dirigea vers cette porte, qu'il ouvrit sans difficulté ; — elle donnait accès dans cette longue enfilade de pièces qui occupaient toute la longueur du logis des femmes.

Le jeune homme, n'osant toucher à la lampe dont il eût été possible de remarquer le déplacement depuis le dehors, eut l'idée de prendre une branche enflammée dans le foyer, et de s'en servir en guise de torche pour continuer son exploration.

Déjà il se dirigeait vers la cheminée, quand, soudain, il lui sembla entendre des pas sur la terrasse au bas de la fenêtre.

Il s'arrêta pour écouter mieux, et il acquit bien vite la certitude qu'il ne se trompait point.

Les pas se rapprochèrent. — Quelqu'un s'engagea dans l'escalier.

L'intérêt manifeste du capitaine était de pouvoir tout observer sans courir le risque d'être surpris.

Il se jeta rapidement derrière le lit à colonnes et il s'enveloppa dans les plis des rideaux, de façon à ce qu'il lui fût possible et facile de tout voir en restant lui-même invisible.

A peine venait-il de disparaître dans cette cachette, qu'il entendit la porte du bas de l'escalier se refermer, et la lourde clé grincer à deux reprises dans la serrure massive.

— Allons ! — murmura-t-il, — le sort en est jeté !... me voici pris comme une belette dans un pigeonnier !... — Comment tout cela finira-t-il ?

Cependant le bruit des pas légers d'une femme continuait dans l'escalier. — Ce bruit se rapprochait de seconde en seconde.

Le cœur de La Cuzon battait violemment.

Églantine entra dans la chambre.

Le capitaine fut au moment de quitter sa cachette improvisée, et de crier à la jeune fille en lui tendant les bras : — *Me voici, ma sœur ! me voici...*

Mais une réflexion l'arrêta.

Sans doute, dans la surprise du premier moment, Églantine ne serait point assez maîtresse d'elle-même pour contenir une exclamation de joie et d'émotion en voyant apparaître devant elle son ami, son défenseur...

Or, le gardien ou le valet qui venait de la ramener à sa prison, ne pouvait être assez loin déjà pour ne point entendre ce cri. — Peut-être en voudrait-il connaître la cause; — il monterait pour s'en enquérir, et Églantine serait indubitablement trahie par un trouble qu'elle ne pourrait dominer.

La Cuzon se dit tout cela, en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire, et il resta immobile et muet.

La jeune fille avait le teint animé et les yeux brillants. — Rien, ni dans son regard, ni dans sa démarche, n'annonçait la tristesse et le découragement.

Elle s'avança jusqu'auprès de la table devant laquelle elle s'agenouilla; — puis, soulevant dans ses deux petites mains la

grosse Bible, elle appuya ses lèvres sur les pages du livre sacré avec une ardente effusion, — et, dans ce baiser, il y avait tout à la fois une invocation et une action de grâces.

Ensuite elle se leva, et, traversant rapidement la chambre, elle courut se mettre à la fenêtre, à cette même place où elle avait déjà passé bien des heures, — et son regard s'efforça de percer les ténèbres, — et son oreille se tint prête à recueillir le moindre souffle, le moindre bruit.

C'est que, quelques heures auparavant, la voix connue de Garbas, disant les couplets de sa chanson montagnarde, était arrivée jusqu'à elle, perçant les murs de la prison comme un signal de délivrance, comme un chant d'espérance et de victoire !...

C'est que ces rimes sinistres et cette musique lugubre lui avaient dit, en réalité, tout autre chose que ce qu'ils signifiaient en apparence ; — c'est qu'au lieu des imprécations adressées au Masque rouge, elle avait entendu distinctement ces mots :

— Vos amis savent où vous êtes, — ils vous protégent, — ils vous entourent, — ils sont là, tout près de vous... — Espérez donc, et ne craignez plus !...

Et la jeune fille, aussitôt, s'était sentie ranimée et consolée, — et, depuis ce moment, elle avait attendu, — bien certaine que son attente ne serait pas vaine.

On se souvient de l'indicible épouvante qu'elle éprouva lorsque le seigneur de l'Aigle parla de lui faire quitter le château cette nuit

même... — Il lui sembla qu'une seconde captivité, bien autrement terrible que la première, allait commencer pour elle; car, si elle s'éloignait, ses libérateurs perdraient peut-être sa trace, et qui sait si jamais ils la retrouveraient?...

Son courage, — sa résistance opiniâtre à la volonté d'Antide de Montaigu, — sa joie quand l'apparition de Magui lui fit comprendre que, pour cette nuit-là du moins, il devenait impossible de l'éloigner, — tout cela était l'œuvre de la ballade de Garbas !...

La voix était partie de la cour de la citerne.

— Ils sont là ! — s'était-elle dit, — ils viendront à moi, puisque je ne puis aller à eux !...

Et elle n'avait pas quitté la fenêtre d'où la

vue, quoique bornée du côté gauche par la tour de l'Aiguille, plongeait cependant jusque sur la vallée d'Ilay.

— C'est de là, sans doute, — avait-elle ajouté, — c'est de là que m'arrivera un nouveau signal... — Je veux être prête à l'entendre... — je ne veux pas qu'on m'appelle en vain...

XXX

Eglantine et La Cuzon.

Ce signal de délivrance, cet appel si impatiemment désiré se fit enfin entendre ; — mais il vint du côté absolument opposé à celui par lequel la jeune fille comptait l'entendre arriver.

Dès que le valet, qui venait de refermer la porte en dehors, se fût éloigné suffisamment pour que sa présence ne fût plus un danger, le capitaine se dégagea à demi des rideaux dans lesquels il s'enveloppait, et il murmura d'une voix étouffée ce seul mot :

— Églantine !...

La jeune fille se retourna d'un mouvement brusque, et ses yeux, agrandis par l'étonnement se fixèrent vers cette partie de la chambre où son nom venait d'être ainsi prononcé.

Elle vit La Cuzon, et son cœur bondit, et, dans un élan de profonde et suprême reconnaissance, son âme tout entière s'éleva vers Dieu.

A l'école du danger on apprend vite la prudence. — Églantine eut la force de rester

muette. — Elle appuya un doigt sur ses lèvres, afin de commander le silence au capitaine, et, au lieu de s'élancer à l'instant vers lui, elle reprit sa place à la fenêtre et elle se pencha au dehors, afin de bien s'assurer que les pas du valet avaient cessé de se faire entendre.

Lorsqu'elle eut acquis cette certitude, elle referma la fenêtre, et, cédant enfin à l'impulsion jusque-là contenue de son cœur, elle se jeta dans les bras du capitaine et elle appuya sa tête sur la poitrine du jeune homme en balbutiant :

— Te voilà donc !... te voilà donc enfin, mon frère... mon ami... mon sauveur !...

Au contact de la charmante tête et des longs et soyeux cheveux de cette belle jeune fille que — (si peu de jours auparavant) —

il aimait d'un amour d'amant bien plus que d'une tendresse de frère, — La Cuzon sentit que son cœur s'arrêtait et qu'un étrange frisson, tout à la fois glacé et brûlant, passait dans ses veines avec son sang.

Mais nous savons déjà que la volonté de La Cuzon était d'acier comme ses nerfs et comme ses muscles. — Il commanda à son cœur de recommencer ses battements ; — il commanda au feu de s'éteindre, à la glace de se fondre. — Le cœur et le sang obéirent, — la tête et les sens se calmèrent, et le capitaine ne vit plus dans Églantine que la fiancée de Raoul de Champ-d'Hivers.

— Oui, chère enfant, — répondit-il d'une voix dont le tremblement léger était à peine perceptible, — oui, ton ami, — oui, ton frère, — mais pas encore ton sauveur... — Avant

de mériter et d'accepter ce titre, il faut d'abord sortir avec toi du château de l'Aigle...

— Eh bien! nous en sortirons...

— Pardieu! je l'espère et j'y compte!... — j'y suis bien entré!... — Or, qui peut entrer peut sortir... — cela est logique... — J'avoue cependant que la chose ne me semble pas précisément facile...

— Ah! — s'écria Églantine avec exaltation, — tout est facile pour le capitaine La Cuzon... même l'impossible!...

La Cuzon se mit à rire.

— Tu répètes ce que tout le monde dit, — chère enfant... — fit-il ensuite.

— Et tout le monde a raison de le dire, puisque c'est vrai!... — interrompit la jeune fille.

— J'espère que les évènements de cette

nuit ne viendront pas donner un démenti à cette croyance si généralement acceptée, et qui fait de moi quelque chose d'à peu près pareil aux héros des romans de chevalerie...

— J'espère qu'il ne me faudra point échouer pour la première fois de ma vie en tentant l'entreprise que j'ai le plus ardemment désiré mener à bonne fin, depuis que le montagnard Jean-Claude Prost est devenu le capitaine La Cuzon !...

— Va ! sois tranquille !... je te réponds du succès !... — Dieu est pour nous. — J'en ai déjà eu une preuve ce soir... — j'en aurai encore... j'en aurai d'autres...

Le capitaine sourit de nouveau de cette confiance si complète et si exaltée d'Églantine.

Puis il lui dit :

— Maintenant, chère enfant, dis-moi bien vite ce qui s'est passé depuis le moment où tu as été enlevée, jusqu'à celui où je te retrouve ici...

— D'abord, — murmura Églantine en baissant les yeux, — parle-moi de mon père... — parle-moi de Raoul...

— Ton père est sauvé, — répondit La Cuzon, en évitant par un pieux mensonge de rendre plus triste encore la situation de la jeune fille; — Raoul est au Trou des Gangònes, auprès de Varroz et de Marquis... — Dieu l'a préservé presque miraculeusement d'un grand péril.

— Que Dieu soit béni!... — Tu vois combien j'ai raison de croire que sa protection nous entoure!...

— Mais toi, toi?...

— Moi, j'ai bien peu de chose à te raconter... — J'ai perdu connaissance au milieu de l'incendie... — C'est toi qui m'a sauvée, n'est-ce pas ?...

— Oui ; — mais Raoul voulait se jeter au milieu des flammes ; et, pour l'en empêcher, il m'a fallu le faire contenir de vive force par Garbas et Pied-de-Fer.

— Je vous unis dans ma reconnaissance et dans ma tendresse... — dit Églantine en serrant les mains de La Cuzon.

— Quand j'ai repris connaissance, — continua-t-elle, — bien des heures s'étaient écoulées sans doute ; — il faisait nuit. — Un inconnu m'avait attachée sur la croupe de son cheval, et nous courions avec une vitesse qui me parut prodigieuse. — Je voulus crier, —

je voulus appeler à mon aide... — L'homme qui m'enlevait se tourna vers moi et me dit :

« — Si vous appelez, si vous criez, je vous tue!... »

A la manière dont ces mots furent prononcés, je sentis bien que l'inconnu le ferait comme il le disait. — Je ne voulais pas mourir, — j'espérais en Dieu et j'espérais en toi!... — Je gardai le silence. — Nous arrivâmes au château de l'Aigle, et alors je compris que j'étais prisonnière d'Antide de Montaigu, à qui mon ravisseur venait de me livrer.

— Prisonnière d'Antide de Montaigu!! — répéta le capitaine. — Ainsi, c'est donc bien vrai!... le seigneur de l'Aigle est un traître?

— Un traître bien lâche et bien misérable

qui se vante tout haut de ton étrange aveuglement !

— Mais que veut-il donc, cet homme?... quel prix infâme espère-t-il retirer de sa trahison? — Louis XIII et Richelieu, sans doute, lui achètent la Franche-Comté! — Mais depuis quand voit-on les fils vendre et livrer leur mère!!... — Ah! c'est un terrible compte à régler entre nous, seigneur de l'Aigle!... un compte qui se soldera avec du sang!...

Puis, après un instant de silence indigné, La Cuzon reprit :

— Mais ceci viendra en son temps... — maintenant, il faut fuir...

— Oui, il faut fuir, — répéta Églantine; — mais comment?... — Nous sommes enfermés dans ce bâtiment, et, fussions-nous

sur l'esplanade, nous trouverions les portes closes, et les ponts-levis ne s'abaisseraient pas pour nous.

— Ah! je sais que notre entreprise est difficile et dangereuse!... — Cependant j'ai un projet.

— Lequel?

— A l'extrémité du chemin de ronde, du côté de la route de Lons-le-Saulnier à Morez, la muraille n'est pas extrêmement élevée... — Elle s'assied sur un rocher qui forme à sa base une étroite plate-forme... — Une fois sur cette plate-forme le plus fort est fait, car le rocher n'est point à pic depuis le pied du mur jusqu'à la vallée; et d'ailleurs il offre des anfractuosités qui peuvent en quelque sorte remplacer une échelle...

— Oui ; mais de quelle façon descendre jusqu'à la plate-forme dont tu parles ?...

— Le cas est prévu. — Regarde.

Le capitaine ouvrit son pourpoint et montra à la jeune fille une corde longue et mince, roulée autour de son corps.

— Tu vois, — lui dit-il, — que ce qui te préoccupe n'est qu'un jeu d'enfants... — Cette corde, attachée à un créneau, deviendra, grâce à quelques nœuds, le plus commode des escaliers ! — Ceci n'est rién, — mais autre chose me préoccupe.

— Quoi donc ?

— Cette lumière inquiétante qui brille dans les appartements du seigneur de l'Aigle... — Que peut faire à cette heure Antide de Montaigu ?...

— J'étais auprès de lui au moment où tu

es entré dans cette pièce. — Il m'avait envoyé chercher pour m'annoncer que j'allais quitter immédiatement le château, et qu'à l'avenir le comte de Guébriant serait chargé de ma garde... — C'est même dans cette circonstance, ainsi que je te le disais tout à l'heure, que la protection de Dieu est devenue visible pour moi...

— Quelle a donc été la cause du changement de résolution d'Antide de Montaigu ?

— L'homme qu'il attendait, et qui devait m'emmener avec lui, a été tué il y a quelques heures...

— Sais-tu le nom de cet homme ?

— Oui ; — il s'appelait Brunet.

— Brunet !... le capitaine des Gris du Bugey ?...

— Lui-même.

— Et il a été tué, dis-tu?

— Il y a quelques heures, je te le répète, dans le bois de Charésiez...

— Par qui la nouvelle de cette mort a-t-elle été apportée au château de l'Aigle?...

— Par une vieille femme, qui se dit sorcière, et que Brunet mourant envoyait à sa place au seigneur de l'Aigle.

— Une vieille femme, qui se dit sorcière! — s'écria La Cuzon avec étonnement. — Sais-tu comment s'appelle cette femme?...

— *Magui*, je crois. .

— Ah! par exemple, voilà qui est étrange et presque surnaturel!...

— En quoi donc?...

— J'ai laissé Magui la sorcière attendre mon retour au Trou des Gangônes...

— Et moi, je t'affirme qu'elle est en ce moment auprès d'Antide de Montaigu...

— Que vient-elle faire au château de l'Aigle?... — Veut-elle nous servir ou nous perdre?...

— J'ai cru d'abord qu'elle était à la solde du seigneur de l'Aigle, — mais j'ai vu bien vite qu'il ne la connaissait même pas... — Aussi longtemps que nous nous sommes trouvés en face l'un de l'autre, elle n'a cessé de me regarder avec persistance et d'une façon étrange... — Me connaît-elle donc?...

— Oui, certes, Magui te connaît! — C'est elle qui nous a dit que tu étais prisonnière au château de l'Aigle... — c'est elle qui m'a envoyé ici...

— Elle!!! — répéta Églantine de l'air d'une profonde stupeur.

— Et je ne puis croire qu'elle veuille nous trahir... — poursuivit le capitaine, — car son dévouement pour nous me semble absolu... — Déjà elle nous a rendu de grands services... — C'est elle qui a amené Raoul au Trou des Gangônes, après lui avoir sauvé la vie... — Il avait été blessé en te défendant, et, sans les soins de Magui, il serait mort peut-être sans parvenir à nous rejoindre...

— Ah !... — s'écria Églantine avec une joyeuse expansion, — elle a sauvé Raoul, la chère femme... la digne femme... l'excellente femme !... — Je ne m'étonne plus du secret instinct qui, du moment où je l'ai vue, me disait d'avoir confiance en elle... — J'avais, sans le savoir, la reconnaissance du service rendu !... — Mais, tout à l'heure, tu paraissais douter... — Comment ! elle a sauvé

Raoul, et tu doutes!... — Ah! c'est bien mal!...

— Tu as raison... — répondit le capitaine; — aussi, maintenant, je suis comme toi; — j'ai pleine et entière confiance en Magui la sorcière. — Elle m'avait envoyé ici, — elle a voulu s'y trouver elle-même pour me venir en aide et compléter son œuvre... — Les choses qui me semblent étranges et inexplicables dans sa conduite me seront sans doute expliquées plus tard... — Sans doute, un jour, elle me donnera la clé du mystère dont elle s'entoure...

— Ah! — murmura la jeune fille en employant les notes les plus sourdes de sa voix et en se rapprochant du capitaine, — ce n'est pas dans ce château qu'il faut s'étonner du mystère...

— Pourquoi donc?...

— Parce qu'il en est plein, comme ces vieux manoirs enchantés dont on raconte aux veillées d'hiver de si fantastiques légendes...

— Que veux-tu dire?

— J'ai passé ici un jour et une nuit seulement, et, dans cet espace si court, j'ai vu et j'ai entendu des choses étranges...

— Quelles sont ces choses, mon enfant?

— Le jour, de vagues plaintes, de déchirantes lamentations semblent sortir des entrailles de la terre... — Le soir, une voix plaintive et triste murmure dans la tour de l'Aiguille une ballade douloureuse. — La nuit, un fantôme pâle et vêtu de blanc, parait sur la plate-forme de cette tour...

— Un fantôme!...

— Oui.

— Tu l'as vu?...

— Oui. — Un peu après le moment où la chanson de Garbas est venue jusqu'à moi, ce fantôme s'est promené lentement, pendant plus d'une heure, sous les grands arbres de la terrasse... — Parfois il s'arrêtait devant la grille et on eût dit qu'il cherchait à l'ébranler; — puis, il reprenait sa marche lente et solitaire...

— Ainsi, — murmura La Cuzon, — ainsi donc, ce n'est pas un conte, et la rumeur populaire, une fois par hasard, a dit vrai... — Le fantôme de la tour de l'Aiguille existe... — C'est une femme, je n'en puis douter, une femme qui vit et qui souffre... — et les sourds gémissements qui montent des profondeurs de la terre révèlent d'autres souffrances et d'autres crimes...

Et, après avoir gardé le silence pendant quelques instants, le capitaine ajouta avec véhémence :

— Ah ! comte de Montaigu, seigneur de l'Aigle, noble bandit, un jour arrivera, et ce jour n'est pas loin peut-être, où je reviendrai dans ton château !... — J'y reviendrai, une épée d'une main, une torche de l'autre, et il faudra bien alors que tes cachots disent tous leurs secrets !... il faudra bien que la lumière se fasse parmi tous tes sombres mystères !...

— Oui, — reprit-il après un nouveau silence, — l'heure de la vengeance sonnera... mais cette heure n'est pas venue... — En ce moment il faut songer à sortir d'ici... — Je te descendrais bien par la fenêtre, avec ma corde, mais il existe, je crois, une issue

plus facile... — As-tu visité les différentes pièces de ce corps de logis?...

— Non. — Je n'ai pas osé. — Je ne suis pas sortie de cette chambre.

— Eh bien, nous allons voir tous les deux si nous trouverons ce que je cherche...

Le capitaine prit la lampe sur la petite table, — il ouvrit la porte dont nous avons déjà parlé, et il traversa, suivi d'Églantine, une longue enfilade de pièces absolument délabrées.

Dans la dernière de ces pièces, une porte s'ouvrait sur un escalier pratiqué dans la muraille.

— Voilà, sans doute, — pensa le capitaine en mettant le pied sur la première marche, — voilà l'escalier qui conduit à la cour de la citerne...

Il ne se trompait pas.

Après avoir descendu un grand nombre de degrés, — car la cour se trouvait beaucoup plus bas que le niveau de la terrasse, — le capitaine et la jeune fille arrivèrent en face de cette porte vermoulue, vainement attaquée de l'autre côté.

Il n'y avait ni clé ni serrure, mais un ressort, et, outre ce ressort, deux verroux massifs mordant profondément la pierre.

La Cuzon tira les verroux.

— Éteignons la lampe dont la lueur pourrait nous trahir, — dit-il alors à Églantine, — ensuite je ferai jouer le ressort.

La jeune fille souffla sur la mèche fumante. — Le capitaine appuya sur l'acier rouillé ; — on entendit un craquement ; — la porte s'ouvrit.

La Cuzon passa la tête par l'entre-bâillement. — Il regarda et il écouta avant de s'aventurer dans la cour.

Elle était silencieuse et semblait déserte.

Seulement la lumière brillait toujours derrière les vitres de l'appartement du seigneur de l'Aigle.

— Viens, mon enfant, — dit le capitaine à Églantine en se glissant dans la cour, — suis-moi, — et surtout pas de bruit ; — que nos pas s'étouffent sur le sol... — marchons comme si nous étions des ombres... — une imprudence peut nous perdre.

La jeune fille sortit.

A peine venait-elle de franchir le seuil, que le vent, toujours vif, la nuit, sur ces hauteurs, s'engouffra dans l'escalier et referma bruyamment la porte.

— Maladroit que je suis! — balbutia La Cuzon, — j'aurais dû penser à cela et briser le ressort... — En cas d'alarme et d'attaque, nous n'avons plus d'asile!... — Voilà notre retraite coupée!... — Maladroit! maladroit!

L'irritation ne remédiait à rien. — La Cuzon finit par prendre son parti du fait accompli, et il ajouta :

—Après tout, c'est Dieu qui l'a voulu!...— Nos vaisseaux sont brûlés! — La nécessité est la mère de l'audace heureuse!... — Viens!...

Il saisit la main d'Églantine, et il l'entraîna, avec des précautions infinies, jusqu'à l'entrée de la voûte qui conduisait au chemin de ronde.

Là, il s'arrêta.

— Il faut tout prévoir, — dit-il en commençant à dérouler la corde mince dont il

s'était fait une sorte de cuirasse en la passant autour de son corps, depuis les hanches jusques sous les bras. — Nous ne rencontrerons pas de sentinelles dans le chemin de ronde, mais il n'est point impossible que nous en trouvions une sur la muraille, précisément à l'endroit que j'ai choisi pour opérer notre descente... — Dans ce cas, il me faudra jouer du poignard... — Si la sentinelle appelle à l'aide, nous serons enveloppés... — Je vais t'attacher la corde à la ceinture, afin de te descendre à la première alarme... — Je me défendrai ensuite, et je te rejoindrai le plus tôt possible.

Un bruit soudain et inattendu vint couper la parole à La Cuzon et le faire tressaillir.

Le son d'un cor retentissait à la porte principale du château.

XXXI

La citerne.

— Que veut dire ceci?... — murmura La Cuzon. — Quel est l'hôte qui peut arriver au château de l'Aigle à cette heure?

— La nuit dernière, — répondit Églantine, — le son d'une trompe a retenti comme

en ce moment; mais plus tard encore car il était minuit passé... — Les portes se sont ouvertes, et, au bout de quelques minutes, la cour dans laquelle nous nous trouvons était pleine d'hommes d'armes, de valets et de chevaux... — La même chose va sans doute se renouveler... — Nous ne pouvons rester ici... cachons-nous.

— Mais, où nous cacher?... — La porte du logis des femmes est refermée, — nous n'avons plus d'asile...

— Hâtons-nous! hâtons-nous!... — balbutia la jeune fille avec effroi, — Entends-tu grincer les chaînes des ponts-levis qu'on abaisse.

— Peut-être aurions-nous le temps de gagner le rempart...

— Impossible!... — c'est par le chemin

de ronde et par la voûte que les hommes et les chevaux vont arriver...

— Que faire donc?... — se demandait le capitaine à qui la situation commençait à paraître désespérée, et qui tremblait, non pour lui, mais pour Églantine.

— Que faire donc? — répétait-il en parcourant à grands pas la cour de la citerne, et en fouillant son imagination pour y chercher quelqu'expédient qu'il ne trouvait pas. — Que faire? que faire?...

Soudain ses regards se portèrent vers l'ouverture de cette citerne qui donnait son nom à la cour, et qu'entourait une margelle en maçonnerie surmontée d'un légère balustrade de fer.

— Nous sommes sauvés! — s'écria-t-il.

— Sauvés!... comment? — demanda la jeune fille.

— Le sire de l'Aigle m'a dit souvent que, même pendant les fortes pluies, l'eau n'arrivait jamais dans la citerne à une hauteur de plus de deux ou trois pieds.

— Eh bien?

— Eh bien, — répondit le capitaine en saisissant une échelle dressée contre l'un des hangards sous lesquels, par les mauvais temps, on déchargeait les chariots de provisions, — j'y vais descendre... — Personne au monde ne peut s'aviser de soupçonner une cachette comme celle-là!... — Il ne s'agit, après tout, que de prendre un bain un peu froid... — Quand je serai en bas, tu reporteras l'échelle à sa place, — et tu reviendras

me la tendre quand tout danger de surprise aura disparu...

— Et moi, — demanda Églantine, — que ferai-je?

— Tu vas gravir cet escalier qui conduit sur la terrasse... — La grille qui se trouve au haut de cet escalier est ouverte, — j'ai passé par là tout à l'heure... — Entre les grands arbres se trouvent des touffes de buis, — cache-toi derrière une de ces touffes, et ne reviens que quand le moment te semblera opportun...

— Pourquoi ne viens-tu pas avec moi là-haut, au lieu de descendre dans la citerne?

— Pour la meilleure des raisons... — Si par hasard on s'aperçoit que tu as quitté le bâtiment des femmes (ce qui est possible), on te cherchera... — laisse-toi trouver... — on

te réintégrera dans la chambre qui te servait de prison; — il n'en sera pas autre chose, et j'en serai quitte pour te délivrer une seconde fois. — Si, au contraire, on nous trouvait ensemble, Antide de Montaigu ne me pardonnerait point d'avoir découvert son secret, — il me ferait tuer par ses valets comme un chien enragé, et nous serions perdus l'un et l'autre...

— Tu as raison, — dit la jeune fille, — descends vite...

La Cuzon, tout en parlant, avait enfoncé l'échelle dans la citerne. — Après la réponse d'Églantine, il se glissa rapidement le long des échelons.

Au moment où il atteignait le niveau de l'eau, l'idée se présenta à son esprit de se courber et d'étendre les mains, pour s'assu-

rer s'il ne trouverait pas quelque saillie du rocher sur laquelle il lui fût possible de se tenir assis ou debout, de façon à éviter d'entrer dans l'eau et dans la vase jusqu'à mi-jambes, par ce temps glacial.

Le hasard le servit à souhait.

Il rencontra sous sa main droite une sorte de corniche, étroite et glissante, qui faisait entièrement le tour de la citerne.

— Enlève l'échelle, — dit-il après avoir pris pied sur cette corniche.

Églantine obéit, et La Cuzon se trouva seul dans la plus étrange situation qu'aucun homme, nous le croyons, ait jamais pu affronter dans le cours d'une vie aventureuse.

Il était, nous devons le dire, extrêmement

inquiet sur les suites possibles de son expédition au château de l'Aigle.

Sans parler du danger immédiat et manifeste qui menaçait Églantine et lui, — sans parler de l'effrayante responsabilité qu'il avait acceptée en se séparant de ses fidèles montagnards que la mort ou la captivité de leur chef désorganiserait infailliblement, — la trahison avérée d'Antide de Montaigu soulevait dans l'âme du capitaine tout un ouragan de réflexions désespérantes.

La trahison !

Ce seul mot entraînait avec lui son fatal cortége de défiances et de soupçons !... — Il fallait douter, et — ce qui est le pire des supplices, — il fallait laisser ses doutes errer au hasard et s'arrêter peut-être sur les amis les plus intimes, sur les compagnons les plus

dévoués, sur tous ceux enfin à qui la confiance la plus aveugle, et peut-être la mieux méritée, avait été prodigué jusque-là!

Jusqu'à ce moment, en effet, tout ce qui pouvait revendiquer le titre de citoyen libre de la libre Comté, s'était toujours montré digne de ce nom. — Pas un seul des rameaux de ce grand arbre ne s'en était détaché, — partout la loyauté et le patriotisme avaient pris la fière devise de l'hermine bretonne : *Potius mori quam fœdari !...*

Et, maintenant, voici que la trahison venait!...

Et le premier membre gangrené était le plus haut placé... était le bras droit de la liberté franc-comtoise!...

La noblesse allait-elle donc abandonner tout à coup cette cause, héroïquement sou-

tenue par elle jusqu'alors, au prix de tant d'or et de tant de sang?

La défection deviendrait-elle générale?

Et, quand bien même Antide de Montaigu aurait été le premier et le seul à lever le drapeau hideux de la trahison, qui sait si ce fatal exemple ne serait pas suivi?... — Comment les paysans de la plaine et de la montagne, appauvris, presque ruinés par la guerre, se soustrairaient-ils à cette secrète influence qui avait agi sur le riche et puissant seigneur?...

Après avoir donné à la cause de la province tant de gages éclatant d'un dévouement qui semblait inébranlable, Antide de Montaigu s'était vendu!... — La corruption montée si haut n'avait-elle pu descendre

plus bas, et s'infiltrer dans les plus infimes vaisseaux de la grande artère populaire?

De qui le capitaine pouvait-il se croire sûr désormais?

Qui sait si, parmi les hommes des corps francs eux-mêmes, il n'y avait pas des traîtres?

Voilà ce que se disait La Cuzon, depuis que, dans un isolement complet et dans une obscurité profonde, il pouvait laisser s'égarer sa pensée dans cette voie nouvelle ouverte devant elle par les évènements.

La citerne, au sein de laquelle il avait cherché un asile momentané, était un ouvrage complètement indispensable dans un château placé comme celui de l'Aigle au sommet d'une montagne, et se trouvant exposé, ainsi que

toutes les forteresses, à subir un siége ou un blocus.

Il fallait non-seulement que la citerne existât, mais encore qu'elle fût assez vaste pour contenir une masse d'eau considérable et devant suffire aux besoins d'une garnison nombreuse pendant plusieurs jours, peut-être même pendant plusieurs semaines.

Jean de Chalon, en édifiant le château, avait donc pris soin de faire creuser dans le roc vif une citerne qui s'étendait, comme un souterrain voûté, sous l'espace entier compris entre les murailles de la cour, dont le sol, incliné à dessein et rayé de petites rigoles, amenait les eaux pluviales jusqu'à l'ouverture dans laquelle elles se déversaient par

quatre conduits pratiqués dans la margelle circulaire.

Une fois dans le bassin vaste et peu profond que recouvraient les arceaux de granit lentement taillés par des ciseaux patients, l'eau pouvait s'étaler, — déposer son limon et ses impuretés, — et prendre la fraîcheur de l'eau de source et le limpide éclat du cristal de roche.

Tout à l'entour, le long des murailles de roches, les ouvriers avaient laissé une corniche circulaire de deux pieds de hauteur, à peu près, corniche qui n'était recouverte qu'à l'époque des grandes pluies de l'automne et du printemps.

Debout sur cette corniche et complètement caché par la voûte qui surplombait au-dessus de sa tête, La Cuzon devait rester introuva-

ble, même si tous les valets et tous les hommes d'armes du château s'étaient mis à sa recherche. — Il pouvait donc y donner audience, tout à son aise, aux graves préoccupations qui l'obsédaient, et dont nous avons fait connaître la nature à nos lecteurs.

Mais il était décidé que, pendant tout le cours de cette nuit, les plus invraisemblables évènements se succéderaient avec une rapidité vertigineuse, et les réflexions du capitaine furent interrompues d'une façon à laquelle il était bien loin de s'attendre.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis le moment où Eglantine avait retiré l'échelle.

La surface de l'eau, assez violemment agitée d'abord, avait repris peu à peu son niveau après avoir ondulé pendant quelques

instants, et les échos de la voûte avaient cessé de répéter le clapotement faible des petites vagues bien vite endormies.

Un bruit soudain, et de la plus bizarre nature, attira l'attention du capitaine, et, nous devons le dire, fit perler une sueur froide à la racine de ses cheveux.

Derrière le rocher contre lequel il était appuyé, un gémissement sourd, une plainte haletante et entrecoupée, se firent entendre.

Dans le premier moment, il chercha à se persuader qu'il était le jouet de quelque illusion, et, afin de se bien convaincre que le témoignage de ses sens l'abusait, il écouta avec attention.

Les gémissements se turent.

Un de ces longs sanglots qui partent d'un cœur brisé leur succéda.

Le doute cessait d'être possible. — Il y avait là, tout près, une créature souffrante et misérable, — une victime sans doute de l'infâme cruauté du seigneur de l'Aigle, — ou bien il fallait ajouter foi aux légendes fantastiques que les paysans franc-comtois racontaient sur le château maudit !...

Aux plaintes,— aux gémissements,— aux sanglots, succéda un bruit d'un autre nature, mais parfaitement distinct. — On eut dit qu'un corps humain se mouvait lentement dans les entrailles de la terre, et glissait pas à pas dans une étroite ouverture, en frôlant le rocher avec ses vêtements et avec ses mains.

Et tout cela se passait à une faible distance de cet endroit où La Cuzon attendait, immobile et glacé,— en proie à une indéfinissable émotion, — tandis que les gouttes d'eau gla-

cée qui suintaient sans cesse de la voûte, tombaient tantôt sur lui, tantôt sur la pierre à ses côtés, tantôt dans le bassin lui-même, avec un clapotement monotone.

Le capitaine se souvint alors des paroles d'Églantine qui, elle aussi, pendant la nuit précédente, avait entendu des bruits souterrains et mystérieux.

— Ou je suis sur la voie de quelque terrible mystère... — se dit-il, — ou bien le seigneur de l'Aigle croit avoir intérêt à encourager en ce qui le concerne les croyances superstitieuses, et il se fait le metteur en scène de nocturnes fantasmagories...

Cette dernière supposition était infiniment peu vraisemblable, aussi La Cuzon ne s'y arrêta-t-il point...

Son incertitude, d'ailleurs, ne pouvait être

de longue durée désormais, car les pas sourds et comme étouffés qu'il avait entendus, se rapprochaient de plus en plus.

Le capitaine était brave, — mais il était Franc-Comtois, — mais il était montagnard, — mais il vivait au dix-septième siècle, — c'est assez dire qu'il était superstitieux.

A mesure que le bruissement des pas et le frôlement continu d'une main sur le rocher se faisaient plus distincts et plus rapprochés, une indicible angoisse s'emparait de lui, — un frisson courait dans ses veines, — les racines de ses cheveux devenaient douloureuses, et ce *souffle*, dont parle l'Écriture, *passait devant sa face...*

Il aurait voulu fuir, — mais la fuite était impossible, — et d'ailleurs ses pieds engour-

dis par la terreur étaient comme cloués à la corniche qu'ils foulaient.

Les pas s'arrêtèrent...

Les plis d'un vêtement touchèrent le bras du capitaine...

Une tiède haleine frappa son visage, et il lui sembla que deux prunelles lumineuses étincelaient en le regardant.

En même temps, une voix lente, sans intonations, pareille à la voix d'une somnambule en état de sommeil magnétique, lui demanda :

— Qui êtes-vous ?...

Le capitaine, certain maintenant qu'il avait affaire à un être humain et non à un fantôme, sentit disparaître aussitôt, sinon sa surprise, du moins sa frayeur.

Mais l'être qui lui parlait pouvait être un

ennemi. — Il mit donc à tout hasard sa main sur son poignard, et il répondit :

— Qui êtes-vous vous-même, vous qui m'interrogez ?...

— Ne le savez-vous pas ? — murmura la voix.

— Non, — je ne le sais pas.

— Alors, que venez-vous faire ici ?... — Pourquoi troubler la solitude de mon cachot ?...— Pourquoi réveiller le prisonnier ?...

— Quoi ! — s'écria le capitaine, — vous êtes prisonnier !...

— Ne cherchez pas à me tromper, — poursuivit l'inconnu. — Si vous êtes envoyé par Antide de Montaigu, seigneur de l'Aigle, mon geôlier, mon bourreau — si vous êtes chargé de mettre fin à ma triste vie, je suis prêt, — frappez, — j'attends !... — Et, loin de vous

maudire, je vous bénirai, car la main qui tue est aussi la main qui délivre !...

La Cuzon, profondément ému, allait répondre, quand un grand bruit d'armes et de chevaux se fit au-dessus de sa tête dans la cour de la citerne.

— Silence !... — murmura-t-il vivement, — silence!...

— Qui donc êtes-vous ? — répéta la voix.

— Votre sauveur peut-être. — Mais, au nom du ciel, silence!... — Je suis descendu dans cette citerne pour me cacher, — si l'on me découvre, je suis perdu...

— Venez... — dit l'inconnu.

— Où donc ?...

— Dans mon cachot.

— Mais... — balbutia le capitaine.

— Je vous dis à mon tour : Silence !

La Cuzon sentit une main saisir la sienne et l'entraîner. — Il obéit à l'impulsion qu'il recevait, et, après avoir fait quelques pas sur la corniche, il traversa une ouverture étroite et basse, qui aboutissait à la prison de l'inconnu.

— Nous sommes arrivés ; — fit ce dernier. — là, presque sous vos pieds, il y a une botte de paille. — Asseyez-vous si vous voulez, — vous aurez moins froid que dans la citerne, quoique vous soyez assez jeune et assez fort pour ne pas craindre le froid...

— Comment savez-vous que je suis jeune et fort ? — demanda le capitaine stupéfait.

— Je vous vois...

— Dans ces ténèbres épaisses ?...

— Mes yeux se sont habitués à voir, la nuit, comme ceux de la chouette et de l'orfraie, de-

puis que je vis dans les éternelles ténèbres d'un cachot...

— Il y a donc bien longtemps que vous êtes prisonnier ?...

— Bien longtemps, oui, — il y a vingt ans !...

— Vingt ans !... — répéta La Cuzon avec terreur.

— La seule idée de ce que j'ai dû souffrir pendant ces vingt ans vous épouvante, n'est-ce pas, jeune homme ?... — Vous vous demandez comment une créature humaine que Dieu a faite pour la lumière et pour la liberté a pu supporter sans mourir les incessantes tortures de cette captivité sans fin ?... — Oui, j'ai souffert !...— Oh ! j'ai souffert plus qu'un prisonnier... — plus qu'un martyr peut-

être !... — Souvent, presque toujours, pour les captifs, le corps survit à l'intelligence... — L'isolement prolongé amène la folie ou l'abrutissement... — On devient idiot ou on devient fou. Le corps n'a plus que des besoins matériels... que des souffrances physiques, et qu'est-ce que cela ?... — L'âme et la pensée sont absentes, — on ne se souvient pas, — on ne regrette pas, — on n'attend pas, — on est heureux ! !...

La voix de l'inconnu, cette voix étrange et sans intonations dont nous avons parlé, s'était modifiée peu à peu, — elle avait passé par toutes les nuances de l'amertume et de l'attendrissement et, enfin, avec le dernier mot de la dernière phrase, elle s'éteignit dans un sanglot.

Après un court instant de silence, l'inconnu reprit avec une croissante énergie :

— Oui, c'est la loi commune! Quand le cachot laisse vivre le corps, il anéantit l'âme! — L'idiotisme ou la folie, je vous le répète, voilà l'avenir du prisonnier!... — Et cependant, moi, j'ai été la douloureuse exception à cette règle implacable! — Ame, — intelligence, — pensée, — tout a vécu! tout a grandi!... — J'ai tout gardé, — le souvenir, — le regret, — l'attente, — la haine! — surtout la haine!... — Savez-vous pourquoi, dans ces longues heures de désespoir où la mort apparaît au captif comme le plus radieux, comme le plus souriant de tous les asiles, savez-vous pourquoi j'ai résisté à la puissante tentation de me briser le crâne contre les murs de ma prison... — C'est que

la haine me soutenait! c'est que la haine me donnait la force de vivre, en me montrant dans quelque lointain avenir une vengeance peut-être impossible!... — Et les heures passaient, — et les jours, — et les ans! — et la vengeance ne venait pas, — et l'heure attendue reculait sans cesse! — Et cependant je continuais à me cramponner à la vie, parce que la haine était dans mon cœur, et que la haine avivait l'espérance!

L'inconnu s'arrêta, suffoqué par l'émotion terrible qui grandissait en lui.

— Jeune homme, — dit-il au bout de quelques secondes, en saisissant les deux mains du capitaine et en les serrant fiévreusement, — mon exaltation vous étonne... vous ne me comprenez pas!... — Et comment me comprendriez-vous? comment vous parlerais-je

un langage intelligible, moi qui depuis vingt ans n'ai élevé la voix que pour implorer Dieu qui ne m'écoutait point, ou pour maudire mon bourreau qui ne m'entendait pas!... — Je ne sais plus quel langage il faut parler aux hommes! — Depuis vingt ans je n'ai pas vu le visage d'un homme, pas même celui d'un geôlier, car le guichet par lequel on me jette mes aliments ne s'ouvre jamais qu'à demi... — Depuis vingt ans aucune main ne s'est tendue vers moi, et j'avais perdu tout espoir de ce bonheur que Dieu m'envoie aujourd'hui en me permettant de serrer une main amie... car vous êtes mon ami, puisque vous êtes l'ennemi du seigneur de l'Aigle!...

— Oui, son ennemi! — répondit le capitaine, — oui, le plus mortel de tous ses ennemis!

— Après moi ! — murmura le prisonnier.

— Et ma haine sera implacable !... — poursuivit La Cuzon.

— Comme la mienne ! — dit l'inconnu.

— Et bientôt, si Dieu me vient en aide, ce compte terrible sera réglé !

— Puissiez-vous dire vrai ! — reprit l'inconnu, — et puissé-je, avec vous, donner au seigneur de l'Aigle une sanglante quittance !... — Ah ! vienne ma vengeance, et peu m'importe que ma mort la suive ! — Foi de gentilhomme, si je meurs bien vengé je mourrai bien heureux !

— Messire, — dit le capitaine en serrant à son tour les mains du prisonnier, — tout à l'heure vous m'avez demandé qui j'étais : — je n'ai pas répondu. — Si je ne vous ai pas dit mon nom, si, en ce moment, je ne vous

le dis pas encore, ne supposez en moi ni un sentiment de défiance, ni une pensée d'égoïsme. Les impies et les fous croient à une aveugle puissance qu'ils nomment le *hasard*, — je crois, moi, à une manifestation de la volonté divine, et je l'appelle *Providence.* — C'est la Providence qui m'a conduit auprès de vous. — Je vous sauverai, messire, — je vous rendrai la lumière et la liberté; — mais je dois avant tout songer à celle que je suis venu défendre et secourir...

— *Celle?...* — répéta le prisonnier. — Est-ce donc pour une femme que vous êtes au château de l'Aigle?

— Oui, messire.

— Une jeune fille, n'est-ce pas?

— Oui, messire.

— Amenée ici par un misérable bandit,

dans la soirée d'hier, et vendue comme ôtage au sire de Montaigu?

— Oui, messire, — s'écria La Cuzon stupéfait. — Mais comment pouvez-vous savoir...

— Comment je sais!... — interrompit le prisonnier d'une voix à peine distincte, tandis qu'un tremblement convulsif agitait ses mains que tenait le capitaine; — c'est étrange, n'est-ce pas, que je sache?... — Eh bien, j'en sais plus encore, et je vais vous dire qui vous êtes, vous que je n'ai jamais vu.

— Moi? — balbutia le capitaine, — moi?...

— Il n'y a qu'un homme, — poursuivit l'inconnu avec véhémence, — il n'y a que le héros de la montagne qui ait pu pousser l'audace assez loin pour venir braver l'aigle jusque dans son aire et lui arracher sa proie;

— il n'y a qu'un homme capable de délivrer Églantine, prisonnière du sire de Montaigu!...

— Églantine! — répéta le capitaine, qui croyait rêver.

— Et cet homme, — acheva le prisonnier, — cet homme, ce héros, c'est Jean-Claude Prost! c'est le capitaine La Cuzon!...

XXXII

Guébriant.

Le capitaine ne répondit pas ; — la stupeur toujours croissante qui s'emparait de lui paralysait en quelque sorte toutes ses facultés.

— Je ne me suis point trompé, — poursui-

vit le prisonnier ; — oh ! dites-moi que je ne me suis point trompé ! — Dites-moi que vous êtes bien le capitaine La Cuzon, — ce noble jeune homme, — le héros de nos montagnes, — le défenseur de la liberté, — l'effroi de nos ennemis, — le sauveur de notre province !... — Dites-moi que vous êtes bien l'élève, le compagnon, l'émule de mon vieux Varroz et de Marquis, le prêtre-soldat ! — Dites-moi que vous êtes bien Jean-Claude Prost, l'ami de tous ceux que j'aime !...

Et comme La Cuzon se taisait toujours, l'inconnu reprit avec une expression de profonde tristesse :

— Me suis-je donc trompé, mon Dieu ! — N'êtes-vous point celui que je viens de nommer ? — Si j'ai commis une erreur, en voici la cause : — j'ai su que la nièce du curé

Marquis était prisonnière au château, — j'ai su qu'elle n'attendait et qu'elle n'espérait sa délivrance que d'un seul homme... — En vous entendant me dire que vous veniez ici pour sauver une jeune fille, j'ai cru que vous étiez cet homme. — Encore une fois, me suis-je trompé? — Mais si vous n'êtes pas La Cuzon, qui donc êtes-vous?

Le capitaine avait eu le temps de prendre un parti.

— Oui, messire, — répondit-il; — je suis Jean-Claude Prost, — je suis le capitaine La Cuzon! — Je viens sauver Églantine, et je vous répète que je vous sauverai avec elle. — Mais, au nom du ciel, éclairez pour moi ces ténèbres dans lesquelles ma pensée s'égare. — Dites-moi comment, prisonnier et sans communication avec les hommes, vous

pouvez savoir ainsi tout ce qui se passe dans ce château?

— Je vais vous répondre, aussitôt que vous aurez répondu vous-même à une question que je vous adresse dans votre intérêt seul...

— Laquelle?

— Quel motif vous a poussé à vous réfugier dans la citerne?

— Je traversais la cour avec Églantine, pour gagner le chemin de ronde et tenter de fuir en escaladant la muraille. — Le son du cor s'est fait entendre à la porte extérieure du château... — Églantine a gagné la terrasse, — moi je suis descendu dans la citerne. — Voilà ma réponse.

— Le son du cor! — répéta l'inconnu. — Hier, pendant la nuit, une longue conférence

a eu lieu entre le seigneur de l'Aigle et un autre seigneur que vous connaissez sans doute. — Ils se sont séparés en se disant : *A demain.* — C'est le gentilhomme de la nuit d'hier qui revenait tout à l'heure.

— C'est probable.

— C'est plus que probable, — c'est certain !

— Je vous ai répondu, messire, — c'est à votre tour de me répondre.

— Vous voulez savoir comment je suis instruit de tout ce qui se passe dans le château et dans la province?

— Oui.

— Eh bien, venez, et vous n'aurez plus besoin de m'interroger.

L'inconnu prit le capitaine par la main et le conduisit dans l'un des angles du cachot.

— Appuyez votre oreille contre la muraille, — lui dit-il alors, — et restez immobile.

La Cuzon obéit.

A l'instant, le bruit de deux voix arriva jusqu'à lui, net et distinct, — et l'une de ces voix, il n'en pouvait douter, était celle d'Antide de Montaigu.

S'il eût été transporté en ce moment dans la pièce même où se trouvait le seigneur de l'Aigle, il n'eût point entendu d'une façon plus complète.

— Que veut dire cela ? — demanda-t-il à l'inconnu.

— Je vous l'expliquerai plus tard, — répondit ce dernier ; — maintenant, écoutez avec attention !... — écoutez... écoutez !...

car, ou je me trompe fort, ou l'entretien de là-haut va vous intéresser...

La Cuzon garda le silence et prêta l'oreille.

§

Abandonnons pour un instant le capitaine et le prisonnier, que nous retrouverons bientôt l'un et l'autre dans le cachot de la citerne, et transportons-nous dans le salon que nous connaissons déjà et où nous avons assisté à l'entrevue d'Églantine avec le seigneur de l'Aigle, et à la brusque apparition de Magui la sorcière.

Au moment où retentit le son du cor qui annonçait l'arrivée du visiteur nocturne, Antide de Montaigu, assis devant la table de

chêne auprès de la cheminée, traçait d'une main lente et indécise, sur une grande feuille de papier, des caractères bizarres.

A quelques pas de lui, Magui la sorcière était debout et le couvrait d'un regard vague et distrait en apparence, mais, en réalité, scrutateur et perçant.

Le signal attendu fit tressaillir le comte. — Il laissa son travail interrompu, et, se levant vivement, il s'approcha du portrait de Guillaume de Vaudrey, il toucha le bouton caché dans les sculptures du cadre ; — le panneau tourna sur lui-même aussitôt, démasquant la porte secrète.

— Femme, — dit alors le seigneur de l'Aigle à Magui, — puis-je véritablement compter sur votre fidélité et sur votre zèle?

— Monseigneur, — répliqua la prétendue

sorcière, — je ne puis que vous répondre ce que je vous ai répondu déjà : — *Mon intérêt vous garantit mon zèle et ma fidélité...*

— Servez-moi bien, et vous verrez que vous avez affaire à un maître généreux.

— Je suis prête à tout, monseigneur, et, quelle que soit la chose que vous ayez à me commander, j'obéirai.

— Tout à l'heure, j'aurai à vous confier une mission qui demande à être accomplie avec intelligence et promptitude...

— Je ferai de mon mieux, monseigneur.

— Maintenant, — ajouta le comte de Montaigu en désignant le couloir mystérieux, — entrez là ; — asseyez-vous, si vous voulez, sur une des marches de l'escalier, et attendez que je vous rappelle...

— Resterai-je là bien longtemps, monseigneur?...

— Je ne le crois pas.

— N'allez pas m'oublier, au moins, monseigneur...

— Soyez sans inquiétude.

Magui était d'autant plus tranquille qu'elle avait eu soin de laisser ouverte la petite porte qui donnait dans les fossés du château, ce qui lui permettrait de gagner sans difficulté la campagne, dans le cas assez peu probable d'un oubli du seigneur de l'Aigle.

Elle entra dans le couloir, et le panneau se referma derrière elle.

Pendant un instant, elle eut l'idée de s'éloigner immédiatement, — mais le souvenir de la mission, peut-être importante, qu'Antide de Montaigu devait lui confier, l'arrêta.

Elle s'assit donc sur l'escalier, et elle attendit.

Aussitôt que le gentilhomme se trouva seul, il frappa sur un timbre pour appeler ce même valet qui, si peu de temps auparavant, avait reconduit Églantine au bâtiment des femmes.

Le valet accourut.

— Prenez une lanterne, — lui dit Antide, — et précédez-moi...

Tous deux traversèrent la salle des gardes et le vestibule, — descendirent les degrés du perron et s'avancèrent sur l'esplanade déserte et silencieuse.

Des ordres avaient été donnés à l'avance, afin que le son du cor, retentissant tout à coup au milieu de la nuit, n'arrachât au repos ni les hommes d'armes ni les écuyers.

Deux sentinelles continuaient sur les murailles leur ronde monotone et silencieuse.

Antide de Montaigu les appela et leur fit, sous ses yeux, ouvrir les portes et baisser les ponts-levis.

Un cavalier, enveloppé jusqu'aux yeux dans un immense manteau brun, et suivi d'une escorte de dix à douze hommes parfaitement montés, mit pied à terre sur l'esplanade.

Les hommes et les chevaux se dirigèrent vers le chemin de ronde qui devait les conduire à la cour de la citerne.

Le visiteur nocturne et le seigneur de l'Aigle échangèrent un salut cérémonieux, sans prononcer une parole, et, précédés seulement du valet qui portait la lanterne, ils gagnèrent le château.

Quand ils furent dans le salon que nous connaissons, et quand ils y furent seuls, le nouveau venu laissa tomber son manteau, et le sire de Montaigu, avançant un fauteuil et saluant de nouveau avec l'apparence d'une déférence extrême, lui dit :

— Comte de Guébriant, soyez le bien-venu...

— Le représentant de Sa Majesté le roi de France ne saurait être que le bien-venu chez le *gouverneur du comté de Bourgogne !* — répondit le comte en accentuant d'une façon toute particulière les derniers mots que nous venons de souligner.

En s'entendant donner pour la première fois ce titre, objet de ses plus chères ambitions, Antide de Montaigu tressaillit, et la

vive rougeur de la joie et du triomphe vint empourprer son pâle visage.

— Gouverneur du comté de Bourgogne?... — répéta-t-il; — c'est bien ainsi que vous avez dit, comte, n'est-ce pas?

— Oui, messire, — répondit M. de Guébriant, et, par ces mots, j'entends gouverneur du bailliage d'Aval, ou, en d'autres termes, de tout le pays compris dans le diamètre de ce grand cercle dont Saint-Claude et Lons-le-Saulnier, Dôle, Salins et Nozeroy forment la circonférence.

— Ainsi, — s'écria le comte, — ainsi, Son Éminence monseigneur le cardinal de Richelieu daigne enfin consentir...

Le comte de Guébriant interrompit le seigneur de l'Aigle.

— Comte de Montaigu, — lui dit-il, —

avant de continuer cet entretien, et afin de nous bien comprendre, et par conséquent de nous bien entendre, il est indispensable de récapituler rapidement ce qui s'est passé depuis que des négociations sont entamées entre nous...

— A quoi bon ?... — murmura Antide de Montaigu ; — ce que vous allons dire, nous le savons d'avance tous les deux...

— Certes, nous le savons ; — mais je crois que sur certains points nous ne sommes pas complètement d'accord, — et c'est ce dont il me paraît essentiel de nous assurer avant tout...

Le seigneur de l'Aigle ploya les épaules comme un homme qui se résigne à subir ce qu'il ne peut pas empêcher.

Le comte de Guébriant poursuivit :

— La France veut la Franche-Comté, — dit-il, — et vous comprenez aussi bien que moi, qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard, elle l'aura... — l'issue de la guerre peut être rapprochée ou retardée, mais, en somme, cette issue n'est pas douteuse... — Est-ce votre avis comme le mien, sire de Montaigu ?

— Oui, — répondit Antide, du geste plutôt que de la voix.

— Cependant, — continua le comte, — j'avoue que nous ne pouvions prévoir la résistance de la province, — résistance qu'il faut bien appeler héroïque, et qui, depuis deux ans, oppose à nos efforts une barrière ensanglantée ; — nous avons voulu arrêter cette inutile effusion d'un sang généreux ; — nous n'avons pas voulu que la province

conquise fût en même temps une province décimée. — Sa Majesté le roi de France tiendrait peu à ajouter à son beau royaume des montagnes dévastées et sans habitants. — Pour amener une solution prompte et pacifique, nous n'avions qu'un parti à prendre, c'était de mettre dans nos intérêts quelques-uns des plus hauts seigneurs francs-comtois, réunis à nous par le double intérêt de se concilier la haute faveur d'un grand roi et de donner à leurs vassaux pour l'avenir de solides garanties de paix et de tranquillité. — Dans les montagnes du haut Jura, c'est de vous seigneur de l'Aigle, que nous avons fait choix. — Vous avez accepté nos propositions, vous avez juré de nous bien servir, — une récompense vous est due... — elle sera splendide et ne vous manquera pas ; —

mais elle doit être mérité complètement, et pour que nous tenions nos promesses, il faut que vous teniez les vôtres...

— Monsieur le comte, — répondit Antide après quelques instants de silence qui lui permirent de peser mûrement le sens et la portée de chacune des expressions dont il allait se servir, — donnez-moi la preuve que Son Éminence le cardinal de Richelieu m'a véritablement conféré le titre de gouverneur du comté de Bourgogne. — Remettez entre mes mains l'acte signé de son nom et du sceau de l'État, et, foi de gentilhomme, avant trois mois la Franche-Comté sera province française...

— C'est-à-dire, — s'écria Guébriant, — c'est-à-dire que vous voulez être payé d'avance...

— N'appelez donc pas les choses par leur nom, monsieur le comte, quand ce nom est odieux !... — Il ne s'agit point ici d'un *paiement,* — il s'agit d'une *garantie*... — Je veux être certain que les engagements de la France à mon égard seront fidèlement tenus.

— Sire de Montaigu, vous êtes défiant !...

— Oui, pardieu !... monsieur le comte, — la sagesse des nations affirme que la défiance est la mère de la sûreté, et je crois à la sagesse des nations...

— Ceci est très prudent, je n'en disconviens point. — Mais, pour être dans le vrai, je dois ajouter que cette... *prudence*, produit en haut lieu une très fâcheuse impression...

— Je le regrette, messire comte, et je m'en étonne... — Pourquoi donc ma prudence, — (puisque vous vous êtes servi de ce mot,) —

serait-elle moindre que celle du cardinal de Richelieu?... — Après tout, qu'est-ce que je demande?. . Un acte qui ne peut compromettre que moi, puisqu'il ne doit recevoir son exécution que lorsque j'aurai tenu toutes mes promesses... — Cet acte, pourquoi refuse-t-on de le remettre en mes mains?...

— Je serai sincère avec vous, seigneur de l'Aigle... — M'autorisez-vous à vous parler librement?...

— J'allais vous prier de le faire.

— Le cardinal trouve que votre conduite n'est pas franche...

— En quoi?

— Écoutez : — C'est seulement dans cette partie de la province, — ici, — dans le haut Jura, que la résistance est sérieuse et redou-

table. — Partout ailleurs les moyens de défense sont insuffisants, — les bras manquent, et surtout la tête, — c'est-à-dire les chefs. — C'est donc seulement dans le pays compris entre Saint-Claude et Pontarlier, et commandé par trois hommes tels que La Cuzon, Varroz et Marquis, que le vieil esprit d'indépendance se concentre et se débat. — Tant que nos montagnes ne seront pas conquises ou soumises, les avantages partiels que nous pourrons remporter ailleurs resteront nuls comme résultats, et n'auront rien de définitif et d'absolu. — Une fois, au contraire, que le Jura nous appartiendra, Dôle et Besançon seront à nous, et nous n'aurons pas même besoin de recourir à un siége pour nous en emparer, car nous avons dans les deux villes des amis dévoués qui, dès qu'ils seront sûrs

que nous nous y maintiendrons sans peine, nous en ouvriront les portes... — Or, Besançon et Dôle, c'est la province entière...

Le comte de Guébriant s'arrêta.

— Je vois, messire, — dit au bout d'un instant Antide de Montaigu, — je vois que vous connaissez à merveille la situation de la Comté. — Mais j'attends toujours cette accusation que vous devez formuler contre ma conduite au nom de Son Éminence le cardinal...

— J'y arrive, seigneur de l'Aigle. — C'est de vous, et de vous seul que dépend la fin de la guerre. — La Cuzon, Varroz et Marquis, sont les trois héros qui nous tiennent en échec. — La Cuzon, surtout, est un géant d'audace et de génie!... — Quand on pense que cet homme a osé pénétrer l'autre jour

dans Saint-Claude !... dans une ville prise d'assaut et occupée par un corps d'armée tout entier !... — qu'il y a amené sa bande avec lui, et que, sous nos yeux, sur la place Louis XI, il aurait délivré un homme condamné par notre justice, si votre coup de pistolet n'y eût mis ordre au dernier moment !... C'est à n'y pas croire !... — Commandée par de tels chefs, une population est invincible ! — Si, au contraire, ces chefs succombent, la démoralisation et la terreur s'emparent le lendemain de ces soldats improvisés, si terribles la veille !... — La Cuzon, Varroz et Marquis, morts ou prisonniers, la résistance est anéantie ! — Cela est indiscutable, n'est-ce pas ?

— Indiscutable, oui, messire comte.

— Eh bien ! depuis six mois que vous ap-

partenez à notre cause, vous avez eu vingt occasions de vous emparer de ces hommes et de nous les livrer, car leur confiance en vous est sans bornes et ils seraient tombés dans le premier piége que vous leur auriez tendu!... — Vous ne l'avez pas fait. — Est-ce agir en allié loyal, je vous le demande, et pouvons-nous ajouter foi à un dévouement dont vous nous donnez si peu de preuves?...

— Est-ce tout ce que vous avez à me reprocher? — demanda Antide de Montaigu.

— C'est tout.

— Eh bien! je vais vous répondre...

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE.

(SUITE.)

Le capitaine Jean-Claude (suite).

FIN DE LA TABLE.

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

LE MASQUE ROUGE

Ouvrages de Paul Féval.

Fabrique (la) **de mariages**	4 vol.
Errants (les) **de nuit**	5 vol.
Compagnons (les) **du Silence**	9 vol.
Madame Gil Blas	4 vol.
Mes vingt ans	7 vol.
Princesse Maxime (la)	5 vol.
Mes amours	6 vol.
Couteaux (les) **d'or**	2 vol.
Blanche Fleur	2 vol.
Tueur (le) **de Tigres**	2 vol.
Parvenus (les)	3 vol.
Capitaine (le **Simon**	2 vol.
Sœur (la **des Fantômes**	3 vol.
Belles (les) **de Nuit**	8 vol.
Fée (la) **des Grèves**	3 vol.

Ouvrages de Léon Gozlan.

Pérégrine	4 vol.
Aventures du prince de Galles	5 vol.
Georges III	5 vol.
La marquise de Belverano	2 vol.
La comtesse de Brennes	3 vol.

Ouvrages de la comtesse Dash.

Duchesse (la) **de Lauzun**	6 vol.
La comtesse le Bossut	3 vol.
La belle Aurore	6 vol.
Le dernier chapitre	4 vol.
Le Neuf de Pique	6 vol.
La princesse Palatine	6 vol.
La Marquise Sanglante	3 vol.
La Bien-Aimée du Sacré-Cœur	7 vol.
Les Amours de Bussy-Rabutin	3 vol

Ouvrages du vicomte Ponson du Terrail.

Les Coulisses du Monde	8 vol
La Baronne Trépassée	3 vol.

Ouvrages d'Élie Berthet.

Les Chauffeurs	5 vol.
Le Spectre de Châtillon	5 vol.
Les Mystères de la Famille	3 vol.
Le Cadet de Normandie	2 vol.
La Ferme de la Borderie	2 vol.
La Bastide Rouge	2 vol.

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

LE

MASQUE

ROUGE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN

4

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR

37, rue Serpente

1861

PREMIÈRE PARTIE

(SUITE)

LE CAPITAINE JEAN-CLAUDE

(SUITE)

XXXIII

Le marché de la trahison.

— Oui, je vais vous répondre, — répéta le seigneur de l'Aigle, — et, de même que vous avez été franc avec moi, je serai franc avec vous... — Oui, plus d'une fois j'ai eu en mon pouvoir le capitaine La Cuzon, et, avec

lui, les deux autres membres de cette trinité en qui repose, ainsi que vous le dites vous-même, la force et l'espoir de la province...— Oui, je le sais aussi bien que vous, le jour où ces trois hommes seront morts ou prisonniers, la Franche-Comté sera conquise, car les partisans montagnards, désormais sans chefs, se disperseront, la terreur s'emparera des esprits, et toute résistance semblera impossible et le deviendra en effet... — Oui, j'aurais pu depuis longtemps vous livrer Jean-Claude Prost, le colonel Varroz et le curé Marquis, mais, en le faisant, comte de Guébriant, je me serais mis pieds et poings liés à votre discrétion, ou plutôt à celle du roi de France et du cardinal de Richelieu, et c'est ce que je ne devais pas accepter !... — La reconnaissance des rois est chose trop douteuse !... —

Une fois le service rendu ils oublient trop facilement le serviteur!...

— Seigneur de l'Aigle, — s'écria Guébriant, — ce doute est une injure!...

— Qui ne s'adresse point à vous, messire comte, et que Sa Majesté le roi Louis XIII ne relèvera pas!... — Donc, j'ai dû laisser la guerre suivre ses phases différentes de succès et de revers, — de revers surtout, — afin de vous bien prouver que vous ne pouviez vous passer de moi... — Aujourd'hui — (et vous voyez qu'en vous parlant ainsi je joue cartes sur table), — aujourd'hui, vous ne pouvez tenir plus longtemps la campagne ; — vos troupes sont décimées et épuisées ; — l'hiver commence. — Maîtres de Saint-Claude, il y a trois jours, vous en étiez chassés, hier, par une poignée d'hommes, moitié paysans et moitié

soldats... — Il ne vous reste d'autre alternative que d'en finir, grâce à moi, ou de vous avouer vaincus !...

Le comte de Guébriant, forcé de convenir vis-à-vis de lui-même qu'Antide de Montaigu avait raison, baissait la tête et mordait sa moustache.

— Vous vous sentez le plus fort ! — dit-il enfin au bout d'un instant, — vous savez que vous êtes devenu nécessaire et que le succès dépend de vous, et vous voulez profiter de votre position. — C'est de l'habileté, et je ne puis vous blâmer d'agir ainsi ; — mais je vous répète que les intentions de la cour de France, à votre égard, sont franches et loyales...

— La cour de France ! — répéta le seigneur de l'Aigle. — Eh bien ! comte, vous

me forcez à aller plus loin que je ne l'aurais voulu et que je ne le devrais peut-être ; — vous me forcez à vous dévoiler ma pensée tout entière... — Ce n'est pas de la France que je me défie...

— Et de qui donc? — demanda Guébriant avec hauteur.

— Je vous parle avec calme, messire comte, — écoutez-moi de même... — La France m'a fait des propositions ; — c'est avec la France que j'ai traité ; — c'est à la France que m'attachent tous mes intérêts.

— Eh...

— Eh bien ! je consens à ce que la Comté devienne province française. — Mais il est une chose que je ne souffrirai jamais...

— Laquelle?...

— C'est qu'un autre maître prétende se tail-

ler dans la province un royaume à part, et se forger à nos dépens une couronne de roi des montagnes...

— Je ne vous comprends pas.

— Vraiment! — murmura Antide de Montaigu avec un sourire ironique.

Puis, il ajouta :

— Rapportez mes paroles au duc de Saxe-Weymar, et vous verrez qu'il me comprendra, lui!...

Le comte de Guébriant mordit plus que jamais sa moustache et garda le silence.

— Vous vous taisez!... — reprit le seigneur de l'Aigle au bout d'un instant, — tant mieux! car ceci me prouve que nous nous entendons à merveille. — Je continue : — Oui, la France veut la Comté, — mais d'autres ambitions veillent et se promettent d'en-

tamer une seconde lutte quand la première sera finie. — Vous êtes Français, mais vous n'êtes pas au service de la France, comte de Guébriant... — Vous avez un maître, et vous vous dévouez à ce maître, — c'est tout naturel. — Or, le duc de Saxe-Weymar, aujourd'hui l'allié de Louis XIII, pourrait bien, après la conquête, se tourner contre lui... — Ses projets, ses ambitions, ses espérances, sont connus depuis longtemps. — Il est vraisemblable que rien de tout cela n'a changé. — Vous êtes le premier aide-de camp de Saxe-Weymar; — c'est avec vous seul que j'ai été mis en rapport; — il est possible, il est même probable que des ordres secrets vous ont été donnés...

— Comte de Montaigu! — s'écria Guébriant en pâlissant de colère.

— Messire comte? — demanda Antide avec le plus grand sangfroid.

— Vous doutez de ma loyauté et de celle de mon maître!...

Le seigneur de l'Aigle se mit à rire, d'un rire un peu contraint peut-être, mais éclatant et sonore.

— Ne parlons pas de loyauté, comte de Guébriant, — dit-il ensuite, — nous n'ignorons ni l'un ni l'autre que le mot existe, mais que, pour nous autres ambitieux du moins, la chose n'existe pas... — Du reste, si je vous ai dit longuement tout ce que vous venez d'entendre, c'était pour en arriver à ceci : — Les espérances et les rêves de votre maître m'importent peu ; mais il m'importe beaucoup de ne pas me trouver, le lendemain de la victoire, en face d'un souverain, petit ou

grand, qui n'aurait contracté envers moi aucun engagement. — C'est avec le cardinal de Richelieu, et non avec le duc de Saxe-Weymar que j'ai traité par votre entremise. — Je veux me trouver en droit et en mesure de défendre la province, au nom de la France, contre tout prétendant, quel qu'il soit, et contre le duc de Saxe-Weymar aussi bien que contre les autres !...

Guébriant fit un mouvement brusque.

— Ne vous cabrez pas, je vous en prie, messire comte ! — poursuivit le seigneur de l'Aigle, — vous feriez de l'indignation à froid, car vous comprenez à merveille que j'ai complètement raison... — Je finis, d'ailleurs, et je me résume ainsi : — La nuit dernière, en vous quittant, vous m'avez fait l'honneur de me promettre pour cette nuit une solution.

— Le titre avec lequel vous m'avez salué tout à l'heure, au moment de votre arrivée, pouvait et devait me faire croire que cette solution vous me l'apportiez enfin... — Si vous l'avez réellement, donnez-la moi, car je suis fatigué d'attendre... — Je consens à croire que personne... vous entendez, *personne,* n'a cherché à reculer l'échéance de mes engagements vis-à-vis de la cour de France, et de ceux de la cour de France vis-à-vis de moi... — mais je me verrais contraint de douter si vous m'en refusiez la preuve...

Le comte de Guébriant défit quelques-unes des àgrafes de son pourpoint, et, prenant dans son sein un papier plié en forme de lettre, il le tendit au seigneur de l'Aigle en lui disant :

— Voici la preuve que vous demandez...

Antide de Montaigu saisit avidement ce papier, le déplia d'un geste rapide, et le parcourut d'un seul regard.

C'était un message envoyé par le duc de Saxe-Weymar au comte de Guébriant.

— Cette lettre, — dit-il quand il eut achevé, — en annonce une autre, — une lettre du cardinal de Richelieu, adressée à moi directement, et que vous êtes chargé de me remettre.

— Oui, monsieur le comte.

— Et, — demanda Antide avec un tressaillement d'impatience fébrile, — cette lettre de Son Eminence, vous l'avez?...

— La voilà. — Les instructions que j'ai reçues me prescrivaient de ne vous la donner qu'au moment où vous auriez acquitté

toutes vos promesses... — mais votre franchise a commandé ma confiance...

Le seigneur de l'Aigle brisa le large cachet de cire rouge fermant l'enveloppe épaisse et carrée qui venait de lui être remise par le comte de Guébriant, il déploya le parchemin plié en quatre, et il lut.

A mesure qu'il avançait dans sa lecture, son visage semblait rayonner de plus en plus, — les rides de son front s'effaçaient, et de son regard jaillissaient de joyeux éclairs.

— Comte de Guébriant, — demanda-t-il ensuite, — savez-vous ce que renferme ce parchemin?...

— Je sais du moins ce qu'il doit renfermer. Son Éminence accepte toutes vos conditions, et, selon vos désirs, vous nomme gouverneur du comté de Bourgogne, à partir du

jour où la Franche-Comté sera province française.

— Oui, messire comte, et je suis heureux de reconnaître que, non plus que la femme de César, la loyauté du cardinal, celle du duc de Saxe-Weymar et la vôtre, ne pouvaient être soupçonnées... — J'ai, d'ailleurs, à ma disposition un moyen sûr de me faire pardonner à l'instant même mes doutes offensants, et de vous prouver en même temps combien vous aviez tort, vous aussi, de croire qu'il y eût dans ma conduite quelque chose de tortueux...

— Et ce moyen, messire comte?

— C'est de vous apprendre une bonne nouvelle... — L'un des membres de la grande trinité des montagnes est en notre pouvoir...

— La Cuzon?... — s'écria le comte de Guébriant.

— Ni La Cuzon, ni Varroz, — répondit Antide. — *Le Père et le Fils nous ont échappé; mais nous tenons le Saint-Esprit!...* — Le curé Marquis est prisonnier.

— En effet, monsieur le comte, c'est là une nouvelle importante. — Pouvez-vous me donner quelques détails?...

— Marquis, fait prisonnier par les Gris, il y a quelques heures, a été tout aussitôt, par mes ordres, dirigé sur le château de Clairvaux, où le comte de Beauffremont, notre allié, se chargera de le bien garder... — Je prendrai, à cette occasion, la liberté de recommander à vous et au cardinal le comte de Beauffremont. — Une position à la cour de France, et un régiment suffiront à son ambi-

tion... — C'est d'ailleurs, vous le savez, un fort grand seigneur...

— Comptez sur moi... — Marquis prisonnier!... c'est une capture heureuse et qui nous fait faire un grand pas!...

— Et je me charge de vous livrer La Cuzon et Varroz...

— Où sont-ils maintenant?

— Au Trou de Gangônes.

— Bien près d'ici, n'est-ce pas?...

— A une heure et demie de chemin, tout au plus.

— Écoutez-moi, seigneur de l'Aigle, — je ne suis pas un diplomate, moi, je suis un soldat, et toute trahison me répugne... — Varroz et La Cuzon sont des ennemis sans doute, mais ce sont de braves gens, mais ce sont des héros!... — Il faut qu'ils meurent,

mais je voudrais les voir mourir honorablement, comme ils le méritent, sur un champ de bataille, et les armes à la main...— N'est-il donc point possible, au lieu de les attirer dans un piége, comme des fouines ou comme des loups, d'aller les attaquer dans leurs retranchements et d'arriver au Trou des Gangônes ?...

Antide de Montaigu sourit.

— C'est chevaleresque, messire comte, — dit-il ensuite, — mais, malheureusement, c'est impossible...

— Pourquoi ?...

— Le Trou des Gangônes est inaccessible et imprenable... — Il faudrait être un aigle pour y parvenir quand les passages sont gardés. — Dix hommes résolus tiendraient tête, sans peine, au défilé de la cascade, à une

armée tout entière... — Je vous le répète, messire comte, c'est impossible...

— Ne pourrait-on, du moins, envelopper dans un blocus rigoureux la caverne et la vallée entière... — Chefs et soldats, pris par la famine, seraient bien vite contraints à se rendre...

— Prisonniers de cette façon ou d'une autre, qu'importe ? — demanda Antide.

— De cette façon, ils subiraient les lois de la guerre... ils ne succomberaient point par le fait de la trahison...

— La distinction est subtile ! !

— Pas pour moi, seigneur de l'Aigle, — répliqua sèchement Guébriant. — Enfin, répondez-moi ; — Avec les forces militaires dont je dispose, puis-je enfermer le Trou des

Gangônes dans une infranchissable barrière de rapières et de mousquets...

— Non, messire comte, vous ne le pouvez pas, et voici la raison de cette autre impossibilité : — Souvenez-vous de ce que je vous ai dit plus d'une fois au sujet de l'organisation des corps-francs du capitaine La Cuzon. — Ces compagnies de partisans montagnards sont fortes d'environ trois mille cinq cents hommes, disséminés dans tout le haut Jura, et qui ne se réunissent jamais complètement que dans les occasions importantes et lorsqu'ils savent que doit avoir lieu quelque action décisive. — Le capitaine a des lieutenants qui commandent les corps dispersés dans la montagne.— Ces chefs partiels communiquent avec le chef suprême par des émissaires qui viennent chercher les ordres et

retournent assigner le lieu et l'heure des rendez-vous. — En une demi-journée La Cuzon peut mettre sur pied et faire converger vers un centre commun tous les hommes dont il dispose, et que vous vous attireriez à la fois sur les bras si vous cherchiez à investir le trou des Gangônes. — Cette caverne, d'ailleurs, n'est qu'une sorte de quartier-général, ou deux ou trois cents montagnards tout au plus, se trouvent réunis. — C'est là que se rencontrent les grands dépôts de munitions et d'armes. — Des vivres abondants y sont entassés, et il faudrait que le blocus durât bien longtemps pour amener la famine. — Ce n'est pas tout: — on affirme, et je le crois, que le Trou des Gangônes renferme des issues secrètes connues seulement de La Cuzon, de Varroz et de Marquis, et qui, par des che-

mins souterrains, conduisent au loin dans la campagne ceux qui ont des raisons pour ne point se montrer dans la vallée d'Ilay... — Comment surveiller ces issues dont nous ne pouvons que soupçonner l'existence?... — Vous croiriez avoir enfermé La Cuzon dans un cordon infranchissable, — et La Cuzon dont votre folle confiance doublerait la force vous attaquerait par derrière à l'improviste, avec cet irrésistible élan, avec cette fougueuse audace qu'il sait communiquer aux partisans dont il est le chef, et la sanglante défaite de Saint-Claude aurait un pendant ! !...

— Vous m'avez convaincu, — répondit le comte de Guébriant, — je comprends que, vis-à-vis de semblables ennemis , la force est impuissante et qu'il faut employer la ruse...

— Et nous l'emploierons, messire comte.

— Que comptez-vous faire?...

— Je ne le sais pas encore, — mon plan me sera dicté par les circonstances, — je ferai naître l'occasion, — il est facile d'attirer dans un piége adroit des hommes sans défiance...

— Judas!! — murmura Guébriant avec un profond dégoût, mais assez bas pour que le seigneur de l'Aigle ne l'entendît point.

— Dès demain, — poursuivit Antide de Montaigu, — ou plutôt dès aujourd'hui, car il est minuit passé, je me mettrai à l'œuvre... — et, pour commencer, je vous demande la permission de terminer et d'expédier à son adresse une lettre que j'écrivais au moment de votre arrivée, messire comte, et dans la-

quelle j'enjoins au seigneur de Beauffremont de faire garder à vue, jour et nuit, celui qui est la tête et l'intelligence de la trinité montagnarde, — celui que nous appelons le *Saint-Esprit*, — le curé Marquis enfin...

Tout en parlant, Antide de Montaigu ajouta quelques caractères à ceux qu'il avait déjà tracés sur une feuille de papier, et tendit cette feuille au comte de Guébriant...

— Et, qui va se charger de votre lettre ? — demanda ce dernier en la prenant.

— Une vieille femme en qui j'ai confiance, et que personne au monde ne peut soupçonner de faire partie de mes agents... — D'ailleurs, si cette lettre était perdue ou enlevée, ceux entre les mains de qui elle tomberait ne sauraient en tirer de grands avantages...

— Comment cela ?...

— Regardez, messire comte...

Guébriant examina la lettre, qui ne contenait, ainsi que nous l'avons déjà dit, que des caractères bizarres et hiéroglyphiques, et des chiffres disséminés çà et là.

— En effet, — dit-il ensuite. — Voilà qui ressemble aux griffonnages incohérents d'un enfant, et je crois que les moines bénédictins eux-mêmes perdraient leur temps et leurs soins à vouloir déchiffrer ce grimoire...
— Cela offre-t-il réellement un sens ?...

— Oui, messire, — un sens très net et très clair, — seulement, le sire de Beauffremont et moi, nous nous servons, pour correspondre, de certaines formules convenues à l'avance entre nous, — nous défions ainsi toute surprise et tout espionnage...

— A merveille !... ceci est admirablement combiné, et j'admire la prudence sans bornes que vous savez mettre en toutes choses !!... — Je crois, seigneur de l'Aigle, que vous serez pour Sa Majesté le roi Louis XIII, un bien excellent et bien précieux gouverneur du comté de Bourgogne...

— Je le crois aussi, — répondit Antide de Montaigu avec un orgueil naïf.

Il ploya sa lettre, — la mit sous enveloppe, — la scella avec un cachet qui portait, non point l'empreinte de son écusson mais une simple devise, et ensuite, il fit jouer le ressort que nous connaissons, et il appela Magui.

La vieille femme parut aussitôt.

— Voici, — lui dit-il, — voici le moment

de faire preuve de ce zèle dont vous prétendez être animée...

— Vous me verrez à l'œuvre, messire. — Les actions sont plus éloquentes que les paroles...

— Vous pouvez vous remettre en route sur-le-champ, n'est-ce pas ?...

— Oui, messire.

— Malgré la fatigue ?...

— Mes vieilles jambes sont vigoureuses, et j'ai l'habitude des longues marches...

— Combien vous faut-il de temps pour aller d'ici à Clairvaux ?...

— Quatre heures.

— Ainsi, vous arriveriez avant le jour si vous partiez à l'instant.

— Oui, messire.

— C'est bien. — Prenez cette lettre et

mettez-là dans quelqu'endroit où elle soit en sûreté !

— Je la cache dans ma besace. — Les Cuanais, si j'en rencontrais quelques-uns. n'auraient certes point l'idée d'aller la chercher là...

— Aussitôt à Clairvaux, vous remettrez cette missive au comte de Beauffremont lui-même, — vous entendez, à lui même...

— J'entends, messire, et je comprends, mais je doute fort qu'il me soit possible d'obéir.

Antide de Montaigu fronça le sourcil.

— Pourquoi cela? — demanda-t-il.

— Parce que je ne viendrai point à bout de parvenir jusqu'à lui... — Croyez-vous donc que les pont-levis s'abaisseront devant

moi, et que les sentinelles laisseront passer Magui la sorcière?

— Je vais vous donner un moyen d'être introduite auprès du comte de Beauffremont, et cela sans faire antichambre.

Antide de Montaigu tira de son doigt un anneau d'or, pareil à ceux que portaient les chevaliers romains.

— Prenez cette bague, — dit-il ensuite, — vous la montrerez à la première sentinelle que vous rencontrerez, en la prévenant que vous venez de ma part, — les difficultés s'aplaniront aussitôt devant vous...

— Maintenant, messire, je réponds de tout, et je vous promets d'exécuter fidèlement vos ordres.

— J'y compte. — Vous direz au sire de Beauffremont, quand il aura pris connais-

sance de mon message, que j'attends une réponse.

— Est-ce moi qui devrai me charger de vous apporter cette réponse?

— Oui. — Je suppose qu'il vous la remettra sur-le-champ. — Vous prendrez quelques heures de repos et vous reviendrez ici...

— Quelques heures de repos, messire!... à quoi bon? — Aussitôt que la réponse sera dans mes mains, je quitterai Clairvaux pour revenir au château de l'Aigle.

— C'est inutile. — Il suffira que vous soyez de retour ici vers le commencement de la nuit prochaine.

— J'y serai, messire. — Par quelle porte devrai-je arriver?

— Par la petite porte du rempart, — en

voici la clé. — Maintenant, femme, partez vite...

Magui disparut dans le couloir secret, et le panneau se referma derrière elle.

— Comte de Montaigu, — dit alors le sire de Guébriant,—je crois que notre conférence est terminée, et terminée de la façon la plus heureuse, puisque nous voici d'accord sur tous les points.

— J'en suis heureux, messire, et j'ai hâte de prouver au roi de France et au Cardinal, que je suis digne de la confiance qu'ils veulent bien placer en moi...

— Il est maintenant de votre intérêt autant que du nôtre que la Franche-Comté devienne province française, car, le jour où ce grand évènement s'accomplira, vous serez,

vous, gouverneur du comté de Bourgogne...

— Avant trois mois, messire, je serai gouverneur du comté de Bourgogne, car avant trois mois la Franche-Comté sera province française !...

— Voulez-vous donner des ordres pour que mes gens et mes chevaux se tiennent à ma disposition ?...

— A l'instant, messire...

Le seigneur de l'Aigle sonna, et le valet auquel il dit quelques mots se dirigea en toute hâte vers la cour de la citerne.

Un instant après, le comte de Guébriant, accompagné jusqu'au dehors du dernier pont-levis par Antide de Montaigu, descendait avec sa petite escorte la rampe qui conduisait à la vallée.

Antide, après avoir fait refermer les portes sous ses yeux, se dirigea vers le salon qu'il venait de quitter, et dans lequel il rentra en murmurant :

— Gouverneur du comté de Bourgogne !... c'est un grand titre, et je saurai le grandir encore !...

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

XXXIV

L'inconnu.

Le moment est venu de rejoindre le capitaine La Cuzon et le prisonnier, dans le cachot de la citerne.

Tous deux, l'oreille appuyée à la muraille de roche, avaient entendu, sans en perdre

un seul mot, la longue et cynique conversation que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Vingt fois le capitaine avait frissonné de dégoût et pâli d'indignation, en écoutant le traître gentilhomme se faire marchander la liberté de la province et la vie des chefs de la montagne.

La nouvelle imprévue de la captivité du curé Marquis l'avait bouleversé d'abord ; — mais il s'était calmé et rassuré en se disant :

— Dès que je serai hors de ce château maudit, je courrai à l'aide du prêtre soldat, et je l'arracherai bien vite aux griffes de ces misérables !...

L'apparition de Magui la sorcière et le rôle qu'elle paraissait jouer auprès d'Antide de Montaigu, avaient été pour le capitaine la

plus inexplicable de toutes les énigmes. — Cependant il lui paraissait certain que la vieille femme ne trahissait point, puisque, connaissant sa présence au château de l'Aigle, elle ne la dénonçait point au terrible châtelain.

— Messire, — demanda vivement La Cuzon au prisonnier, aussitôt que le comte de Guébriant et le sire de Montaigu eurent quitté le salon, — Expliquez-moi maintenant comment il se fait...

— Que depuis ce cachot il soit possible d'entendre tout ce qui se dit dans le salon du seigneur de l'Aigle, n'est-ce pas? — interrompit l'inconnu.

— Oui.

— C'est bien facile, sinon à comprendre, du moins à expliquer... — Il s'agit ici d'un

de ces phénomènes qui sont si fréquents dans l'ordre des choses naturelles, et qui cependant pourraient presque passer pour surnaturels... — Le cachot dans lequel nous nous trouvons est creusé dans le roc vif, précisément au-dessous de la pièce où le sire de Montaigu se tient d'habitude. — L'une des murailles de cette pièce s'appuie sur la voûte du cachot, dans un endroit où la roche change de nature et forme une sorte de veine poreuse, éminemment propre, paraît-il, à la transmission des sons... — Un savant vous dirait quelle est cette veine et d'où provient sa sonorité ; — moi, qui ne suis pas un savant, je me borne à constater le fait. — La muraille descend jusqu'à la veine du rocher, et apporte à sa base les sons qui la frappent à son sommet. — C'est bizarre, mais c'est

incontestable, puisque, si votre oreille ne s'appuyait pas à la roche elle-même, et, même dans un espace assez restreint, vous auriez beau écouter, vous n'entendriez aucun bruit... — Plus tard, je vous dirai quels évènements m'ont révélé, dans une nuit terrible, l'existence de ce phénomène, et, quand vous m'aurez écouté, vous saurez qui je suis... — Maintenant, ne songeons qu'à sortir du château !... — ne songeons qu'à la liberté... car la liberté, c'est la vengeance !...—La cour de la citerne est déserte... — venez...

L'inconnu reprit la main du capitaine et lui fit traverser de nouveau le couloir étroit qui du cachot conduisait à la citerne.

A peine venaient-ils d'atteindre la corniche glissante qui régnait autour du réser-

voir, que l'eau fut agitée violemment par un corps étranger qui s'y plongeait.

En même temps on entendit, à l'orifice de la citerne, une voix douce et basse murmurer :

— C'est l'échelle !...

La Cuzon sentit la main de l'inconnu trembler dans la sienne.— Une foudroyante émotion terrassait ce prisonnier qui, après vingt ans de tortures, touchait au moment de reconquérir l'air et la lumière si longtemps perdus.

— Soyez homme ! — lui dit-il tout bas,— soyez fort !... — Songez qu'il faut du courage contre la joie, comme il en faut contre le malheur !...

— Capitaine, — répondit l'inconnu d'une voix à peine distincte, — l'âme est forte, mais

la chair est faible... — il faut me pardonner... — L'idée que j'allais être libre!... libre à l'instant... m'avait anéanti... — Mais c'est déjà passé... — Voyez, je suis calme... — Partons...

— Messire, — reprit La Cuzon, — je vais monter le premier. — Églantine s'attend à me retrouver seul, comme elle m'a laissé... — votre vue pourrait lui arracher un cri de surprise et de terreur, et c'est ce qu'il faut éviter...

— Oui... oui... — répondit vivement l'inconnu, — montez, je vais vous suivre...

La Cuzon s'élança sur les barreaux de l'échelle, et, en une seconde, il atteignit la margelle et franchit la petite balustrade de fer qui la contournait.

Églantine, très intriguée et très inquiète

par le bruit de voix qu'elle avait entendu dans la citerne, demandà vivement :

— Tu n'es pas seul?

— Non, — répondit le capitaine.

— Qui donc t'accompagne?

— Un ami.

— Mais, comment se fait-il?...

— Tu sauras tout plus tard... — interrompit le capitaine. — Maintenant, chère enfant, je t'en prie, pas un mot de plus...

Églantine se tut.

En ce moment, l'inconnu atteignait à son tour l'orifice de la citerne, et, dans un élan de joie et de reconnaissance, il appuyait ardemment contre ses lèvres la main que La Cuzon lui tendait pour l'aider à franchir la balustrade.

Nous avons dit que le ciel était voilé par

un lourd entassement de grands nuages qui s'interposaient, ainsi que de gigantesques boucliers, entre la lune et la terre.

Par instants, un rayon, ou plutôt un reflet pâle et timide, se glissait entre deux nuées sombres, auxquelles il mettait une bordure d'argent, et venait, non pas dissiper les ténèbres, mais les rendre visibles.

Ces clartés indécises et intermittentes ne permirent point au capitaine de voir le visage du captif délivré par lui, mais suffirent cependant pour lui montrer un homme de cinquante-cinq à soixante ans, d'une taille haute et pleine de noblesse, malgré les haillons qui le couvraient, et portant une longue chevelure blanche qui ruisselait sur ses épaules, et une immense barbe également

blanche tombant jusqu'au milieu de sa poitrine.

Barbe et chevelure lui donnaient l'aspect étrange et presque fantastique de ces chevaliers de la table ronde dont parlent les romans du Moyen-Age, et qui, victimes des maléfices ténébreux de quelque nécroman, se réveillaient un beau matin après avoir dormi cent années.

Églantine éprouva à cette vue un mouvement involontaire de terreur superstitieuse qui la fit se rapprocher de La Cuzon, et se serrer contre lui.

A peine les pieds de l'inconnu avaient-ils foulé le sol, — à peine sa poitrine se fut-elle gonflée de l'air pur et froid de la nuit, si différent de l'atmosphère humide et nauséabonde de son cachot, qu'il tomba à deux ge-

noux et qu'il éleva à la fois vers le ciel, pour remercier Dieu, ses yeux, ses mains et son âme.

Cette enthousiaste action de grâces fut d'ailleurs de courte durée; — il se releva presque aussitôt, et il murmura :

— Quand vous voudrez, capitaine, — je suis prêt, et je vous répète que je suis fort... — D'ailleurs, quel péril pourrions-nous redouter désormais?... — Dieu, qui vous a envoyé vers moi, ne nous abandonnera ni l'un ni l'autre.

— Comptons sur Dieu, messire, — répondit La Cuzon, — mais comptons aussi sur nous-même... — C'est de l'autre côté de ces murailles, seulement, que nous trouverons la liberté et avec elle la vengeance...

Que cette pensée vous soutienne jusqu'au bout dans notre tâche difficile...

— Je ne faillirai pas !

— Marchons...

— Je vous suis ; — mais, auparavant, retirons l'échelle de la citerne...

— A quoi bon?...

— Il est inutile que le seigneur de l'Aigle soit instruit de ma fuite, quant à présent du moins...

— Ne la connaîtra-t-il pas demain?

— Non, — le valet qui m'apportait chaque jour ma nourriture n'ouvrait le guichet qu'à demi et ne m'adressait jamais la parole... — Des années pourraient s'écouler sans qu'Antide de Montaigu apprît qu'il a perdu son

prisonnier ; — il le saura bientôt, — mais je veux que ce soit par moi !...

— Soit, — répondit La Cuzon en retirant l'échelle et en courant l'appuyer au hangar, dans l'endroit où il l'avait prise. — Maintenant voilà qui est fait, hâtons-nous...

Le capitaine, suivi d'Églantine et de l'inconnu, se dirigea rapidement vers la voûte qui mettait en communication la cour de la citerne avec le chemin de ronde.

Là, il s'arrêta et il déroula la corde qu'il portait roulée autour de ses reins.

— Messire, — dit-il à l'inconnu, — approchez, je vous prie...

— Que voulez-vous faire?

— Vous attacher cette corde en guise de ceinture ; — c'est vous qui descendrez le premier.

— Moi ?... le premier ?... — répéta l'inconnu ; — et pourquoi pas cette jeune fille ? — c'est elle qu'il faut sauver d'abord...

— Eh ! c'est justement dans l'intérêt d'Églantine que je veux agir... Une fois que vous serez en bas, je la descendrai jusqu'à vous, et vous la recevrez dans vos bras.

— S'il en est ainsi, que votre volonté soit faite.

Le capitaine assujétit solidement la corde sous les bras de l'inconnu.

— Et maintenant, — reprit-il quand il eut terminé, — nous allons nous engager sous la voûte ; — elle n'est pas longue, mais elle est sonore, ce qui rend le trajet dangereux ; — retenons notre haleine... — étouffons le bruit de nos pas... — Une fois dans le chemin de ronde, où, par bonheur,

la lune voilée ne nous trahira point, marchons dans l'ombre plus épaisse encore produite par la muraille... — Songeons enfin que notre vie à tous les trois est en jeu !... — Prie tout bas et avec ferveur... — ajouta-t-il en s'adressant à Églantine ; — prie, mon enfant... Dieu écoute les voix innocentes !

La Cuzon s'engagea le premier sous la voûte, et il continua à marcher, gardant une avance de quatre ou cinq pas, — une main sur ses pistolets, l'autre sur la poignée de sa rapière, — l'oreille attentive, — le regard fixe et cherchant à sonder les ténèbres.

Derrière lui venait l'inconnu, soutenant Églantine qui tremblait bien fort, car la crainte d'une surprise la glaçait ; — cependant elle se rassurait peu à peu, et, à cha-

que pas qu'elle faisait en avant, il lui semblait que le péril s'éloignait.

Il commençait en effet à devenir probable que la dangereuse aventure arriverait à bonne fin.

Déjà la voûte était dépassée, — déjà les deux tiers du chemin de ronde étaient franchis.

On approchait de cet endroit de la muraille choisi par le capitaine comme particulièrement favorable pour effectuer la descente.

Encore quelques secondes de prudence et de patience, et l'on touchait au but, — au salut, — à la liberté!...

Devant les trois fugitifs apparaissait vaguement, et plus sombre que les ténèbres, la façade du principal corps de logis, trouée par

les deux fenêtres lumineuses du salon où le seigneur de l'Aigle caressait avec amour ses plans de trahison et de grandeur.

A gauche, l'esplanade terminée par le rempart qui surplombait l'abîme.

Les lèvres de La Cuzon se remuaient, comme pour ébaucher ces trois mots : — *Courage !... nous arrivons !...* — mais elles ne laissaient échapper aucun son.

Soudain, une figure humaine sembla se détacher de l'ombre du grand bâtiment, avec lequel elle était restée jusque-là confondue, et une voix qui parut aux fugitifs plus retentissante et plus sinistre que la trompette du jugement dernier, éveillant les échos de la vallée de Josaphat, leur cria :

— Qui va là ?

La Cuzon frissonnant s'arrêta, et mesurant

du regard la distance qui le séparait de la malencontreuse sentinelle, il se demanda s'il ne pourrait pas arriver jusqu'à elle d'un seul bond et trancher d'un coup d'épée sa parole et sa vie...

Mais, entre le veilleur de nuit et le capitaine, il y avait un intervalle de vingt-cinq ou trente pas.

— Qui va là? — répéta l'homme d'armes pour la seconde fois.

La Cuzon ne répondit pas et s'élança en avant.

Le soldat épaula son mousquet et pressa la détente. — Un éclair raya la nuit, — une détonation retentit, et une balle passa en sifflant à quelques lignes de la tempe gauche du capitaine.

En même temps, le soldat recula et se

perdit dans l'obscurité en hurlant de toute la force de ses poumons :

— Alarme... alarme!...

A cet appel sinistre résonnant dans la nuit comme un coup de tocsin, tout sembla s'éveiller à la fois dans le château. — Des torches s'allumèrent, — des silhouettes effarées se dessinèrent sur les fenêtres lumineuses, et les voix confuses des hommes d'armes et des valets répétèrent :

— Alarme!... alarme!...

— Nous sommes perdus!... — balbutia Églantine défaillante.

— Pas encore, — répondit le capitaine ; — venez... retournons en arrière...

Et il les entraîna rapidement.

— Nous allons descendre dans la citerne;

— leur dit-il, — et nous nous y tiendrons cachés jusqu'à la nuit prochaine...

Mais, au moment où ils venaient d'entrer dans la cour, cinq ou six valets la traversèrent en courant et disparurent sous la voûte que les fugitifs venaient de quitter. — En même temps, on voyait des torches s'agiter et se rapprocher.

— Nous n'aurons pas le temps !... — murmura La Cuzon avec désespoir ; — nous n'aurons pas le temps !... Mon Dieu ! faudra-t-il donc mourir ici !...

Puis, après une seconde de réflexion, il ajouta :

— La terrasse... gagnons la terrasse.

Et ils s'élancèrent tous les trois sur l'escalier qui, depuis la cour de la citerne, conduisait à la terrasse.

— Au moins, ici, — reprit le capitaine après avoir fermé la grille qui se trouvait au haut de l'escalier, — nous pourrons nous cacher et essayer même de nous défendre, derrière les troncs d'arbres et les haies vives.

Et ils se blottirent parmi les rameaux vivaces d'un buis gigantesque qui faisait face à la porte de la tour.

— Capitaine, — dit tout bas l'inconnu, — au nom du ciel, donnez-moi une arme... — Si nous sommes surpris, que j'aie au moins le dernier bonheur de leur vendre chèrement ma vie!...

La Cuzon lui tendit silencieusement son poignard.

Cependant le bruit et le mouvement aug-

mentaient dans le château, — dans les cours, — sur l'esplanade.

Le seigneur de l'Aigle, aussitôt après avoir entendu le coup de feu et le cri d'alarme, était venu questionner lui-même la sentinelle, afin de se bien assurer qu'il ne s'agissait point de quelque fausse alerte.

Puis, convaincu par le rapport de cet homme que des étrangers s'étaient réellement introduits dans l'enceinte du château, il avait donné des ordres pour que les murailles fussent couronnées de sentinelles armées de torches, et il avait organisé les recherches qu'il dirigeait lui-même.

La cour de la citerne fut le but des premières explorations. — On fouilla les hangars, — on déchargea jusqu'à la dernière

botte, le foin dont était chargée la voiture du père de Garbas ; — on visita les celliers, — les écuries, — les cuisines ; — on ne trouva rien.

Une douzaine d'hommes envahirent alors la terrasse, et ils la parcoururent dans tous les sens, en formulant les plus terribles menaces contre ceux qui venaient ainsi troubler leur repos.

Les uns parlaient de dresser un gibet sur l'esplanade, — les autres d'allumer un bûcher sur la plate-forme de la tour de l'Aiguille, afin d'intimider, par un exemple salutaire, les populations environnantes.

Pendus ou brûlés vifs !... — telle était l'alternative offerte à nos fugitifs.

Églantine s'évanouissait à demi.

La Cuzon serrait convulsivement la poignée de sa rapière, — l'inconnu caressait la garde du poignard que le capitaine venait de lui donner.

XXXV

La dame blanche.

A dix reprises différentes, les soudards du seigneur de l'Aigle passèrent à côté de la touffe de buis qui servait d'asile à nos personnages. — Aucun d'eux n'eut l'idée d'en

écarter, du bout de son épée, les rameaux épais.

Églantine avait eu raison de croire à la protection de Dieu. — Au moment où il semblait les abandonner, Dieu veillait encore sur eux.

Fatigués de ne rien trouver, les hommes d'armes dirigèrent leurs recherches vers un autre point. — Ils refermèrent les grilles. — Les pas et les voix s'éloignèrent, et la lumière vacillante des torches s'affaiblit dans la distance.

Pendant près d'une heure encore, des patrouilles continuèrent à aller et venir dans l'enceinte du château, dans les cours et sur l'esplanade ; — mais l'ardeur de ces patrouilles se ralentissait visiblement. — Enfin le calme et le silence se rétablirent, — les

lumières disparurent l'une après l'autre, et l'on n'entendit plus que la marche lente et mesurée des sentinelles, dont on avait doublé le nombre sur les remparts.

— Sommes-nous sauvés ? — demanda tout bas Églantine.

La Cuzon lui fit la même réponse qu'une heure auparavant, quand elle avait balbutié : — *Nous sommes perdus !...*

— Pas encore, mon enfant, — dit-il.

— Qu'allons-nous faire ? — demanda l'inconnu.

— Depuis une heure je réfléchis à notre situation, — répliqua le capitaine, — et je combine un plan qui me paraît offrir quelques chances de salut. — Voici ce plan ; — sa réussite vous intéresse autant que moi : —

vous pouvez donc l'agréer ou le repousser...

— Il me semble absolument impossible de nous échapper tous les trois cette nuit; — le nombre des sentinelles est doublé, et, après l'alarme qui vient d'avoir lieu, c'est courir à une mort certaine que de braver leur surveillance. — Je vous propose de gagner avec Églantine le cachot de la citerne, dans lequel vous serez en sûreté. — Moi, je me glisserai, en rampant comme un serpent, jusqu'à la plus prochaine sentinelle. — Je la tuerai, — je me laisserai couler jusqu'au bas des remparts sous la grêle de balles qu'on fera pleuvoir sur moi... — Ma vie est entre les mains de Dieu : — s'il veut que je vive, il saura bien détourner de moi les balles... — A la pointe du jour, je reviendrai à la tête de mes montagnards. — Nous nous emparerons

de vive force du château de l'Aigle, et vous serez libres...

— Capitaine, — répondit l'inconnu, — croyez bien qu'en ce moment il n'y a pas dans mon esprit une seule pensée d'intérêt personnel... — Mais, si vous êtes tué, que deviendra cette pauvre enfant?

— Elle sera perdue, et vous avec elle, — je le sais! — je ne le sais que trop, — dit vivement La Cuzon; — mais, si je reste, elle sera perdue bien plus infailliblement encore... — Je vois d'un côté une chance de salut, — de l'autre je n'en vois pas...

— Oui... oui...! — murmura en ce moment Églantine, — pars, mon frère, pars, et sois sans crainte... — Je suis sûre, moi, que tu reviendras nous délivrer... — je suis sûre qu'il ne t'arrivera pas de mal!... — Est-ce

que le capitaine La Cuzon peut mourir !... — et si le capitaine La Cuzon meurt, à quoi sert-il que les autres vivent ?...

— Ah ! — pensa le jeune homme en appuyant Églantine contre son cœur, — ah ! si elle m'avait aimé !...

Puis il reprit tout haut :

— Ainsi donc, c'est votre avis, il faut partir ?

— Oui, — répondit l'inconnu, — et je vous affirme que cette enfant me fait partager sa confiance, et à mon tour je vous dis : — Soyez sans crainte ! vous reviendrez !...

Le capitaine quitta la touffe de buis et s'avança vers la grille qui dominait l'escalier, afin de jeter un regard sur la cour de la citerne et de s'assurer qu'elle était déserte.

Mais au moment où il atteignait cette grille,

plusieurs hommes accroupis dans les ténèbres, le long des marches, se levèrent à la fois en criant :

— Ils sont là !... nous les tenons ! Tue ! tue !...

En même temps les canons de cinq ou six mousquets passèrent à travers les barreaux de la grille.

Le capitaine venait de donner tête baissée dans un piége.

Obéissant à un premier mouvement instinctif, car le temps de la réflexion lui manquait, il prit ses pistolets à sa ceinture et il fit feu.

Deux cris répondirent à la double détonation, et deux hommes roulèrent dans l'escalier.

Les autres s'enfuirent en poussant des hurlements de rage et d'effroi.

— Ils vont revenir, — dit le capitaine en rejoignant Églantine et l'inconnu, — ils vont revenir plus nombreux. — Ah! cette fois, nous sommes perdus... bien complètement perdus!

— Et, — s'écria l'inconnu avec une expression désespérée, — nous ne pouvons même pas leur vendre chèrement notre vie!... — ils ne viendront pas nous combattre de près et corps à corps, les lâches!... ils nous arquebuseront de loin! ils nous tueront comme on tue les loups enragés!

On voyait dans le lointain s'allumer et courir des torches, et grandir des clameurs furieuses.

Le capitaine, l'inconnu et la jeune fille

avaient reculé jusqu'auprès de cette grille toujours fermée qui séparait la tour de l'Aiguille du reste de la terrasse.

— Vous voulez vendre chèrement votre vie! — dit le capitaine à son compagnon. — Eh bien, tâchons de forcer cette grille; — réfugions-nous dans la tour, et, là, défendons-nous jusqu'à la mort...

— La tour du fantôme! — balbutia Églantine; — oh! mon frère, il vaudrait mieux mourir ici!...

La Cuzon n'entendit point ces paroles, dictées par une frayeur superstitieuse. — Déjà il avait saisi l'un des barreaux de la grille, et, avec l'aide de l'inconnu dont les années et la prison ne semblaient point avoir diminué les forces, il ébranlait ce barreau.

La vigueur réunie des deux hommes, —

vigueur centuplée par les furieux coups d'éperon de la nécessité, — triompha de la puissante résistance du métal inflexible.

Le fer plia comme du plomb sous l'effort prodigieux des quatre mains qui le broyaient, — le barreau tordu et descellé sortit de son alvéole de pierre, et laissa libre un passage étroit, mais suffisant.

Églantine et l'inconnu passèrent, — puis le capitaine.

Les clameurs et les torches se rapprochaient.

Dix pas à peine séparaient les fugitifs de la porte de la tour, vers laquelle le capitaine s'élançait, le barreau de fer à la main, tout prêt à la forcer si elle offrait quelque résistance.

Soudain il s'arrêta.

Une voix étrange semblait monter des profondeurs de la terre et arrivait jusqu'à lui en disant :

— La Cuzon ! La Cuzon !...

Le capitaine se baissa vivement, et, se relevant presque aussitôt, il s'écria :

— Nous sommes sauvés !...

Il venait de rencontrer sous sa main ce grillage dont Magui lui avait révélé l'existence, et qui recouvrait l'ouverture pratiquée dans la voûte pour l'écoulement des eaux.

— Aidez-moi ! — dit-il à l'inconnu.

Ils se cramponnèrent l'un et l'autre au lourd grillage que la rouille avait scellé, — ils le soulevèrent et ils démasquèrent l'orifice béant et sombre de l'égoût.

La voix souterraine répéta :

— La Cuzon ! La Cuzon ! courage !...

La corde préparée pour descendre le long du rempart était toujours attachée autour des reins de l'inconnu. — Le capitaine saisit l'extrémité de cette corde.

— Je vais vous soutenir — dit-il — laissez-vous couler... quand vous serez en bas, détachez la corde que je tirerai à moi, et préparez-vous à recevoir Églantine...

L'inconnu, sans répondre un seul mot, — car chaque seconde perdue pouvait être un retard mortel, — serra la main de La Cuzon et s'élança dans le gouffre béant où il disparut.

Au bout de moins d'une minute, le capitaine sentit que la corde n'était plus tendue.

Il la tira à lui et elle obéit à sa pression.

L'inconnu venait de toucher terre sans accident.

— A toi, Églantine, — murmura La Cuzon en se tournant vers la jeune fille.

Celle-ci ne répondit que par un cri d'épouvante, et tomba sans connaissance en balbutiant :

— Le fantôme!...

Les cheveux du capitaine se dressèrent sur sa tête. — La porte de la tour s'était ouverte sans bruit, et, à quatre pas de lui, une ombre vague et blanche, qui dans la nuit semblait colossale, se tenait debout et immobile.

— Arrière, Satan!... — dit La Cuzon en ébauchant le signe de la croix sur son front humide d'une sueur glacée, — arrière!...

Le fantôme, au lieu de disparaître, fit un pas en avant.

Le vent du nord venait de s'élever et faisait courir les grands nuages sombres sur la surface du ciel. — Par une éclaircie, un rayon de la lune tomba sur la terrasse, et, pendant une seconde, éclaira d'une lueur fantastique les personnages de la scène étrange que nous racontons.

Le capitaine eut le temps de distinguer un visage de femme, si pâle et si défait qu'on eût dit que ce visage était celui d'une morte.

La femme pâle, ou plutôt le fantôme, eut le temps de voir étinceler sur la poitrine du capitaine l'églantine de diamants.

A cette vue, elle chancela, — elle s'élança vers le jeune homme, — et, tombant à ses genoux et saisissant ses mains, elle lui dit d'une voix que l'émotion et l'épuisement rendaient sourde et à peine distincte :

— Ma fille!... où est ma fille?... — Au nom de votre mère, dites-moi où est ma fille!...

Le capitaine ne croyait plus à l'existence d'un fantôme, mais il lui semblait hors de doute qu'il avait sous les yeux une folle dangereuse, dont il fallait à tout prix se débarrasser le plus vite possible; car, si elle continuait à s'attacher à ses mains comme elle le faisait en ce moment, il était perdu et Églantine avec lui.

On entendait les hommes d'armes et les valets s'appeler et s'encourager les uns les autres à envahir la terrasse. — La crainte d'être accueillis comme l'avaient été leurs camarades refroidissait un peu leur ardeur, mais c'était là un bien court répit.

La voix d'Antide de Montaigu s'éleva sur l'esplanade.

— En avant! — criait le seigneur de l'Aigle; — enveloppez la terrasse, et quand vous serez à portée de mousquet, feu partout!...

— Madame, — dit La Cuzon en s'efforçant de se dégager des étreintes convulsives de la femme pâle, — au nom du ciel, laissez-moi libre... vous me tuez!...

— Ma fille!... — répéta le fantôme, dont l'exaltation semblait augmenter; — où est ma fille?...

— Eh! comment le saurais-je?... comment voulez-vous que je le sache?... — Je ne vous connais pas! je ne connais pas votre fille!... — Ils viennent... mon Dieu... ils viennent!... — Lâchez-moi, madame... au nom du ciel, lâchez-moi!

La femme agenouillée se releva d'un bond, et saisissant l'églantine de diamants, elle reprit :

— Celui qui porte ce médaillon doit savoir où est ma fille...

Ces paroles furent un trait de lumière pour le capitaine.

— Vous! — s'écria-t-il, — c'était vous!...

Et il ajouta :

— C'est dans la nuit du 17 janvier, n'est-ce pas?

— Oui... oui... oui... — interrompit la femme pâle, — c'est dans la nuit du 17 janvier 1620 que ma fille est née... — et l'homme auquel le seigneur de l'Aigle a remis la pauvre enfant qu'il arrachait de mes bras, — l'homme auquel j'ai donné, moi, au péril de ma vie, le médaillon que vous portez... —

cet homme a laissé là, sur le premier arceau de cette voûte, l'empreinte de sa main sanglante... — Vous voyez bien que je dis vrai!... vous voyez bien que vous savez où est ma fille!... — vous voyez bien que si vous avez un cœur, vous allez avoir pitié de moi!...

Les valets portant des branches résineuses enflammées, — les hommes d'armes, le mousquet à l'épaule, formaient autour de la terrasse un cercle qui se rétrécissait toujours.

Seulement, éblouis par la lumière de leurs torches, ils ne pouvaient voir ce qui se passait dans les ténèbres au pied de la tour de l'Aiguille.

La silhouette gigantesque d'Antide de Montaigu, tenant une arquebuse à la main, se détachait en vigueur sur les bâtiments éclairés.

— Il y a dix-huit ans que je pleure et que

j'appelle ma fille!... — continuait la femme pâle; — soyez bon comme Dieu lui-même, qui prend en pitié les mères désespérées... — Dites-moi où est ma fille.

Le temps pressait. — Le cercle des soldats se faisait plus étroit.

Les grandes lueurs vacillantes des torches agitées dépassaient la première grille.

Une minute encore peut-être, et toute chance de salut serait perdue!...

La Cuzon releva le corps inanimé d'Églantine, et jetant la jeune fille évanouie dans les bras du fantôme, il s'écria :

— Voilà l'enfant de la nuit du 17 janvier 1620, — voilà votre fille; — elle s'appelle Églantine. — Elle croit que sa mère est morte et que l'homme à la main sanglante est son père. — Prenez-la, — gardez-la, — cachez-

la! — Je suis Jean-Claude Prost! je suis le capitaine La Cuzon! — Je reviendrai bientôt vous sauver toutes deux!...

Un cri, ou plutôt un hurlement de joie, s'étouffa dans le gosier contracté de la femme pâle.

Elle referma avidement ses bras sur le trésor rendu, et soulevant Églantine comme un enfant au berceau, avec cette force plus qu'humaine qui réside tout entière dans les nerfs et surtout dans la volonté, elle s'élança et disparut dans la tour de l'Aiguille, dont la porte massive se referma sur elle.

La Cuzon, lui, avait bondi jusqu'à l'ouverture percée dans la voûte.

Il recommanda son âme à Dieu et il se laissa couler.

La lueur des torches, toujours plus rap-

prochée, éclaira vivement la tête et les épaules du jeune homme.

— Feu ! — cria le seigneur de l'Aigle avec rage.

Vingt coups de mousquet éclatèrent à la fois : — une grêle de balles vint moucheter les blocs de granit qui formaient les assises de la tour.

Mais il était déjà trop tard, — La Cuzon avait disparu.

XXXVI

Où les explications commencent.

Le capitaine, se soutenant avec ses bras et ses genoux dans l'étroit conduit, à la façon d'un ramoneur qui descend d'une cheminée, arriva sans encombre au sommet du talus de sable et de cailloux sur lequel s'asseyait le

rocher à pic qui supportait la tour de l'Aiguille.

Quelques déchirures à ses vêtements, quelques écorchures à ses mains, furent les seuls résultats fâcheux de cette périlleuse descente.

Au moment où il reprenait pied, il vit non sans étonnement que l'individu n'était pas seul. — Une femme, dont l'obscurité ne lui permettait point de distinguer les traits, se trouvait à côté de lui.

— Ah ! capitaine !... — murmura cette femme, — comme vous avez tardé !... — Nous nous mourions d'inquiétude et d'épouvante...

— Magui ! — s'écria La Cuzon qui la reconnut à la voix.

— Oui, Magui... la pauvre Magui... que le curé Marquis, après votre départ, avait donné l'ordre de garder prisonnière au Trou des

Gangônes jusqu'à votre retour... — Vous voyez, capitaine, que j'ai bien fait de m'échapper, car, ou je me trompe fort, ou je viens de vous sauver la vie...

— C'est vous, — dit le capitaine, — qui, après avoir prononcé mon nom une première fois, tout à l'heure, avez crié : — *La Cuzon! La Cuzon!... Courage!...*

— C'est moi.

— Donnez-moi votre main...

— Qu'en voulez-vous faire, capitaine?...

— Je veux la serrer comme une main amie et dévouée... comme la main d'une courageuse et généreuse créature.

Magui saisit la main de La Cuzon et la porta à ses lèvres.

— Ah! — murmura-t-elle ensuite, — je suis trop payée du peu que j'ai pu faire.

Et une larme d'attendrissement tomba des yeux de la vieille femme sur la main du capitaine.

— Qu'avez-vous fait d'Églantine? — demanda l'inconnu, — j'espère qu'il ne lui est point arrivé malheur...

— Rassurez-vous ! — répondit La Cuzon, — si Églantine courait un danger, je me serais fait tuer près d'elle plutôt que de la quitter... — Elle est en sûreté, — plus en sûreté que nous ne le sommes nous-mêmes en ce moment; — et, si Dieu me prête vie, demain elle sera libre...

— Mais, — commença l'inconnu, — comment se fait-il ?...

La Cuzon l'interrompit.

Pour mettre l'inconnu au courant de ce qui venait de se passer, il eût fallu lui racon-

ter dans tous leurs détails les incidents de la nuit du 17 janvier 1620, — et le capitaine ne pouvait ni ne voulait entreprendre ce récit.

— Messire, — dit-il, — ne me demandez aucune explication, je vous en prie, et ne m'interrogez pas... — je ne pourrais vous répondre, car il s'agit ici d'un secret qui n'est pas le mien... — Je vous affirme de nouveau qu'Églantine, ma sœur bien-aimée, est en sûreté, et cela doit suffire à vous rassurer complètement... — D'ailleurs, le temps nous presse, — les gens du seigneur de l'Aigle vont sans doute tourner le château et venir nous donner la chasse jusqu'ici... — Hâtons-nous de gagner la vallée d'Ilay, — là, seulement, nous pourrons nous dire à l'abri de tout péril...

Et, joignant l'exemple au conseil, le capi-

taine se mit en marche le premier, après avoir ajouté :

— Je suis jeune et fort, messire, et j'ai le pied montagnard ; appuyez-vous sur mon épaule, car vous allez avoir à affronter des difficultés plus grandes que vous ne le croyez peut-être...

— Moi aussi, je suis montagnard, — murmura l'inconnu, — et jadis j'aurais su marcher sur le versant même d'un abîme... — Mais, depuis vingt ans, mes pieds ont désappris à fouler les rochers de mon pays !... — J'accepte votre offre, capitaine...

La Cuzon avait dit vrai ; — il était extrêmement difficile de se maintenir en équilibre sur la surface mouvante du talus presque vertical, à chaque instant le pied glissait sur un caillou roulant ou s'enfonçait dans le

sable. — Vainement la main cherchait un point d'appui pour s'y cramponner ; — elle ne trouvait ni une broussaille, — ni une pointe de rocher, — ni même une touffe d'herbe. — Rien !... — la nudité la plus absolue !...

Or, l'inévitable conséquence d'un faux pas eût été d'être précipité d'une hauteur de plusieurs centaines de pieds jusqu'au fond de la vallée, c'est-à-dire une mort certaine.

L'obscurité profonde ajoutait aux difficultés du chemin, mais en même temps elle mettait les fugitifs à l'abri des coups de mousquet qu'on n'aurait pas manqué de leur tirer depuis les murailles du château, s'il avait été possible de voir de quel côté ils se dirigeaient.

Magui marchait la première, avec des pré-

cautions infinies, et sondant le terrain à chaque pas, du bout d'un long bâton qu'elle tenait à la main.

Au bout d'un peu plus d'un quart d'heure, La Cuzon, le capitaine et la vieille femme avaient enfin atteint la route étroite, mais praticable même aux voitures, qui conduisait de Ménétrux-en-Joux au manoir de l'Aigle.

La Cuzon s'arrêta.

— Messire, — dit-il à l'inconnu, — ici, et ici seulement, nous sommes sauvés!... — Vous pouvez élever votre âme et remercier Dieu, car, à partir de cette minute, vous êtes véritablement libre...

— J'ai déjà remercié Dieu, capitaine, — répondit l'inconnu, — et, si je ne vous remercie pas comme je le devrais, vous à qui, après lui, je dois tout, c'est que les expres-

sions me manquent pour vous témoigner dignement la reconnaissance dont mon cœur déborde... — Par bonheur, capitaine, j'ai le droit d'espérer qu'il me sera permis et possible de payer utilement un peu plus tard la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous...

La Cuzon serra la main du vieillard, et reprit en s'adressant à Magui :

— Je suis dans un grand embarras.

— D'où vient cet embarras, capitaine?...

— Au moment où vous venez de nous rendre, avec le plus admirable dévouement, des services signalés, je me vois forcé d'avoir à votre égard toutes les apparences d'un procédé presque injurieux...

— Ne vous gênez pas, capitaine, et dites-moi de quoi il s'agit...

— Il me faut vous quitter ici, et vous demander d'aller attendre, auprès du Saut-Girard, que Garbas vienne nous chercher...

— Pourquoi cela?...

— Parce que je vais regagner le Trou des Gangônes par une de ces issues mystérieuses que Varroz, Marquis et moi nous connaissons seuls, et que nous nous sommes engagés les uns vis-à-vis des autres, sur notre honneur, à ne révéler à qui que ce soit au monde...— J'ai en vous, Magui, la confiance la plus absolue, et vous l'avez noblement méritée, mais il me faut tenir mon serment...

— Eh bien, — demanda la vieille femme en désignant l'inconnu, — et ce gentilhomme?...

— Je le prierai de se laisser bander les

yeux par moi, quand nous approcherons de l'endroit où commence le souterrain...

— Capitaine, — reprit Magui avec un sourire, — mettez votre conscience en repos... — Je puis vous accompagner et vous ne trahirez aucun serment...

— Que voulez-vous dire?...

— Je veux dire que je vous servirais de guide au besoin, et que je connaissais longtemps avant vous toutes les issues du Trou des Gagônes...

— C'est impossible!!... — s'écria La Cuzon.

— C'est peut-être impossible, — répliqua Magui, — mais ce n'en est pas moins l'exacte vérité, et je vais vous en donner la preuve...

Elle s'approcha du capitaine et lui parla tout bas pendant un instant.

— Étrange créature ! ! — murmura ce dernier après l'avoir écoutée. — Comment se fait-il que vous connaissiez...

— Ce que vous croyez connu de trois personnes seulement? — interrompit Magui. — Je pourrais vous répondre que je suis sorcière, mais vous ne me croiriez peut-être pas...

— Non, certes, je ne vous croirais pas !... — Vous êtes un bon ange et non point un mauvais génie !...

— J'aime mieux vous rappeler, — poursuivit la vieille femme, — que depuis vingt ans je vis sans asile et au jour le jour, parcourant le pays tout entier, et qu'il n'est pas dans nos montagnes, un rocher, une grotte, une source, un vieil arbre même que je ne connaisse...

— Venez donc avec nous... — répondit le capitaine.

Au lieu de tourner à gauche pour suivre le cours de l'Hérisson et arriver au Saut-Girard, La Cuzon prit à droite avec ses compagnons et gravit ce mamelon du haut du quel la brave et robuste veuve Gothon avait aperçu Raoul de Champ-d'Hivers regardant la tour de l'Aiguille.

Il se dirigeait vers la forêt de Ménetrux-en-Joux, qui couronnait, en face de lui, les sommets de la montagne.

Après quelques instants de marche rapide et silencieuse, La Cuzon ralentit son pas.

— Maintenant, — dit-il à Magui. — Expliquez-moi, je vous prie, ce qu'il y a de vrai dans la nouvelle que vous êtes venue apporter au seigneur de l'Aigle?...

— La nouvelle de la prise du curé Marquis?...

— Oui.

— Tout est vrai, par malheur !... — Seulement j'ai prétendu, en présence du comte, n'avoir point reconnu le prisonnier, parce que je parlais devant Églantine, et que je ne voulais pas ajouter un chagrin de plus aux chagrins de la pauvre enfant... — J'avoue, cependant, que j'ai singulièrement altéré la vérité en ce qui touche aux détails de ma rencontre avec Brunet...

— Que s'est-il donc passé?...

— Je vais vous le dire. — Immédiatement après votre départ, ainsi que vous le savez déjà, le curé Marquis donna l'ordre à Pied-de-Fer de me mettre sous la garde de deux montagnards qui devaient me garder à vue.

— Ceci m'inquiétait peu, car je connaissais le secret du souterrain, et je savais bien que je serais libre quand il me conviendrait de l'être. — Je me couchai sur un tas de paille, et je fis semblant de dormir. — Au bout d'une heure, la surveillance de mes gardiens fut distraite par l'arrivée d'un homme des corps-francs, qui venait apporter la nouvelle qu'une bande de Gris, échappés sans doute au massacre de Saint-Claude, erraient dans les environs et venaient de mettre le feu à deux fermes et de massacrer des paysans... — Il se fit un grand mouvement dans la caverne, et le curé, en robe rouge, se mit à la tête d'une vingtaine de montagnards pour aller pourchasser les Gris... — Je profitai du bruit et de la confusion de ce moment pour me glisser dans les profondeurs du Trou des

Gangônes, et pour m'engager dans l'issue secrète qui me conduisit bien vite en rase campagne...

« J'étais inquiète du résultat de votre tentative, capitaine, et des dangers auxquels vous vous exposiez. — J'aurais donné la moitié des quelques jours qui me restent à vivre pour me rapprocher de vous et pour pouvoir vous venir en aide au besoin... — J'eus d'abord l'idée de m'introduire dans le château de l'Aigle à la faveur du grand concours de tenanciers et de main-mortables, qui venaient apporter leurs redevances... — mais c'était là une idée folle... — On sait trop bien que Magui la sorcière ne possède rien et ne peut rien avoir à payer à personne... — D'ailleurs, dans la haine aveugle et sans motifs qu'ils m'ont vouée, les paysans

eux-mêmes auraient été les premiers à dénoncer ma présence, et, si j'en avais été quitte pour être chassée honteusement, j'aurais dû m'estimer heureuse...

« Je résolus donc de me contenter d'errer autour du château et de me rapprocher de cette issue dangereuse dont je vous avais appris l'existence. — Mais je ne pouvais me montrer de ce côté en plein jour, et, pour attendre que la nuit fut venue, j'allai m'asseoir dans un fourré, au pied d'un arbre, dans le bois de Charésiez. — Là, et au moment où la nuit commençait à tomber, je fus témoin de ce combat que j'ai raconté au seigneur de l'Aigle. — Les Gris étaient nombreux, — les Cuanais furent écrasés et le curé Marquis fut fait prisonnier...— Je ne pouvais le secourir en aucune façon, — je restai blottie dans ma

cachette. — Le capitaine Brunet, que je reconnus à l'instant, passa tout près de moi avec quelques hommes, et je l'entendis qui disait à l'un d'eux :

« — Lieutenant, vous allez prendre le commandement de l'escorte du prisonnier... Vous le conduirez au fond de la Gorge que traverse la rivière du lac, sous Clairvaux, — vous remonterez la rive droite, et vous rencontrerez un homme auquel vous demanderez le mot de passe... — Je vous quitte, — *le Maître* m'attend à dix heures, — je compte vous rejoindre cette nuit... — Faites bonne garde !... vous me répondez de la robe rouge sur votre tête !...

« Les Gris s'éloignèrent, et le capitaine Brunet se mit seul en marche dans la direction du château de l'Aigle. — *Le Maître*,

dont il venait de parler, était Antide de Montaigu, — je n'eus pas, à cet égard, l'ombre d'un doute.

« Il faut vous dire, capitaine, que je connaissais l'existence d'une poterne, pratiquée dans la partie inférieure des remparts, masquée par des broussailles, et par laquelle j'avais vu plus d'une fois Lespinassou et Brunet s'introduire.

« C'était encore par cette poterne, à coup sûr, que Brunet allait passer. — Il en avait la clé, et, si je parvenais à la lui prendre, j'atteignais le but de mes désirs, car rien ne m'empêcherait d'entrer à sa place. — Mais, pour cela faire, il fallait l'empêcher d'arriver au château.

« Mon plan fut bientôt combiné.

« A une demi-heure de chemin de l'en-

droit où se trouvait en ce moment Brunet, vous savez, capitaine, que le sentier est coupé par une profonde ravine, sur laquelle un sapin est jeté en guise de pont.

« Je pris les devants en courant en ligne droite à travers les taillis, de toute la vitesse de mes vieilles jambes, — je traversai la ravine, — je tirai à moi le tronc du sapin, de façon à ce qu'il ne reposât que de quelques lignes sur le rocher, et je m'accroupis dans les herbes.

« Au bout de peu de minutes j'entendis venir Brunet. — Il sifflotait joyeusement l'air de cette chanson montagnarde que Garbas chante si souvent.

« Je le laissai s'engager sur le pont chancelant, et, quand il fut au milieu, je donnai au sapin une violente secousse.

« Brunet poussa un cri effroyable et roula dans la ravine avec le tronc d'arbre.

« Je descendis avec précaution et je le trouvai tout au fond, raide mort et le crâne fracassé. — Je fouillai dans ses vêtements, j'y trouvai la clé qui devait m'ouvrir la poterne du château de l'Aigle, vers lequel je me dirigeai.

« Chemin faisant, je réfléchis au meilleur parti à tirer de ma situation. — Le comte de Montaigu attendait Brunet. — Peut-être n'était-il point impossible, en me présentant à la place du capitaine et en inventant une histoire vraisemblable pour expliquer cette substitution, de capter la confiance du comte. — Je cherchai l'histoire, qui ne me coûta pas grands frais d'imagination, et qui me réussit merveilleusement, puisque le seigneur

de l'Aigle fut de tout point ma dupe... — Maintenant, capitaine, vous en savez aussi long que moi...

— Ainsi, — demanda La Cuzon, — vous êtes sûre que le curé Marquis a été conduit au château de Clairvaux ?

— Je suis sûre, au moins, qu'il a été remis au sire de Beauffremont qui sera chargé de sa garde.

— Avant la nuit prochaine, Marquis sera libre et Beauffremont sera prisonnier... — s'écria La Cuzon.

— Me permettez-vous, capitaine, non pas de vous donner un conseil, mais d'exprimer mon opinion ?

— Certes !...

— Eh bien ! croyez-moi, prenez garde à ce que vous voulez faire, — ne compromettez

rien par une hâte imprudente, — songez que si vous avez des preuves de la trahison du comte de Beauffremont, ces preuves ne sont pas encore publiques ; — songez que ce n'est point, sans doute, au château de Clairvaux, mais dans quelque prison secrète que le curé Marquis doit se trouver en ce moment ; — songez enfin que nous avons un moyen de savoir promptement tout ce qui se passe et de profiter de la confiance de nos ennemis, puisque le seigneur de l'Aigle a pris soin de me remettre lui-même une lettre et une bague qui doivent me permettre d'approcher du sire de Bauffremont...

— Mais cette lettre est inintelligible pour nous !...

— Croyez-vous donc que je ne saurai pas me rendre compte des impressions de celui à

qui est elle est adressée?... — Croyez-vous donc qu'admise dans l'intérieur du château de Clairvaux, je ne saurai pas en rapporter de précieux renseignements?...

— Sans doute, mais si mes retards laissent le temps de rallumer pour Marquis le bûcher de Pierre Prost?...

— Soyez sans inquiétude, capitaine, — vous avez plus d'un jour devant vous... — Si le curé Marquis doit mourir, ce n'est pas maintenant, et ce n'est pas ici... — Sa capture est trop importante, — un pareil homme est trop haut placé, pour que les Gris et les Suédois le sacrifient avant de s'en être fait un trophée aux yeux de la France...

— Il est possible que vous soyez dans le vrai, — répondit La Cuzon; — dans tous les cas, je ne prendrai aucun parti avant d'avoir

délibéré avec le colonel Varroz, — et vous nous avez rendu de trop grands services pour n'être point présente à cette délibération.

Tout ce qui précède s'était dit en gravissant la côte escarpée qui conduit à la forêt de Ménétrux-en-Joux.

Nos personnages ne tardèrent point à arriver sous les arceaux de sombre verdure formés par les sapins séculaires.

Tant qu'ils avaient marché sur des surfaces découvertes, les clartés pâles tombant du ciel étaient venues les aider à se diriger; — mais ici les ténèbres devenaient opaques, et La Cuzon et Magui, n'ayant point, comme le prisonnier délivré, la faculté si chèrement acquise de voir clair dans l'obscurité la plus profonde, couraient risque de s'égarer à

chaque pas et de s'engloutir dans les crevasses béantes qui se rencontrent fréquemment sur les plateaux des montagnes du Jura.

— Capitaine, — dit la vieille femme en brisant quelques branches sèches, — voici qui nous servira de torche, je marcherai la première afin de reconnaître le terrain...

La Cuzon embrasa un peu de mousse sèche en brûlant une amorce. — Magui souffla sur cette mousse d'où ne tarda point à jaillir une flamme pétillante qui lui servit à allumer une des branches de sapin dont elle avait fait provision.

Armée de cette torche improvisée, elle prit les devants, secouant au-dessus de sa tête la résine ardente d'où s'échappaient de longues spirales d'une fumée blanche et tournoyante.

La Cuzon put alors, pour la première fois, jeter sur le visage de son compagnon un regard investigateur.

Les traits de l'inconnu étaient d'une admirable pureté de forme, mais recouverts d'une pâleur si grande qu'on les eût dit sculptés dans le marbre, et que la barbe et les cheveux blancs ne tranchaient qu'à peine sur cet épiderme livide.

Le capitaine tressaillit et ne put retenir un geste de stupeur.

— Qu'avez-vous donc? — lui demanda l'inconnu qui remarqua ce mouvement.

— Messire, — murmura La Cuzon, — il y a deux heures, dans ce cachot où vous attendiez depuis vingt ans un libérateur, vous m'avez dit mon nom... — voulez-vous qu'à mon tour je vous dise le vôtre?...

— Le mien! — répondit l'inconnu, — comment pourriez-vous le savoir?... — J'ai presque appris à l'oublier, moi...

— Qu'importe la façon dont je le sais, pourvu que je le sache...

L'inconnu secoua la tête.

— C'est impossible! — reprit-il. — Dieu seul et le seigneur de l'Aigle se souviennent aujourd'hui de ce nom... — C'est celui d'une race éteinte... — c'est celui d'un homme qui n'existe plus...

— C'est celui d'une race qui peut refleurir! — répliqua vivement le capitaine, — c'est celui d'un homme vivant et fort, et dont pas un des cœurs généreux de la province n'a perdu le souvenir!... — c'est celui du noble baron franc-comtois Tristan de Champ-d'Hivers...

L'inconnu s'arrêta et attacha sur La Cuzon un regard dans lequel se peignait l'étonnement le plus profond.

— Dieu lui-même, — balbutia-t-il, — a-t-il écrit mon nom sur mon front dévasté...

— Peut-être... — dit La Cuzon.

— Je ne vous comprends pas...

— Je m'expliquerai, messire, mais plus tard... — En ce moment j'ai le droit d'attendre de vous la confidence promise, — j'ai le droit de vous demander le récit de vos malheurs...

— Ce récit sera bien court, — répondit le vieillard auquel nous restituerons désormais son nom et son titre, — et, si un étrange et terrible épisode, rêve peut-être plutôt que réalité, n'était venu apporter une cruelle di-

version aux monotones tortures de vingt ans de captivité, il pourrait se résumer par ces quelques mots : — *J'ai souffert plus qu'il n'est donné à un homme de souffrir !...* — Écoutez-moi donc, et, quand vous m'aurez entendu, vous comprendrez toute l'énergie de ce sentiment d'implacable haine qui m'étreint le cœur... — Vous comprendrez que je donnerais avec joie non-seulement ma vie en ce monde, — ceci ne serait rien ! — Mais encore ma part de bonheur dans l'autre, — pour me venger dignement d'Antide de Montaigu !!...

XXXVII

Où les explications continuent.

Il y eut un moment de silence après ces dernières paroles, — puis le baron Tristan demanda à La Cuzon :

— Que savez-vous de mon histoire?...

— Je sais les bruits qui ont couru dans

la province, au moment de l'incendie du château de Champ-d'Hivers, et rien de plus, — répondit le capitaine; — comme beaucoup de gens j'ai cru longtemps que le feu du ciel était tombé sur le manoir seigneurial, et que vous aviez péri dans l'incendie avec votre fils unique. — Depuis cette époque, de sérieuses raisons sont venues modifier ma croyance, — là, où je ne voyais qu'un accident, j'ai vu un double crime, un assassinat et un incendie, et c'est Antide de Montaigu que j'en ai accusé en mon âme et conscience...

— Puis-je connaître les motifs qui ont influé à ce point sur vos convictions ?...

— Vous les connaîtrez bientôt, messire, — mais, en ce moment, je vous supplie de ne pas m'interroger...

— Cependant, vous ajoutiez foi à ma mort ?..

— Aussi certainement que si j'avais eu votre cadavre sous les yeux...

— Pourquoi cela ?...

— Un vieux serviteur avait cru voir votre corps tout sanglant dans le lit embrasé...

— Mais alors capitaine, comment donc, tout à l'heure, vous a-t-il été possible de deviner qui j'étais?... — Un vieillard m'aurait reconnu peut-être... — Vous, quand j'ai disparu, il y a vingt ans, vous n'étiez qu'un enfant... — Il y a là un mystère inexplicable dans lequel ma pensée s'égare...

En face de ces questions réitérées, La Cuzon éprouvait un grand embarras.

Plus de deux siècles avant l'apparition de cet adorable chef-d'œuvre de madame de Gi-

rardin : *La joie fait peur !*... il savait que la joie, prodiguée trop brusquement et à trop hautes doses, peut foudroyer aussi bien et peut-être mieux que la plus âcre douleur.

Il ne voulait point révéler si vite au baron de Champ-d'Hivers que Raoul était vivant, et que c'était à sa ressemblance avec le fils qu'il avait reconnu le père.

Il se contenta donc de répondre :

— Je vous en conjure de nouveau, messire, armez-vous de patience... — Je ne tarderai guère à vous apprendre tout ce qu'il vous importe de savoir, et vous verrez alors qu'il m'était impossible de parler plus tôt...

Tristan s'inclina.

— Ce que vous ferez sera bien fait, — dit-il. – J'attendrai que le moment soit venu...

Puis il reprit :

— Le vieux serviteur, — Marcel Clément, sans doute, — qui m'a vu tout sanglant et sans connaissance dans le château incendié, ne s'était point trompé. — Surpris dans mon sommeil par le feu et par les assassins, je n'eus pas même le temps de me mettre en défense. — Dix hommes armés, parmi lesquels se trouvait l'homme au Masque rouge, le seigneur de l'Aigle, se ruèrent sur moi et me percèrent de coups d'épée... — Je m'évanouis et je crus mourir...

« Quand je revins à moi, j'étais dans un cachot, — dans ce même cachot d'où vous m'avez arraché il y a deux heures. — J'avais perdu beaucoup de sang ; — ma faiblesse était telle et mon corps si complètement brisé,

que je n'eus pas tout d'abord la conscience de ma situation…

« C'est d'une façon vague, incomplète, presque indistincte, que je me rappelle la première période de ma captivité… — Les souvenirs de cette époque m'apparaissent pour ainsi dire à travers un voile qui les obscurcit et les amoindrit ; — ils ressemblent à ces rêves qu'on oublie au réveil et qui ne laissent dans l'esprit, en s'effaçant, qu'une trace vague et confuse.

« Étendu sur la paille, au fond de mon cachot, — de même qu'il n'y avait plus de sang dans mes veines, il n'y avait plus d'énergie dans mon cœur, même pour la souffrance. — mon corps était mourant, — ma pensée était morte !…

« Bien des heures, bien des jours, bien des

mois s'écoulèrent sans me ramener la force physique et la force morale. — Je sentais que je venais d'être foudroyé par quelque catastrophe gigantesque. — Je sentais que ma vie était perdue et qu'aucun autre malheur ne se pouvait comparer au malheur inouï qui m'accablait... — mais l'énergie me manquait pour la révolte. — Je m'engourdissais peu à peu, comme ces voyageurs perdus dans les neiges qui sentent le sommeil venir, et avec lui la mort, et qui cependant n'essayent même point de lutter contre le sommeil et contre la mort... — c'est tout au plus si, par instants, j'éprouvais une aspiration instinctive vers la liberté... — Alors je cherchais machinalement quelques moyens insensés d'évasion ; — alors je tournais dans mon cachot comme un loup prisonnier tourne dans sa

cage. — Je m'élançais pour atteindre au soupirail par lequel on me jetait ma nourriture; — puis, découragé de ces efforts infructueux, je retombais dans ma torpeur et dans mon inertie...

« A cette somnolence étrange, — à ce long sommeil de mon âme, succéda une crise de désespoir et de délire. — J'exhalai ma rage en cris, en imprécations, en blasphêmes; — je meurtris mes bras et je brisai mes ongles contre les murailles de rocher... — Cette période de fureur passa comme avait passé la période d'engourdissement...

« Un découragement morne et froid leur succéda : — Je voulus mourir. — Pendant bien des jours je n'approchai de mes lèvres ni un morceau de pain, ni une goutte d'eau.

« Je touchais à l'agonie. — Les tortures de

la faim me firent oublier ma résolution. — Je mangeai. — Avec la force me revinrent à la fois le découragement et le délire. — Je résolus de nouveau d'en finir avec la vie, mais je voulus en finir sur-le-champ, et sans m'infliger encore une fois le supplice d'une agonie longue et intolérable... — Je pris mon élan. — A dix reprises, je m'élançai de toute ma force contre le rocher, le heurtant impétueusement avec ma tête, dans l'espérance qu'un de ces chocs serait mortel; — à dix reprises je me relevai, couvert de sang, pour recommencer encore, jusqu'à ce qu'enfin je sentis une suprême défaillance s'emparer de moi. — Je ne me relevai pas. — Je crus que la mort venait. — Du fond de mon âme, je remerciai Dieu, qui daignait enfin me pren-

dre en pitié, et je perdis l'usage de mes sens...

Tristan de Champ-d'Hivers, comme accablé sous le fardeau des souvenirs lugubres qui passaient dans sa mémoire, baissa la tête sur sa poitrine et garda le silence pendant un instant.

En écoutant le terrible récit de ces souffrances sans nom, fait par celui-là même qui les avait subies, La Cuzon se sentait pâlir, et, de seconde en seconde, il essuyait la sueur glacée qui mouillait ses tempes.

Le vieillard reprit :

— Il était écrit, là-haut, que je vivrais, — et, grâce à vous, capitaine, je dois aujourd'hui remercier Dieu de n'avoir pas exaucé, dans ce temps-là, ma prière ardente...

« Au moment où je m'étais évanoui, ma tête portait contre la muraille ; — au moment où je repris l'usage de mes sens, il me sembla que plusieurs personnes parlaient dans mon cachot, et tout près de moi. — Pour un prisonnier, un évènement inaccoutumé, quel qu'il soit, apporte une espérance avec lui.

« Je me soulevai vivement afin de voir quels étaient ces visiteurs inattendus. — Il n'y avait là personne, et je n'entendis plus rien..

« Je crus à une hallucination et je laissai retomber ma tête en arrière. — A peine avait-elle touché de nouveau la muraille, que le bruit des voix recommença.

« J'éloignai ma tète, — le silence se fit. — Je la rapprochai, — les voix parlèrent de nouveau.

« C'est ainsi que je découvris cette étrange propriété de la transmission des sons, dont la voûte et la muraille du cachot étaient douées au plus haut degré.

« Cette découverte fut pour moi d'un immense intérêt et me rattacha en quelque que sorte à la vie. — Désormais, je n'étais plus absolument seul. — Je n'étais plus, au moins, condamné à n'entendre jamais d'autre bruit que celui du guichet s'entr'ouvrant à demi pour laisser tomber auprès de moi une nourriture grossière et insuffisante. — Un lointain écho du monde arrivait jusqu'à mon oreille et fournissait un aliment à la dévorante activité de mon esprit.

« A partir de ce moment, je ne quittai plus guère l'endroit de ma prison d'où je pouvais écouter tout ce qui se disait au-dessus de

moi, et Dieu sait combien de secrets sinistres me furent ainsi révélés...

« Mais j'en arrive à cette nuit horrible dont le souvenir, à l'heure où je vous parle, arrête encore les battements de mon cœur...

« Je m'étais endormi, la tête appuyée contre le rocher.

« Je fus tiré de mon sommeil par des cris déchirants qui se mêlaient au cliquetis des verres se heurtant dans une orgie. — La voix avinée du seigneur de l'Aigle murmurait les paroles, ou plutôt les imprécations d'un infâme amour, et une autre voix, qui fit tressaillir ma chair et qui remua mon âme jusque dans ses profondeurs, répondait par des plaintes, par des prières, par des malédictions...

« C'est que cette voix, qu'il me semblait

reconnaître, était celle de la femme que j'avais tant aimée, — celle de Blanche, — de ma douce et chaste fiancée, disparue dans des circonstances que je n'ai pas besoin de vous rappeler...

« Il me sembla que j'étais sous le poids d'un hideux cauchemar. — J'aurais voulu me lever et courir à l'aide de la malheureuse créature qu'Antide de Montaigu violentait; — j'aurais voulu répondre à son appel désespéré et joindre mes imprécations à ses cris ; — mais un anéantissement pareil à la mort me clouait au sol sur lequel j'étais étendu; ma voix expirait dans ma gorge ; — mes lèvres, tout en s'agitant, restaient muettes...

« Cependant le bruit continuait, et j'assistais par la pensée à toutes les péripéties de

l'effroyable lutte dont l'issue ne pouvait être douteuse.

« Les cyniques emportements du misérable, ivre de vin et de luxure, atteignaient leur paroxysme. — Les gémissements et les supplications de la victime s'affaiblissaient. Sa force était à bout...

« Enfin, Antide de Montaigu poussa un hurlement de triomphe auquel répondit vaguement le râle du désespoir, pareil à celui de l'agonie...

« Le plus lâche, le plus monstrueux des crimes, venait de s'accomplir !...

« Après un long silence, j'entendis frapper sur un timbre, puis le seigneur de l'Aigle s'écria : *Emportez cette femme !...*

« Le calme se rétablit ensuite, et je me demandai si je ne venais pas de rêver, — et,

cette question que je m'adressais alors, je me l'adresse encore aujourd'hui ; car, depuis cette époque, jamais un mot ne fut prononcé qui eût trait à la scène inouïe dont il m'avait semblé être le témoin...

« Cependant le désir ardent, impérieux, irrésistible, de dégager la vérité des nuages parmi lesquels elle s'enveloppait pour moi, m'avait rendu des forces en me donnant une fièvreuse soif de liberté...

« Vingt fois par jour j'entendais, derrière celle des murailles de mon cachot qui touche à la citerne, un bruit dont je ne pouvais me rendre compte et qui était produit par les valets et les palefreniers venant puiser de l'eau. — Je me figurai que, s'il m'était possible de creuser le rocher de cet endroit, je parviendrais à m'échapper...

« Je me fis une sorte d'outil avec un carcan rouillé que j'avais trouvé sur le sol, et je me mis à l'œuvre... — Ce fut un travail gigantesque... J'employai, non pas des jours et des mois, mais des années, à percer une étroite issue dans ces blocs de granit contre lesquels s'usait le fer...

« Enfin, j'atteignis le résultat si longtemps rêvé, si énergiquement poursuivi ! — J'avais triomphé de l'impossible !... — j'avais vaincu le granit !...

« Jugez de ce qui se passa en moi, jugez du désespoir qui s'empara de mon âme, quand je vis que l'unique résultat de tous mes efforts et de tous mes travaux, était de me donner deux cachots au lieu d'un seul...

« Comment ai-je survécu à cette atroce dé-

ception?... — en vérité, je ne le sais pas!...

— Je puis supposer seulement que Dieu, sachant que la délivrance me viendrait par vous, ne voulait pas me laisser mourir...

« Voilà l'histoire de ma captivité, capitaine; et maintenant vous comprendrez, sans doute, quelle place doivent tenir dans mon âme ces deux sentiments : pour vous une reconnaissance sans bornes, — pour Antide de Montaigu une haine immortelle!...

Tristan de Champ-d'Hivers se tut.

La Cuzon s'absorbait dans une profonde et sombre rêverie, et pendant quelques minutes il garda le silence.

— Messire, — demanda-t-il enfin, — vous était-il possible, dans votre cachot, de vous rendre un compte exact du temps écoulé?...

— Oui, — répondit le vieux seigneur, —

C'était même une sorte d'occupation pour moi que de supputer les années, les mois et les jours ; et puis, j'avais trouvé un moyen d'éviter toute erreur...

— Que faisiez-vous pour cela?...

— Chaque semaine j'ajoutais une entaille aux entailles précédemment faites par moi dans le rocher...

— Alors il vous serait possible de préciser l'époque à laquelle s'est passée cette scène étrange, — rêve ou réalité, — d'une femme violentée par le seigneur de l'Aigle?...

— Cela me serait possible.

— Faites-le donc, je vous en prie...

Tristan de Champ-d'Hivers, après un instant de réflexion, répondit :

— Cette scène a dû se passer dans le courant du mois de mai de l'année 1619...

— Ah ! — murmura La Cuzon tout bas, — et Eglantine est née au château de l'Aigle au mois de janvier 1620 !... — Il est impossible d'en douter, Églantine est la fille de Blanche de Mirebel et de l'infâme Antide de Montaigu !...

Le vieux gentilhomme allait demander au capitaine quels étaient les motifs de la question qu'il venait de lui adresser.

Il n'en eut pas le temps.

Magui, qui précédait toujours nos deux personnages, arrivait en ce moment au fond d'une ravine étroite ; — là, elle s'arrêta en face d'une roche haute et lisse, dont la base disparaissait au milieu d'un véritable fourré de genêts, et d'arbustes épineux et toujours verts.

— Messire, — dit La Cuzon à Tristan, —

nous approchons du terme de notre voyage, et, pour obéir au serment qui me lie, je vais être obligé de vous bander les yeux... — Je n'ai pas besoin d'ajouter que le colonel Varroz et le curé Marquis, aussitôt qu'ils vous connaîtront, m'accorderont le droit de n'avoir plus de secrets pour vous...

— Ce que vous ferez sera bien fait, capitaine, — répondit de nouveau Tristan en présentant sa tête pâle au bandeau que venait de préparer La Cuzon.

Magui écarta les broussailles qui enveloppaient d'un réseau presque inextricable le pied du rocher, et elle démasqua une ouverture étroite et basse dans laquelle il n'était possible de se glisser qu'en rampant sur les mains et sur les genoux.

La vieille femme s'engagea la première

dans cette ouverture. — Le capitaine fit passer Tristan de Champ-d'Hivers, et, après avoir rapprochés et mis en bon ordre les rameaux des buissons momentanément écartés, il suivit le gentilhomme.

Au bout d'une vingtaine de pas, il devint possible de se relever et de marcher sans courber la tête.—La voûte du souterrain s'élargissait et le couloir se faisait galerie.

XXXVIII

Où plus que jamais, les explicatios continuent.

— Messire, — demanda le capitaine à Tristan, — sauriez-vous, seul et sans indica tions, retrouver l'entrée par laquelle nous venons de vous introduire?

— Non, certes ! — répondit le vieux gentilhomme.

— Vous me l'affirmez, messire ?...

— Je vous en donne ma parole d'honneur...

— Dans ce cas, rien n'empêche que vous ôtiez votre bandeau... — Je suis en règle vis-à-vis de mon serment, puisque vous ignorez le secret de la caverne...

Tristan se hâta d'arracher le mouchoir qu'il rendit à La Cuzon en lui disant :

— Franchement, capitaine, j'aime mieux cela... — Je ne saurais vous exprimer combien l'obscurité me pèse, après tant d'années d'obscurité !...

La voûte, nous le répétons, s'élargissait devant les voyageurs nocturnes ; — une atmosphère humide et froide alourdissait leurs

poitrines et venait les frapper au visage. — Le faible bruit de leurs pas retentissait avec une sonorité étrange, et se perdait au loin après avoir éveillé les échos endormis parmi les anfractuosités du roc.

La galerie dans laquelle ils marchaient suivait une pente assez rapide, et sa voûte allait s'élevant et s'agrandissant toujours jusqu'au moment où, la galerie se métamorphosant tout à coup en une salle immense, la voûte se perdait à une si grande hauteur que la lumière de la torche ne pouvait l'atteindre.

Le silence qui régnait dans cette salle n'était pas le silence réparateur de la nuit, — le doux et calme silence de la nature qui sommeille, — causé et interrompu par les vagues murmures de la vie qui va bientôt renaître...

— Non, — c'était un calme sinistre, — un

silence glacial, absolu, — celui de la mort et de la tombe...

C'est à peine si l'on entendait par instants le cri lugubre de la chauve-souris, quittant la pointe de rocher à laquelle elle était suspendue par les pattes, et décrivant dans l'atmosphère lourde les bizarres sinuosités de son vol capricieux.

D'innombrables stalactites formaient sur les parois de la caverne comme un étrange défilé de fantômes menaçants et d'animaux impossibles, pareils à ceux que le moyen-âge sculptait pour en faire les gargouilles de ses cathédrales et de ses monastères.

A l'extrémité de la gigantesque salle, une rivière souterraine roulait lentement et silencieusement sur un lit de sable ses flots qui, dans la demi-obscurité, semblaient noirs

comme de l'encre et épais comme de l'huile.

Nos trois personnages traversèrent cette rivière en sautant de rocher en rocher, et ils pénétrèrent dans une seconde galerie qui s'abaissait et qui se resserrait devant eux, et qui finit par s'interrompre tout à coup.

Un bloc de granit, semblant s'être détaché de la voûte, barrait le chemin.

— Nous sommes arrivés, messire, — dit le capitaine à Tristan.

— Arrivés ! — répéta ce dernier ; — j'aurais cru plutôt que nous étions fourvoyés dans un souterrain sans issue...

— Vous allez voir...

La Cuzon prit la torche des mains de Magui, et montra au gentilhomme que quelques entailles, suffisantes pour y placer les pieds et les mains, étaient pratiquées dans le bloc

de granit dont elles faisaient une sorte d'échelle, et, après avoir éteint la torche désormais inutile, il monta le premier.

Du haut du rocher qui touchait presque à la voûte, le regard plongeait dans l'intérieur du Trou des Gangônes, et, dans l'éloignement, on entrevoyait la lumière faible et vacillante des feux de bivouacs allumés par les montagnards.

Le capitaine descendit, suivi par Tristan et par la vieille femme.

Il approcha de sa bouche deux de ses doigts, et il fit retentir ce formidable coup de sifflet qui servait de signal aux soldats des corps-francs, et dont les Gris et les Suédois avaient entendu si souvent sur les champs de bataille les menaçantes vibrations.

A l'instant même, tout fut bruit et mouve-

ment dans la caverne. — Les montagnards se précipitèrent avec des clameurs de joie vers l'endroit où ils savaient qu'ils allaient revoir leur jeune chef bien aimé, et Garbas, arrivant le premier de tous, et entraîné par un irrésistible transport, se jeta au cou de La Cuzon en s'écriant :

— Ah ! capitaine ! c'est donc vous !... vous voilà revenu !... tout est sauvé !... — Nous commencions à nous démoraliser, savez-vous !... — Il nous semblait que le malheur était sur nous... — le curé Marquis prisonnier, et vous absent, nous n'étions plus des hommes !... — Mais puisque vous revoici, tout va bien, et le curé sera bientôt libre !

— Vive le capitaine !... vive La Cuzon !... — hurlèrent avec un formidable ensemble tous les montagnards, en proie à un véritable

délire, et s'efforçant d'embrasser les mains et les vêtements du jeune homme.

— Merci, mes amis...—merci, mes braves et dignes compagnons... — merci, mes fidèles soldats... — répondit le capitaine profondément touché de cet accueil enthousiaste dans lequel se lisait si bien l'ardent attachement qu'il inspirait.

Puis, après avoir rendu à Garbas étreinte pour étreinte, il lui dit :

— Cours prévenir le colonel Varroz que j'arrive et que j'ai des choses de la plus haute importance à lui communiquer... — qu'il m'attende dans la grotte du haut où je vais le rejoindre à l'instant...

Le trompette s'élança en bondissant comme un chamois.

La Cuzon échangea quelques paroles avec

les partisans, et leur promit, qu'avant que trois jours fussent écoulés, le curé Marquis serait de retour au milieu d'eux.

Ensuite il se dirigea avec Tristan de Champ-d'Hivers vers l'escalier taillé dans le roc et qui conduisait à cet étage de la caverne dans lequel nous avons déjà introduit nos lecteurs.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'il s'aperçut que Magui ne le suivait point. — Il se retourna et vit la vieille femme immobile, chancelante et paraissant pouvoir à peine se tenir debout.

Il courut à elle, — il l'enveloppa de ses bras pour la soutenir, — et il lui demanda :

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ?...

— Rien capitaine,—répondit Magui d'une voix assez ferme, — je n'ai rien...

Puis, désignant du regard le gentilhomme dont elle avait pu voir distinctement, pour la première fois, le visage pâle et les cheveux blancs, pendant le temps d'arrêt qui venait d'avoir lieu, elle balbutia à l'oreille de La Cuzon :

— C'est lui, n'est-ce pas? — Oh! capitaine, dites-moi que c'est lui!...

— Qui donc?... — fit le jeune homme avec un étonnement facile à comprendre.

— Lui... mon vieux seigneur... lui, le baron Tristan...

La Cuzon tressaillit.

— C'est lui! — répliqua-t-il vivement et tout bas, — mais silence!...

Magui tomba à genoux et se mit à mur-

murer, des lèvres et du cœur. les paroles entrecoupées d'une ardente action de grâces !

Ensuite elle se releva, et elle dit :

— Je puis vous suivre maintenant, capitaine, — me voici forte, — je me tairai tant qu'il le faudra... — je me tairais toute ma vie s'il le fallait... et cependant il y a dans mon pauvre vieux cœur assez de joie pour me faire vivre cent ans...

La Cuzon lui serra silencieusement la main et se remit en marche.

Quelques secondes après ce moment, il avait gravi l'escalier et il entrait dans la petite grotte, où Varroz et Raoul l'attendait avec une impatience pleine d'anxiété,

Une lampe, où toute l'huile était usée,

achevait de consumer sa mèche fumante sans jeter de lueur.

Le colonel et le jeune homme virent bien que La Cuzon n'était pas seul, mais ils n'accordèrent qu'une très minime attention à ses compagnons.

— Mes amis, — leur dit le capitaine après avoir répondu à leurs embrassements, — je veux avant tout vous rassurer au sujet d'Églantine... — Je reviens sans elle, mais cette chère enfant bien-aimée est en sûreté, — aucun danger ne la menace, et je crois même pouvoir ajouter qu'en ce moment aucun danger ne saurait l'atteindre...

— Ah ! — s'écria Raoul avec impétuosité, — Ah ! capitaine, soyez béni !...

— Bientôt, — poursuivit La Cuzon, — bientôt, dans un instant, je vous reparlerai

d'elle et je vous révélerai des mystères tellement étranges qu'il vous semblera, en m'écoutant, que vous faites un mauvais rêve... — Sachez d'abord que Magui la sorcière avait dit vrai ! — Le seigneur de l'Aigle est un traître !... le seigneur de l'Aigle est un infâme !... — le seigneur de l'Aigle est un bourreau !...

— Capitaine, — murmura Raoul, — je vous l'avais bien dit !..,

— Et moi, je le devinais ! — ajoua Varroz. — Tu vois bien maintenant, Jean-Claude, tu vois bien que mon instinct ne me trompait pas !...

— J'ai lutté contre vos pressentiments à tous deux, c'est vrai ! — répliqua La Cuzon. — Pouvais-je croire à tant d'infamie ! — Pour me convaincre, il fallait l'évidence, il fallait

un miracle!.. L'évidence est venue, — le mirable s'est fait... — Dieu, dans sa sagesse infinie, avait décrété que l'enlèvement d'Églantine me conduirait au château de l'Aigle! — Dieu m'a guidé, — Dieu m'a choisi pour faire de moi l'instrument d'une grande réparation et d'un grand châtiment!... — J'ai commencé l'œuvre sainte, vous vous unirez à moi pour la mener à bonne fin!...

La Cuzon s'interrompit.

Il s'approcha du baron Tristan qui s'était assis dans un angle obscur de la grotte, — il mit un genou en terre devant lui, baisa sa main, — et reprit en s'adressant à lui :

— Monseigneur!...

— Monseigneur!... — crièrent à la fois Varroz et Raoul stupéfaits.

— Vous avez bien souffert... — continua

La Cuzon, — vous avez souffert plus que ne peut souffrir un homme... — Dieu doit une éclatante compensation à vos tortures, et je vous la promets en son nom... — Vous avez été fort et résigné contre le malheur ! — Soutenu par un espoir bien vague, vous avez lutté avec la double énergie du corps et de l'âme contre un martyre de vingt années ! — Vous avez triomphé dans cette lutte formidable, car j'ai trouvé un corps vigoureux et un esprit vaillant dans ce cachot où j'aurais dû ne trouver qu'un cadavre et qu'un fou... — Le moment est venu de rappeler à vous, monseigneur, toute cette énergie, toute cette force, toute cette vaillance dont vous avez donné tant de preuves !... — On vous avait tout enlevé, votre rang, votre fortune, votre famille, et jusqu'à votre nom... — Ne vous

laisseriez-vous pas briser, sous le choc écrasant du bonheur, si on vous rendait tout cela?...

— Capitaine, — s'écria Tristan en se levant, et en appuyant ses mains tremblantes d'émotion sur les épaules du héros montagnard, — capitaine, qu'avez-vous dit?... quel mot avez-vous prononcé!... — Ai-je bien entendu!... — *Une famille*... J'ai donc une famille?... J'avais un fils... Mon fils est donc vivant?...

— Monseigneur, la joie tue!... monseigneur, prenez garde!...

— Qu'ai-je à craindre? — reprit Tristan, — la douleur a passé sur moi sans laisser d'empreinte, — la joie rajeunira le vieux sang qui coule dans mes veines. — Capitaine, au nom du ciel, répondez-moi... — N'ayez pas

peur, capitaine, si mon fils est vivant, je vivrai pour aimer mon fils !...

En écoutant la voix de Tristan, Varroz avait tressailli, comme tressaille dans les steppes de l'Amérique du Nord le cheval libre et sauvage qui, tout à coup, entend venir jusqu'à lui, à travers l'espace, le hennissement de son frère captif.

Le vieux soldat sentait un essaim de pensées confuses et de vagues espérances tourbillonner dans son cerveau troublé. — Les veines de ses tempes se gonflaient ; — ses narines dilatées frémissaient ; — il essayait de percer d'un regard éperdu la demi-obscurité qui mettait un voile sur les traits de cet homme dont il ne pouvait distinguer que la haute taille et les cheveux blancs. — De lointains souvenirs se réveillaient en lui, et tantôt

il les accueillait comme une promesse, — tantôt il les chassait comme une illusion.

Raoul, de son côté, éprouvait une émotion si vive et si profonde, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais ressenti rien de pareil, même au moment où, dans la maison de la grande rue de Saint-Claude, il avait appris qu'Églantine était près de lui.

Et il se demandait d'où venait ce trouble instinctif, et pourquoi les battements de son cœur se précipitaient ainsi ?...

La réponse ne se fit pas attendre.

— Parlez, capitaine !... — continua Tristan : — parlez vite, car vous venez de mettre dans mon âme un espoir si ardent et si fou, que, si vous tardez, ce n'est pas la joie qui me tuera... c'est le doute...

— Eh bien ! soyez fort, monseigneur ! —

répondit La Cuzon ; — car tout ce que j'ai promis, je vais le tenir !... — J'ai dit que je vous rendrais votre nom et votre famille... — Baron Tristan de Champ-d'Hivers, embrassez votre fils que voici dans vos bras...

Et il poussa en effet dans les bras du vieillard Raoul qui, le visage inondé de larmes, balbutia avec une joie plus qu'humaine ces deux mots si doux : *Mon père !...*

Varroz n'y tint plus. — L'émotion et l'attendrissement le débordaient ; — il appuya contre sa poitrine bondissante le père et le fils enlacés, et les unissant dans une même étreinte, il les embrassa longtemps, en pleurant comme un enfant, et en murmurant d'une voix entrecoupée et presque indistincte :

— Tristan... c'est moi... ton ami... ton

frère... ton vieux Varroz... — Ah ! ton image vivait là... je t'aimais bien, Tristan... je ne t'oubliais pas, moi... — J'ai tant pleuré ta mort !... — je te revois... tu es là, près de moi, dans mes bras... vous êtes là tous deux... Car j'aime ton fils, Tristan... je l'aime comme je t'aimais, et il le mérite comme tu le méritais... — Tu étais beau, loyal et brave... il est beau, — il est brave, — il est loyal... — Ah ! que Dieu, maintenant, rappelle mon âme à lui quand il le voudra... j'ai assez vécu... j'ai vécu le jour le plus heureux de ma vie...

Elle fut longue, cette triple étreinte du père, du fils et de l'ami. — Cette étreinte, dans laquelle trois nobles cœurs battaient à l'unisson !...

Tristan se sentait près de défaillir sous le

fardeau de son bonheur. — Les vingt années de souffrances qu'il venait de traverser avaient disparu de ses souvenirs comme un rêve qui s'efface, et volontiers il se fut écrié : — Douleurs de l'isolement, souffrances de la captivité, tortures du corps et de l'âme, non, vous n'avez pas existé !...

La Cuzon contemplait ce tableau touchant avec une ivresse orgueilleuse.

Ce bonheur était son ouvrage ; — il était en même temps sa récompense !...

Quand les premiers transports de cette triple reconnaissance se furent apaisés ; — quand les bras se furent dénoués pour ne laisser que les mains unies, Magui s'avança lentement et humblement ; —elle s'agenouilla aux pieds de Tristan dont elle embrassa les genoux, et, après l'avoir regardé pendant un

instant de bas en haut, à travers les larmes qui ruisselaient sur sa figure expressive, elle balbutia :

— Et moi, monseigneur, mon cher seigneur, n'aurai-je donc de vous ni un souvenir, ni une parole ?...

Le baron de Champ-d'Hivers attacha son regard sur les traits de la vieille femme, et s'écria :

— Marguerite !...

— Il me reconnaît !!... — dit-elle en se levant avec une exaltation folle ; — il me reconnaît !... Monseigneur me reconnait !... — Qui m'eut prédit cela quand je fuyais les ruines embrasées du château de Champ-d'Hivers, sous lesquelles je croyais le père et le fils ensevelis !... — Qui m'eût que je les reverrais un jour tous les deux !...—Qui m'eût

dit, quand je pleurais mon nourrisson... mon pauvre enfant... mon Raoul... qui m'eût dit qu'un jour je sauverais la vie de celui que je croyais mort... — Car la vieille et laide Magui d'aujourd'hui s'appelait Marguerite autrefois... et elle était votre nourrice, messire Raoul... mon Raoul, mon beau Raoul... Oh ! mon enfant... mon cher enfant... laissez-moi vous aimer encore... — Laisse-moi t'embrasser aujourd'hui, comme je t'embrassais jadis...

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que Raoul se prêta de tout son cœur à l'accomplissement de l'ardent désir de la pauvre et noble femme, et qu'il lui rendit étreinte pour étreinte, et baiser pour baiser.

Ces scènes touchantes, dont nous n'avons su tracer dans les pages qui précèdent qu'une

ébauche pâle et incomplète, auraient pu se prolonger longtemps encore si La Cuzon n'eût rappelé à l'esprit de Varroz et de Raoul des préoccupations un instant effacées par les évènements si complètement inattendus qui venaient d'avoir lieu.

— Le bonheur qui rendrait le cœur égoïste et dessécherait l'âme, serait un bonheur immérité, — dit-il. — Le curé Marquis est prisonnier, songeons au curé Marquis... — Le baron de Champ-d'Hivers nous racontera lui-même ensuite la terrible odyssée de ses longues tortures, et moi je tiendrai ma promesse en vous reparlant d'Églantine ; — mais encore une fois, en ce moment ne nous occupons que de Marquis...

— Que faire ? — s'écria Varroz en tordant sa moustache blanche. — Comment savoir

en quel lieu les Gris ont conduit leur captif?...

— Nous le savons, — répliqua le capitaine.

— Et c'est?...

— C'est à Clairvaux.

— A Clairvaux!! — répéta le colonel.

— Oui.

— Mais alors, le comte de Beauffremont?...

— Il est traître et vendu comme le seigneur de l'Aigle... et c'est à lui que ce dernier confie la garde de Marquis...

— Les misérables!! — murmura Varroz.

Puis il ajouta tout haut :

— Eh bien! si Marquis est prisonnier à

Clairvaux, il me semble que nous n'avons qu'un parti à prendre...

— Lequel ?...

— Marchons sur Clairvaux, pardieu !... et délivrons Marquis !...

— C'est ce que j'ai dit comme vous, colonel, — répliqua La Cuzon, — et mon premier mouvement a été pareil au vôtre...

— Et, — reprit vivement Varroz, — j'espère bien que, pour toi comme pour moi, le second mouvement sera semblable au premier !...

— Certes !... Seulement, j'ai promis à notre bonne et fidèle Magui de délibérer avec vous et en sa présence, sur les observations qu'elle va vous soumettre elle-même, et qui, je l'avoue, me semblent parfaitement fondées...

— Qu'elle parle, — répondit le colonel, — et, si elle a un bon conseil à nous donner, le diable m'emporte si nous ne le suivons pas !...

Magui répéta, et dans les mêmes termes, tout ce que nous lui avons entendu dire au capitaine, en gravissant la côte de Ménétrux-en-Joux.

— Elle a raison ! complètement raison ! — s'écria Varroz quand il l'eut écoutée.

Puis ensuite, il lui demanda :

— Que comptez-vous faire ?

— Partir à l'instant, — remettre au sire de Beauffremont la lettre et l'anneau du seigneur de l'Aigle ; — découvrir ses intentions secrètes à l'endroit du curé Marquis, et savoir en quel lieu on le cache, si ce n'est pas le château de Clairvaux qui lui sert de pri-

son... — Enfin, faire en sorte que vous soyez instruits de tout cela sans retard, pour qu'il vous soit possible d'agir avec connaissance de cause...

— Mais, pauvre femme, — interrompit Varroz, — votre vigueur a des bornes, si votre courage n'en a pas... — Vos forces vous trahiront...

— J'en ai peur, colonel, — mais le cas est prévu...

— De quelle façon ?

— Comme il se peut que mes forces me trahissent en effet, et que Clairvaux devienne pour moi un lieu de halte forcée, vous allez me donner quelques hommes sûrs, qui devront m'accompagner et m'obéir... — Ces hommes seront tout à la fois mes gardes-du-corps et mes émissaires...

— C'est facile.

— Eh bien ! colonel, que ces hommes se tiennent prêts...

— Combien en voulez-vous ?

— Cinq ou six.

La Cuzon appela Pied-de-Fer.

— Lieutenant, — lui dit-il, — choisissez six hommes parmi les plus infatigables et les plus résolus de nos montagnards, et dites-leur que je les place sous les ordres de Magui à qui j'ai délégué toute mon autorité sur eux. — Vous ajouterez qu'il s'agit de la délivrance du curé Marquis...

— Oui, capitaine... — répondit Pied-de-Fer en quittant la grotte.

— Merci, colonel, merci, capitaine, de la confiance que vous me témoignez... — s'écria Magui. — Je mourrai s'il le faut pour la

justifier... — Je vais baiser une dernière fois la main de mes seigneurs, et je pars... — En passant par la forêt qui domine le Val-Dessous, je puis encore être à Clairvaux avant le jour... — Vous aurez bientôt de mes nouvelles...

Et, après avoir déposé un respectueux baiser sur la main de Tristan et sur celle de Raoul, la vieille femme sortit de la grotte et ne tarda guère à quitter le Trou des Gangônes avec sa petite escorte.

XXXIX

Nouvelles.

La Cuzon et Varroz restaient seuls dans la grotte avec le père et le fils : — le moment des explications était venu.

Ces explications furent longues et ne por-

tèrent que sur des faits déjà connus de nos lecteurs.

Raoul raconta à son père de quelle façon il avait été sauvé, non pas des eaux, comme Moïse le législateur, mais des flammes, par le vieux et fidèle Marcel Clément, ce modèle des serviteurs passés et à venir. — Il raconta son éducation en France, — son amour pour Églantine, — sa première rencontre avec le capitaine.

Tristan de Champ-d'Hivers dit à son tour le poëme douloureux de ses vingt ans de captivité, et les lugubres souvenirs qu'il évoqua firent couler des larmes amères sur le visage de Raoul et mouillèrent à plus d'une reprise les yeux du vieux Varroz.

Puis, enfin, La Cuzon entra dans les détails relatifs à la nuit terrible qu'il venait de

passer au château de l'Aigle ; — il dit le but et les moyens de l'infâme trahison d'Antide de Montaigu, et la récompense sur laquelle le gentilhomme déloyal comptait pour payer cette trahison. — Il en arriva à Églantine et au fantôme de la tour de l'Aiguille ; — il fit passer sous les yeux de Tristan les particularités de la naissance de la jeune fille et les mystérieux incidents de la nuit du 17 janvier 1620 ; — il parla de Pierre Prost, — du Masque rouge, — du médaillon et de la main sanglante, — et il fit partager à ses auditeurs la ferme conviction dont il était animé que c'était bien réellement au château de de l'Aigle que le médecin des pauvres avait été conduit, et qu'Églantine était bien réellement la fille de Blanche de Mirebel, violentée par Antide de Montaigu...

— Qu'importe? — s'écria le vieux baron quand le capitaine eut achevé, — qu'importe que la naissance de cette chère et malheureuse enfant soit le résultat d'un crime lâche et honteux? — Raoul aime Églantine comme sa fiancée, — je l'aime, moi, comme ma fille! — Nous ne voulons, nous ne pouvons voir en elle que l'enfant du médecin des pauvres, — que la cousine du capitaine La Cuzon! — C'est avec joie et avec orgueil que Raoul donnera à Églantine le nom de Champ-d'Hivers! — c'est avec joie et avec orgueil que je me dirai son père!...

— Mais elle est prisonnière!... — s'écria Raoul, — et, tant qu'elle ne sera pas revenue auprès de nous, je tremblerai...

— Elle sera libre ce soir, — répondit La Cuzon, — car, dans quelques heures, nous

marcherons sur le château de l'Aigle... — Je vous répète, d'ailleurs, qu'Églantine ne court aucun danger ; — elle est auprès de sa mère, dans la tour de l'Aiguille, et Antide de Montaigu, convaincu qu'elle a quitté le château, ne peut tenter aucune démarche pour s'emparer d'elle de nouveau...

— Je vous crois, capitaine, — dit le jeune homme, — et je suis tranquille ; — mais, cependant, je vous supplie de hâter l'attaque, et je vous demande comme une faveur spéciale de m'y laisser combattre au premier rang.

Varroz regarda Tristan avec un sourire.

— Tu vois, baron, — fit-il ensuite, — bon sang ne peut mentir !... Ah ! Raoul est bien ton fils !... l'aiglon a déjà le vol de l'aigle !...

En ce moment un pas rapide se fit enten-

dre sur l'escalier qui conduisait à la grotte dans laquelle se trouvaient nos personnages, et on frappa vivement à la porte.

— Entrez ! — dit le capitaine.

La porte s'ouvrit ; — Garbas parut.

— Eh bien ? — demanda La Cuzon.

— Un des hommes de l'escorte de la vieille Magui vient d'arriver, — répondit Garbas ; — il est épuisé par une longue course faite tout d'une haleine ; — il demande à vous parler sur-le-champ...

— Qu'il vienne !... qu'il vienne !... — répondirent à la fois La Cuzon et Varroz.

— *Marche-à-terre !* — cria Garbas, — le capitaine t'attend.

Au bout de quelques secondes, un montagnard ruisselant de sueur se montra dans l'entre-bâillement de la porte.

— Tu apportes des nouvelles?... — lui dit La Cuzon en allant vers lui.

— Oui, capitaine...

— D'abord, d'où viens-tu?

— De Clairvaux.

— Que s'est-il passé?...

— Magui nous a fait cacher dans le bois qui est à gauche de la rivière, et elle est allée au château...

— Ensuite?...

— Au bout d'une demi-heure, elle est revenue et m'a ordonné de courir au Trou des Gangônes et de vous répéter ce qu'elle allait me dire...

— Et, que t'a-t-elle dit?...

— Deux choses...

— La première?...

— Que le comte de Montaigu venait d'arri-

ver à l'improviste à Clairvaux, et qu'il était inutile de rien tenter aujourd'hui contre le château de l'Aigle...

— Et après?...

— Qu'il fallait vous trouver, aujourd'hui, le plus tôt possible, avant midi si ça se pouvait, dans le bois de Saint-Maur...

— Seul?...

— Oh! non, capitaine; — avec beaucoup de monde, au contraire. — Cinq cents hommes au moins...

— Et là, que faudra-t-il faire?...

— Magui viendra vous le dire elle-même, ou elle vous enverra un de mes camarades... — elle les a gardés tout exprès pour en faire des messagers...

Et, après une seconde de silence, Marche-à-terre ajouta :

— Capitaine, ma commission est faite.

— C'est bien ; — descends et repose-toi...

Le montagnard disparut.

— Garbas ? — dit La Cuzon.

— Capitaine?...

— Appelle le lieutenant.

— Oui, capitaine.

Pied-de-Fer accourut.

— Combien avons-nous d'hommes ici ? — lui demanda La Cuzon.

— Trois cents, capitaine.

— A la Francé ?

— Deux cent cinquante.

— Au Champ-Sarrazin ?

— Cent cinquante.

— Au pont de la Pile ?

— Autant.

— Tu vas prendre ici deux cents hommes,

et tu partiras avec eux pour le bois de Saint-Maur.

— Oui, capitaine.

— Tu auras soin de diviser ton monde par petites bandes qui suivront différents chemins...

— Oui, capitaine.

— *Le Porte-Balle* prendra cent hommes à la Francé et les conduira au même but, de la même façon.

— Oui, capitaine.

— *Cœur-de-Chêne* et Bijou courront, l'un au Champ-Sarrazin, l'autre, au pont de la Pile. — Chacun d'eux dirigera cent hommes vers le bois de Saint-Maur... — Tu m'as bien compris?...

— Parfaitement, capitaine.

— Tout le monde s'entourera des plus gran-

des précautions, agira avec une extrême prudence, et, une fois au lieu désigné, se tiendra sur ses gardes, mais bien caché. — On posera les sentinelles derrière les arbres, de façon à ce qu'elles ne soient point en vue...

— Ce sera fait, capitaine.

— Je vais partir moi-même avec une escorte de cinquante hommes ; — qu'on se hâte, et qu'on fasse en sorte que je n'arrive pas le premier...

— On tâchera, capitaine.

— Va ! — et n'oublie aucune de mes instructions !...

Pied-de-Fer descendit en courant, et on l'entendit crier d'une voix tonnante, dont les échos de la caverne répétèrent longtemps les vibrations :

— Deux cents hommes sous les armes, —

et cinquante hommes d'escorte pour le capitaine!...

— Eh bien? — demanda Varroz, — et moi, que vais-je faire?...

— Je comptais vous prier, — répondit La Cuzon, — de vouloir bien rester ici avec le baron de Champ-d'Hivers, afin d'être prêt à prendre le commandement des renforts que je demanderai peut-être bientôt quand je saurai quel est le véritable but de l'expédition, — car, en ce moment, vous le voyez, je marche en aveugle, sous la direction de Magui...

— Nous attendrons, — dit le colonel; — mais ne nous laisse pas nous engourdir trop longtemps dans l'inaction...

— Soyez tranquille, — je n'aurai pas l'égoïsme de garder le danger pour moi tout seul...

— Va donc, Jean-Claude, et que Dieu te protége et marche avec toi !...

Le capitaine se tourna vers le baron de Champ-d'Hivers.

— Messire, — lui dit-il, — me pardonnerez-vous de vous enlever si vite ce fils que vous retrouvez à peine?... — Je désire vivement que mon frère Raoul m'accompagne...

— Merci ! — s'écria le jeune homme, — merci de l'avoir demandé, capitaine... — Si vous n'aviez pas pensé à m'emmener, ou si vous aviez refusé de le faire, je vous aurais suivi malgré vous...

— Prenez-le, — dit à son tour le vieux baron, — je vous le donne avec joie et avec confiance! — Jamais il ne recevra de plus nobles leçons, et, si Dieu me réservait cette

suprême douleur d'avoir à le reperdre après l'avoir revu, ce serait une consolation pour moi de penser qu'il est tombé à côté du capitaine La Cuzon !!...

— Mon père, — fit Raoul en ployant le genou devant le vieillard, — bénissez-moi pour me porter bonheur et pour me rendre invulnérable !...

La main droite de Tristan s'appuya sur la blonde tête du jeune homme.

— Va, — lui dit-il ensuite, — va, mon fils bien-aimé !... — Que Dieu garde ta jeunesse fière et charmante pour être le bonheur et l'orgueil de mes vieilles années, — mais, quoiqu'il ait décidé de toi, que sa volonté soit faite et que son saint nom soit béni !...

Le capitaine et Raoul quittèrent la grotte.

Pied-de-Fer et ses deux cents hommes étaient déjà loin.

Les cinquante montagnards qui devaient former l'escorte de La Cuzon attendaient, la rapière au côté, — les pistolets à la ceinture, — le mousquet sur l'épaule.

Parmi eux se trouvait Garbas.

Le ciel était bas et sombre, — un brouillard épais rampait sur les montagnes, — s'accrochait aux cimes des sapins, — ensevelissait dans un linceul de brume la silhouette crénelée et lointaine du château de l'Aigle, et faisait de toute la vallée d'Ilay quelque chose de comparable à un grand fleuve gris et morne.

La petite troupe s'enfonça dans ces lourdes vapeurs très favorables pour la marche rapide et mystérieuse des montagnards, qui ne

tardèrent point à s'effacer et à disparaître parmi les brouillards, depuis le premier homme jusqu'au dernier.

§

Les conjectures de Magui s'étaient trouvées justes. — Le curé Marquis avait été, en effet, conduit au château de Clairvaux par les Gris, qui venaient de s'emparer de lui dans les bois de Charésiez.

Mais la garde de l'un des membres de la grande trinité franc-comtoise, était une tâche trop lourde, et surtout trop compromettante pour le sire de Beauffremont, qui n'avait pas encore levé hautement l'étendart de la trahison.

Aussi, dès le point du jour, le curé Marquis fut tiré du cachot dans lequel il avait passé la nuit, — on lui lia les mains derrière le dos, — on jeta sur sa soutane rouge un long manteau sombre. — Les Gris, au nombre de vingt ou trente, le placèrent au milieu d'eux, et se remirent en marche.

D'après la direction prise par la troupe qui l'enveloppait, le prisonnier put acquérir la certitude qu'on le conduisait au bas pays, dans l'intention parfaitement évidente de le livrer aux Français et aux Suédois.

Marquis se rendait trop bien compte de sa haute importance, et du rôle immense et magnifique qu'il venait de jouer dans la guerre de la conquête, pour ne pas savoir qu'il ne devait attendre de ses ennemis ni grâce ni pitié.

Il comprenait qu'on ne lui pardonnerait pas d'avoir organisé la résistance, — d'avoir fait du Haut-Jura, un infranchissable rempart, — d'avoir servi avec son génie et avec son bras la cause sainte de la liberté !... — Il comprenait qu'on vengerait sur lui tout le sang versé depuis le commencement de l'invasion, — qu'on ne le traiterait point en adversaire, mais en révolté, et que des vengeances personnelles exigeraient son supplice, auquel on donnerait une couleur de représailles !...

Marquis savait tout cela, et il marchait avec le calme stoïque d'un héros et d'un martyr, au-devant d'une mort qui lui paraissait inévitable...

Que lui importait la mort ?

N'avait-il pas accompli sa tâche ? — n'allait-il pas donner joyeusement la dernière

goutte de son sang à son pays, auquel il avait consacré sa vie ?... — Prêtre et soldat, n'avait-il pas vu souvent la mort de près ?... Jésus crucifié, d'ailleurs, son maître et son Dieu, ne lui rappelait-il pas que l'échafaud n'est parfois qu'une halte entre la terre et le ciel ?...

Et cependant, par instants, une amère tristesse envahissait son âme, — un frisson passait sur sa chair, et ses lèvres pâlies murmuraient les paroles du Christ au mont des Oliviers, dans la nuit de la passion :

— Seigneur !... seigneur !... éloignez de moi ce calice !...

C'est qu'en ces instants il pensait à la joie insolente, au triomphe cruel des Français, et des Suédois, quand ils allaient voir arriver dans leur camp, prisonnier, enchaîné, vain-

cu, ce vainqueur de la veille qui, si souvent, les avait fait trembler...

Ces moments étaient courts, — Marquis comprimait bien vite ces révoltes intérieures, — le soldat s'effaçait pour laisser la place au prêtre.

Il fallait se résigner, d'ailleurs, car toute espérance était vaine, toute tentative de fuite était insensée. — Les Gris connaissaient bien la valeur de leur capture, — ils veillaient sur le prisonnier mieux qu'un avare n'a jamais veillé sur son or, — mieux qu'un jaloux ne veille sur sa maîtresse ou sur sa femme.

Une seule fois, pendant le trajet, une occasion de délivrance parut se présenter, et cette occasion devint pour le prisonnier l'occasion d'un nouveau péril.

L'escorte, forte, ainsi que nous l'avons dit, de vingt ou trente hommes, passait en vue du manoir de Verges. appartenant au comte Henri de Verges, véritable Franc-Comtois de sang et de cœur.

Il était en ce moment huit heures du matin.

Le comte envoya un détachement de ses hommes d'armes reconnaître la petite troupe.

Marquis songea, sinon à courir au-devant d'eux, — il ne le pouvait pas, — mais à leur crier son nom et à les appeler à son aide.

Certes, s'il lui avait été possible d'accomplir ce projet, un combat se fut engagé, — la garnison tout entière serait sortie du châ-

teau, et la délivrance du curé n'eût pas été douteuse.

Les Gris devinèrent la pensée du prisonnier, au moment même où elle se formulait dans son esprit.

L'un d'eux s'approcha de lui, — tira son poignard et, lui appuyant sur le bras gauche la pointe acérée de l'arme, il murmura d'une voix basse et pénétrante :

— Si vous dites un mot, si vous poussez un cri, vous êtes mort !...

Marquis fit un mouvement involontaire.

Le Gris, — soit qu'il se méprit sur le but de ce mouvement, soit qu'il voulut ajouter quelque chose à l'énergique avertissement qu'il venait de donner, — le Gris, disons-nous, appuya la main.

La lame du poignard pénétra de deux

centimètres dans le bras du prêtre, et le sang jaillit.

— Vous me faites mal... — dit Marquis avec un sourire doux et résigné.

Le bourreau, sans doute, eut honte de son infâme brutalité, — le poignard sortit des chairs.

Le prêtre reprit son calme stoïque, et les hommes d'armes du seigneur de Verges, ne se doutant point qu'on emmenait un prisonnier sous leurs yeux, et peu désireux d'engager un combat sans but, se replièrent vers le château.

La route était redevenue libre.

Les Gris continuèrent à marcher, en hâtant le pas. — Ils firent, vers onze heures, une courte halte, et, quelques minutes avant deux heures de l'après-midi, ils arrivaient au

château de Bletterans, où se trouvait installé le quartier général de l'armée française.

Cette armée était campée un peu en deçà, et occupait un rayon d'une lieue et demie, du côté de Lons-le-Saulnier, depuis Villevieu jusqu'à Montmorot, dont le château avait été démantelé par Henri IV, quarante-trois ans avant l'époque où se passent les faits que nous racontons.

L'escorte passa près des dernières tentes du camp français, et traversa un espace assez vaste sans faire d'autre rencontre que celle de quelques officiers et de nombreux messagers d'ordonnances, allant du château au camp, et du camp au château.

Mais, à mesure que l'escorte se rapprochait du quartier-général, des groupes plus

tumultueux se pressaient autour d'elle, et ces groupes avaient un air de fête et de triomphe.

Il était manifeste que la nouvelle de la captivité du prêtre-soldat avait devancé son arrivée.

Le château de Bletterans, — stratégiquement parlant, — pouvait se considérer comme la clé du bailliage d'Aval.

Situé sur la Seille, rivière ou plutôt torrent, qui prend sa source dans les rochers de Baume, à quatre lieues de là, il défendait, du côté de la Bresse, l'entrée de la Franche-Comté.

Or, — comme la Bresse appartient à la France, — les généraux français s'étaient emparés de Bletterans dès le commencement

de la guerre, et c'était pour eux une place d'une inappréciable importance, comme centre d'opérations militaires, et comme boulevart solide, soit pour appuyer l'attaque, soit pour favoriser la retraite.

Bletterans était un village fortifié, plutôt qu'un simple château; à l'extrémité nord des fortifications s'élevait la citadelle.

Cette citadelle, située au milieu d'une plaine qu'aucune élévation ne dominait, — entourée d'ailleurs presqu'entièrement par les plis et les replis de la rivière rapide et profonde, fortification naturelle, plus forte que celles élevées par la main des hommes, — avait passé bien longtemps pour imprenable.

Les Français ne s'en étaient emparés qu'a-

près des combats longs et acharnés, et le drapeau de la citadelle, enfin vaincue, ne s'était incliné que dans des flots de sang franc-comtois.

XL

Un grand inconnu.

Le pont-levis de la citadelle s'abaissa pour laisser passer le curé Marquis et son escorte.

Tandis que les Gris traversaient les cours et les esplanades avec une lenteur calculée,

la curiosité insolente et brutale des soldats, et de toute cette population immonde de goujats et de vivandiers qui suit les armées en campagnes, se concentraient sur le prisonnier.

Les grossiers quolibets, les jeux de mots cyniques, les railleries, les insultes, pleuvaient autour de lui.

— Le voilà donc, ce curé Fierabras !... ce grand pourfendeur de montagne !... — disaient les uns.

— Curé ! — criaient les autres, — le moment est venu d'entonner pour toi-même un *De profundis !*... — Appelle tes bedeaux !...

— Curé, qu'as-tu fait de ton missel ?...

— Curé, où est ta broche à rôtir pour te servir de dague ?...

— Curé, pourquoi n'es-tu pas resté dans

ta cure à annoner ton bréviaire, à planter tes choux et à courtiser ta servante ?

— Voyez donc ce desservant de campagne avec sa face pâle et sa soutane rouge ?...

— Ne savez-vous pas qu'il s'est nommé cardinal de son autorité privée, et qu'il porte une robe écarlate à cause de cela !...

— Eh ! non, ce n'est pas pour cela...

— Et, pourquoi donc ?

— C'est pour faire peur aux petits enfants...

— C'est le curé Croquemitaine, alors !...

— Tout justement...

— Je vous dis, moi, qu'il voulait faire pièce à Son Éminence monseigneur le cardinal de Richelieu.

— Il a réussi ! — Il sera bientôt plus haut placé que Son Éminence.

— Comment l'entends-tu ?

— Je l'entends comme il faut l'entendre ; — un curé pendu est en plus haute position qu'un cardinal assis...

Et la tourbe idiote et lâche, riait et battait des mains à ces lazzis hideux.

Le curé Marquis, impassible et résigné en apparence comme Jésus portant sa croix, s'absorbait dans sa propre pensée et semblait ne rien entendre.

Et, cependant, un ouragan de colère contenue grondait au fond de son âme, et il se rappelait combien de fois il avait vu se débander et s'enfuir sur le champ de bataille, au seul aspect de sa soutane écarlate, tous ces soldats qui se faisaient ses insulteurs, maintenant qu'il était captif et que ses mains en-

chaînées ne pouvait plus brandir la rapière et le crucifix.

Enfin, ce supplice eut un terme. — L'escorte atteignit la haute porte cintrée qui donnait accès dans l'intérieur même de la citadelle.

Le lieutenant des Gris alla chercher des ordres, et, pendant son absence, les gardes du captif le conduisirent dans une salle basse où l'on ne tarda guère à lui apporter du vin et des viandes.

Les cordes qui attachaient les poignets de Marquis serraient la chair au point de la couper. — Son bras blessé saignait toujours et lui faisait endurer d'intolérables tortures...

Épuisé de fatigue, le prêtre s'assit sur un banc, mais ses lèvres ne murmuraient pas

une plainte et il ne demanda point qu'on le soulageât en déliant les cordes.

Il lui répugnait invinciblement d'implorer la compassion de ses bourreaux ! — et qui sait d'ailleurs si sa prière eût été accueillie autrement que par des ricanements nouveaux et de nouvelles insultes ?

Là, ce grand homme de bien, — ce prêtre pur, ce soldat vaillant, — s'efforça d'arracher son âme aux étreintes de la chair souffrante et révoltée, et il supplia Dieu de lui accorder, pour dernière grâce, la force de mourir en héros comme il avait vécu...

§

Quittons cette salle basse où les Gris, fai-

sant orgie près du prisonnier, lançaient aux échos de la voûte toutes sortes de chansons obscènes et blasphématoires, et pénétrons dans une autre partie du château.

Nos lecteurs voudront bien nous accompagner dans une pièce de dimensions gigantesques, jadis salon d'honneur, où, à de certains jours de fêtes, le gouverneur de la citadelle de Bletterans réunissait toute la noblesse du bailliage d'Aval.

Cette salle immense, presque entièrement démeublée, offrait des traces irrécusables du dernier siége subi par le château.

Un grand nombre des vitres des hautes et larges fenêtres avaient été brisées par les balles.— On avait remplacé, à la hâte et tant bien que mal, ces vitres absentes par des

morceaux de parchemin huilé, qui ne tamisaient qu'une lumière rare et douteuse.

Les balles et les éclas d'obus avaient troué et déchiré en maints endroits les portraits en pied des guerriers fameux de la province, et ces grands hommes de guerre s'étaient vus, après leur mort, plus balafrés et plus cicatrisés que de leur vivant.

Un poêle de fonte, — dont le tuyau sortait par une ouverture pratiquée *ad hoc* dans une des fenêtres, — était bourré de combustible au point d'être d'un beau rouge cerise, et cependant il ne combattait qu'à peine le froid intense qui, par les croisées disjointes et les portes mal closes, envahissait la grand'-salle, dans laquelle se trouvaient en ce moment six personnages.

L'un de ces personnages était assis, ou

plutôt couché dans un grand fauteuil de chêne sculpté, garni de velours cramoisi et de crépines d'or, meuble luxueux qui, selon toute apparence, ne faisait point partie du mobilier dévasté du château.

Les cinq autres hommes se tenaient debout, dans des attitudes respectueuses et la tête découverte, autour du personnage assis...

C'est de celui-ci que nous allons nous accuper tout d'abord.

Son visage est tellement typique, — sa physionomie historique tellement connue, — qu'une rapide esquisse suffira pour remettre cette physionomie et ce visage sous les yeux de nos lecteurs.

La figure osseuse et longue offrait une pâleur bistrée et maladive ; — les yeux, très

grands, d'un éclat presque insoutenable, et dont le regard avait une étrange fixité et une incomparable expression de puissance et de discernement, étincelaient dans des arcades sourcilières extrêmement profondes et rendues plus sombres par les épais sourcils qui les couronnaient.

Deux lèvres minces, peu colorées, d'une mobilité prodigieuse, et se contractant sous la moindre impression en une sorte de rictus sardonique, dessinaient leur ligne à peine courbée sous de longues moustaches grises, cavalièrement retroussées en crocs comme des moustaches de mousquetaire.

Cette bouche caractéristique, jointe à la perspicacité du regard étincelant et dur, donnaient à l'ensemble du visage une expression

de ruse, d'audace, de cruauté, de confiance en soi-même, et enfin de génie.

Une longue royale grise ornait le menton aigu et nettement découpé.

Moustaches et royale semblaient afficher des allures aventureuses et raffinées qui s'accordaient mal avec l'état d'anéantissement profond que décelaient la pâleur du visage et l'attitude abandonnée du corps.

Le regard seul et le sourire démentaient cette faiblesse évidente, cet irrécusable épuisement.

Le corps souffrait, — le corps s'en allait vers la tombe! — L'âme, l'intelligence, l'esprit, étaient plus forts, plus lumineux, plus vivaces que jamais!

Le costume du personnage que nous ve-

nons de décrire attirait tout d'abord l'attention, malgré son extrême simplicité.

Il consistait en une longue robe de drap rouge, enveloppant les membres dans ses plis nombreux, et en une calotte de même étoffe et de même couleur, emprisonnant étroitement la tête.

Sur la pourpre éclatante se détachaient les mains. — Elles étaient longues et fines, — d'une forme admirable et d'une blancheur mate, — de véritables mains de femme et de duchesse.

Nous connaissons déjà deux des personnages qui se tenaient debout autour de l'homme assis.

C'étaient le comte de Guébriant et Antide de Montaigu, seigneur de l'Aigle.

Les trois autres étaient trois généraux de

l'armée française, — le duc de Longueville, — le marquis de Villeroy, — le marquis de Feuquières.

Au moment où nous pénétrons dans la grande salle, l'homme vêtu de rouge écoutait avec attention le comte de Montaigu.

Ce dernier, qui venait d'arriver à Bletterans sous les auspices de M. de Guébriant, annonçait à son imposant auditeur que le curé Marquis, fait prisonnier la veille, allait être amené sous bonne escorte et livré par ses ordres au chef suprême de l'armée française, comme premier gage de son absolu dévouement à la cause de la France.

L'homme à la robe rouge se contenta d'incliner doucement la tête.

Le seigneur de l'Aigle continua.

Il exposa son plan tout entier, et il entra

dans le détail des moyens qu'il comptait mettre en usage pour s'emparer successivement des deux autres chefs de la montagne, La Cuzon et Varroz, et pour amener d'une façon prompte et sûre l'asservissement de la province, en portant le dernier coup à l'esprit d'indépendance, dans la personne des deux héros de la liberté franc-comtoise.

Il s'inclina ensuite en murmurant :

— Monseigneur, j'ai dit...

L'homme à la robe rouge, qui l'avait écouté sans l'interrompre une seule fois, leva les yeux alors et attacha longuement sur le seigneur de l'Aigle son regard clair et profond.

Puis il répondit d'une voix lente et basse :

— C'est bien, messire... — vous avez agi pour le mieux, et vos plans nous paraissent habilement combinés... — nous croyons à

leur réussite. — Quand nous toucherons à la fin de cette longue campagne, — quand l'heure sera venue de régler nos comptes et de distribuer des récompenses, vous pouvez compter que vous ne serez point oublié... — Nous vous en donnons notre parole...

Le sire de Montaigu s'inclina de nouveau.

En se relevant, il avait au front la brûlante rougeur de l'orgueil satisfait et de l'ambition triomphante.

— Monseigneur... — balbutia-t-il.

— C'est bien, — répéta l'homme à la robe rouge en interrompant la formule de remerciement qu'Antide allait commencer.

L'une des portes de la grande salle s'ouvrit et un officier entra.

Il s'avança jusqu'auprès du personnage

assis, et là il s'arrêta, attendant qu'on l'interrogeât.

— Qu'y a-t-il? — demanda l'homme rouge.

— Monseigneur, — répondit-il, — un prisonnier de haute importance vient d'arriver sous escorte.

— Quel est ce prisonnier ?

— Le curé Marquis.

— J'étais prévenu. — Où est celui dont vous parlez ?

— Dans une salle basse, monseigneur.

— Qu'on le conduise ici, et qu'il soit introduit devant moi dans cinq minutes.

L'officier sortit.

— Je veux parler à cet homme, — reprit le personnage qu'on appelait *monseigneur*; — je veux me convaincre par mes propres yeux qu'il est à la hauteur de sa réputation,

ou que cette réputation n'est qu'un mensonge. — Je veux, enfin, voir quelle sera sa contenance quand il se trouvera en face de moi et quand il saura qui je suis... — C'est dans ces occasions-là qu'il est possible de juger un homme en un instant...

Après quelques secondes de silence, le personnage à la robe rouge reprit, en s'adressant au marquis de Feuquières :

— Veillez, je vous prie, général, à ce que mon nom ne soit point prononcé devant le prisonnier ; — je tiens à ce qu'il ne l'apprenne qu'en ma présence. — Donnez l'ordre, en outre, à cinquante de mes gardes de venir se ranger derrière mon fauteuil...

Et il ajouta en souriant de son étrange sourire :

— Puisque le curé Marquis est un des

chefs de la montagne, nous allons le recevoir d'une façon digne de lui...

— Monseigneur... — dit alors Antide de Montaigu.

— Que voulez-vous, messire?

— L'intérêt de la cause à laquelle je me suis donné corps et âme, exige peut-être que le curé Marquis ne voie point mes traits...

— Eh bien?

— Votre Éminence daigne-t-elle m'autoriser à revêtir, quoiqu'en sa présence, mon déguisement habituel?...

— Le masque rouge, n'est-ce pas?

— Oui, monseigneur.

— Faites, messire.

Le seigneur de l'Aigle sortit.

Il reparut au bout d'une ou deux minutes enveloppé dans les plis d'un long manteau,

et le visage caché par son masque de velours et d'acier.

En même temps les cinquante gardes vinrent se ranger, revêtus de leur étincelant costume, et l'épée nue à la main, dans le fond de la salle.

Le comte de Guébriant et les officiers français prirent place à la droite du fauteuil, s'isolant volontairement ou instinctivement du seigneur de l'Aigle, qui resta seul sur la gauche.

— Oh ! mes gentilhommes ! — pensa ce dernier, en remarquant ce mouvement parfaitement visible, et en fronçant ses épais sourcils sous son masque, — si vous saviez comme le gouverneur du comté de Bourgogne se rit de vos dédains !!...

Et cependant, malgré l'orgueilleuse jac-

tance de cette muette apostrophe, un levain d'amertume commençait à gonfler son âme.

— Général, — dit alors l'homme rouge au marquis de Feuquières, — faites entrer le prisonnier...

Les portes s'ouvrirent à deux battants, et le curé Marquis parut sur le seuil, au milieu d'une dizaine de soldats dont les rapières nues l'enveloppaient dans un cercle d'acier.

On venait de délier ses mains, ce qui avait apporté quelque soulagement à ses cuisantes douleurs. — Néanmoins, il était très pâle, et autour de ses paupières fatiguées se dessinait un large cercle qu'on eût dit tracé au charbon.

En mettant le pied dans cette immense pièce, qui n'était pour lui qu'une salle d'attente avant la mort, une sorte d'antichambre

de l'échafaud, il fut surpris du singulier appareil militaire qui se déployait devant ses regards, et dont, à coup sûr, on avait fait les frais à son intention.

Ce spectacle lui donna la preuve qu'il n'était pas grand seulement pour les paysans et pour les montagnards, mais encore pour des ennemis aussi redoutables que les Français, et il en éprouva un sentiment de joie intime et de naïf orgueil.

Son regard calme et assuré erra sur les visages qui l'entouraient, — voulant ainsi reconnaître en quelque sorte le terrain, — savoir ce qu'il avait à craindre et ce qu'il avait à espérer.

Ses yeux s'arrêtèrent d'abord sur le principal des acteurs de cette scène, — sur celui auquel le premier rôle était évidemment des-

tiné, — sur le personnage à la robe rouge.

L'effet produit sur lui par cette vue fut immédiat. — Il tressaillit; — mais aucune nuance de trouble ou d'émotion ne se peignit sur sa figure; — on n'y pût lire que de la surprise, — de la curiosité, — et même une sorte de satisfaction. — Un sourire ébauché souleva à demi sa lèvre supérieure, et, pendant une seconde, son regard brilla d'un plus vif éclat.

Ceci ne fut d'ailleurs qu'un éclair.

L'homme à la robe rouge saisit cet éclair au passage, et son front se plissa.

Mais déjà Marquis ne le regardait plus.

Ses yeux errants venaient, dans leur investigation circulaire et rapide, de tomber sur le masque rouge.

Le prêtre-soldat frissonna de tous ses

membres, comme s'il venait de marcher sur un serpent et comme s'il eût senti tout à coup à son talon la morsure du hideux reptile. — Son visage devint pourpre, et son regard, écrasant de mépris, se chargea d'une lueur sanglante.

Cette émotion de haine, ou plutôt d'horreur, ne dura qu'une seconde, et Marquis, redevenu calme, détourna la tête.

Il passa en revue, avec une très profonde et très manifeste indifférence, les officiers de l'armée française.

Puis ses yeux, — obéissant sans doute à quelque irrésistible attraction, — revinrent se fixer sur l'homme rouge.

XLI

Les deux robes rouges.

Le personnage vêtu de rouge, qu'on appelait *monseigneur* et *Son Éminence*, et qui se tenait assis tandis qu'autour de lui tout le monde restait debout, fit un geste pour maintenir à leur place les soldats servant de gar-

diens au curé Marquis, et dit à ce dernier :

— Approchez.

Marquis s'avança d'un pas ferme et s'arrêta en face de l'homme rouge, devant lequel il se tint immobile et les bras croisés, sans arrogance, mais en même temps sans humilité.

Il n'y avait là, en apparence, ni un captif, ni un maître, — ni un vaincu, ni un triomphateur ; — il y avait, face à face, deux hommes égaux, et qui ne pouvaient rien redouter ni rien attendre l'un de l'autre.

Pendant quelques secondes, Son Éminence considéra le curé Marquis avec une attention profonde.

A travers ses paupières à demi baissées jaillit ce regard investigateur, et en quelque sorte magnétique, qui portait sa lueur

jusqu'au fond des âmes et des consciences et, rendait la vérité lumineuse dans les profondeurs où elle se cachait.

Lorsque cet examen muet lui eut appris ce qu'il voulait savoir, l'homme rouge rompit le silence et dit de sa voix lente, qui semblait égrener les paroles une à une :

— C'est vous qui êtes le curé Marquis?

— C'est moi.

— C'est vous, — continua l'homme rouge, — c'est vous qui êtes tout à la fois prêtre et soldat? — c'est vous qui tenez le mousquet et l'épée de cette même main qui consacre la sainte hostie?...

— C'est moi, — répondit de nouveau Marquis.

— Prêtre de l'Évangile, avez-vous donc

oublié les paroles de l'Évangile : — Celui qui frappe avec l'épée, périra par l'épée ?

— Je n'ai rien oublié, — je me suis souvenu. — Pour chasser les vendeurs du temple, Jésus prit une corde. — Contre la dévastation, l'incendie, l'assassinat, il fallait d'autres armes.

— Vous voyez que Dieu n'était point avec vous, puisque ces armes ont été vaincues !...

— Vaincues ! — s'écria Marquis avec un fier sourire. — Qui dit cela ?...

— N'êtes-vous pas captif ?...

— Moi, oui. — Mais qu'importe ?... — Je ne suis pas le seul enfant de la vieille et noble province !...

— Vous étiez du moins un de ses plus fermes défenseurs.

— Il en est d'autres qui me valent et qui

valent plus que moi! — Il en est d'autres qui donneront comme moi leur vie à la cause de la liberté! — Ma tête tombera... — Qu'importe? — il n'y aura qu'un homme de moins! — La liberté est un arbre fécond qui grandit arrosé de sang!... — Moi mort, la liberté n'en sera que plus vivante!...

— La liberté! — répéta l'homme rouge; — vous parlez de la liberté!... — Vous vous croyez donc libres?

— Certes!..

— Étrange et folle prétention!...

— En quoi étrange?... en quoi folle?...

— Vous repoussez la suzeraineté du roi de France! — vous êtes vassaux du roi d'Espagne...

— Vassaux du roi d'Espagne! — C'est-à-dire que nous reconnaissons Philippe IV

pour notre souverain, — que nous lui payons un faible impôt, — que nous lui envoyons quelques hommes. — C'est là un vasselage facile à supporter! et cependant le roi d'Espagne ne pourrait exiger de nous autre chose que ce qu'il nous plaît de lui accorder.

— Et pourquoi ne le pourrait-il pas?

— Parce que nous avons des droits, — des droits incontestables et imprescriptibles, et que nous sommes prêts à donner pour les défendre la dernière goutte du sang de nos veines...

— Quels sont ces prétendus droits?

— Savez-vous l'origine du nom de *Franche-Comté* que porte notre province?

L'homme rouge ne répondit pas.

Marquis reprit, après un silence :

— Si vous la connaissez, je vais vous la

rappeler; — si vous l'ignorez, je vais vous l'apprendre. — A la naissance du fils posthume de Louis-le-Bègue, Charles-le-Simple, le prince Boson, allié à plusieurs des membres de la descendance de Charlemagne, se révolta, et, se mettant à la tête du puissant parti que les parents et les amis de sa femme Hermangarde lui avaient ménagé, il provoqua une assemblée de seigneurs et d'évêques, et, le 15 octobre de l'an 879, il fut élu roi de Bourgogne.

« En 887, Boson mourut.

« Son fils Louis, qui lui succéda, était encore presqu'un enfant, quand Rodolphe Ier, fils du prince allemand Conrad, s'empara de la partie montagneuse située au nord des États laissés par Boson à son héritier.

« Le royaume de Bourgogne fut alors di-

visé en deux royaumes distincts et indépendants l'un de l'autre.

« Le premier prit le nom de Bourgogne *Transjurane;* — le second prit celui de Bourgogne *Cisjurane.*

« Cette division ne fut point d'ailleurs de longue durée.

« Rodolphe II réunit les deux royaumes en un seul, et ceci dura jusqu'en 1126.

« A cette époque, la Bourgogne était gouvernée par Renaud II. — Elle avait été, dans l'intervalle, érigée en *comté.* — Renaud II refusa de reconnaître l'empereur pour son suzerain, et préféra les chances de la guerre aux sujétions de vasselage.

« La lutte s'engagea, et Renaud, après avoir repoussé toutes les attaques, conserva la libre possession de ses États. — Comme

il ne relevait de personne et qu'il s'était créé, par sa volonté et par sa force, souverain indépendant, il reçut le surnom de *Franc-Comte,* et la province qu'il avait si bien défendue prit le nom de *Franche-Comté.*

« Nous sommes les descendants en ligne directe des hardis et heureux défenseurs de la Comté-Franche... — Nous ne vaudrons pas moins que ne valaient nos pères ! — Jusqu'au dernier souffle du dernier homme, nous garderons intact l'héritage d'indépendance qu'ils nous ont transmis !...

En disant ce qui précède, le curé Marquis s'était animé peu à peu.

Sa voix, maintenant, résonnait vibrante et sonore comme le clairon des batailles, — et, tandis qu'il poussait son cri de liberté, ses regards devenaient étincelants, et son visage

prenait une radieuse expression de fierté et d'enthousiasme.

L'homme à la robe rouge l'avait écouté, et le regardait avec une sorte d'admiration étonnée.

Voilà donc quel était ce prêtre-soldat, qu'on lui avait dépeint jusqu'alors comme un paysan presque brut malgré son exaltation, — comme un grossier et aveugle fanatique!...

Et cet homme était un profond penseur, — un savant, un apôtre. — Il marchait droit au but, sous le drapeau d'une idée grande et sainte! — Il avait l'éloquence de la parole, — l'éloquence du geste, — l'éloquence du regard!...

Le curé Marquis pût lire sans peine sur

tous les visages l'impression profonde qu'il venait de produire.

Il ne voulut pas lui laisser le temps de s'affaiblir, et il reprit :

— Oui, la Comté est franche! — elle est libre, — elle veut rester libre, — elle restera libre!...— La liberté, depuis cinq cents ans, n'est-elle pas le but unique de ses efforts, souvent ensanglantés?...—Avez-vous perdu le souvenir des luttes mémorables des comtes de Bourgogne contre l'inféodation impériale sous Frédéric Barberousse? — Ne vous souvient-il pas que, sous Philippe-le-Bel, on força les seigneurs à accepter l'appel au Parlement de Dôle, contre les sentences et les arrêts rendus par leurs baillis seigneuriaux? — L'existence du Parlement n'est-elle pas d'ailleurs la plus irrécusable preuve de notre

indépendance?... — Le Parlement est notre force morale, — c'est notre bouclier. — Nous nous abriterons derrière lui, et nous le défendrons jusqu'à la mort, dans l'avenir, comme nous l'avons déjà défendu dans le passé!.. — En 1336 la noblesse voulut lui dicter des lois, au lieu d'en recevoir de lui. — La noblesse fut vaincue, — l'autorité judiciaire, pouvoir immuable, l'emporta sur les épées sorties du fourreau! — Jean de Châlon, dépouillé de ses fiefs, et chassé de la Comté-Franche. — Jean de Grandson, étranglé comme traître, voilà de grands et terribles exemples de la justice parlementaire!... Et qui sait si ces exemples ne se renouvelleront pas bientôt!... Et qui sait, si, bientôt, on ne verra pas tomber des têtes dont on aura arraché les masques!...

Ces dernières paroles, accompagnées d'un regard chargé de mépris et de menaces, arrivèrent comme la lame aiguë d'un poignard, droit au cœur d'Antide de Montaigu, qui pâlit involontairement sous son masque de velours.

Après un silence d'une seconde, le curé Marquis reprit, en s'adressant à l'homme rouge :

— Faut-il vous rappeler ce que le Parlement a fait pour la province?... — Faut-il vous redire comment, à toutes les époques, il a su mériter le dévouement et la reconnaissance du pays?... — Lorsque l'ouverture de la succession de la maison d'Autriche mit entre ses mains le pouvoir politique absolu, ne s'est-il pas servi de sa puissance pour rendre plus heureux le sort des bourgeois et

celui des manants ?... — N'a-t-il pas lutté avec une égale vigueur, et contre les monstrueuses hérésies des réformateurs, et contre le fanatisme intolérable de Philippe II ?... — Le Parlement de Dôle n'est-il pas à la fois notre gouvernement, notre roi et notre justice ?... — Ne défend-il pas le peuple contre les gentilshommes ?...— Ne défend-il pas les gentilshommes contre les grands seigneurs ?... — Le peuple est pour lui, — la noblesse est pour lui, — et toutes ces masses réunies forment un faisceau que nulle force humaine ne saurait briser !...

« Nous sommes les vassaux de l'Espagne ! — disiez-vous il n'y a qu'un instant. — Est-ce que nous appartenons à l'Espagne ! — Est-ce que nous sommes Espagnols ?... — Est-ce que nous avons adopté les mœurs, les

coutumes, le langage, les lois de l'Espagne?...

« Non! non! cent fois non!...

« Nous sommes un peuple à part! — nous sommes un peuple libre! — nous n'obéissons qu'à nos lois, — nous nommons nous-même les membres du Parlement qui nous gouverne!...

« Le joug prétendu de l'Espagne, dernier vestige d'un principe féodal qui s'éteint, n'est qu'un mot, — une apparence: — la réalité de ce joug n'existe pas! — Nous briserions la chaîne si nous en sentions les anneaux!...

« L'Espagne est loin de nous, — son influence ne peut nous atteindre.

« La France nous touche, — elle nous aurait bien vite enveloppés dans ses vastes frontières.

« Nous pouvons accepter la protection d'un roi, — nous pouvons l'acheter même par un tribut et par un serment ; — mais nous ne voulons pas de maître, et nous n'en subirons jamais...

« L'Espagne nous défend. — Vive l'Espagne !...

« La France veut nous asservir. — Guerre à la France, et guerre éternelle s'il le faut ! !...

Le curé Marquis se tut.

— Et, — dit l'homme rouge après un silence, — si l'Espagne vous abandonne, que ferez-vous ?...

— Nous nous défendrons seuls... — Nous n'en appellerons qu'à Dieu et qu'à nos épées !...

— Et si Dieu se retire de vous ?... et si vos épées sont impuissantes ?...

— Nous trouverons une tombe glorieuse sous le dernier rocher de nos montagnes héroïquement défendues !... — Et la France victorieuse aura conquis, non pas une province, mais une sépulture, — et, de toutes parts, les ossements blanchis se lèveront pour crier contre elle !...

Acceptant avec la résignation d'un chrétien et d'un prêtre le sort qui l'attendait, Marquis, à partir du moment où il avait été fait prisonnier par les Gris, savait bien qu'il ne lui restait aucune espérance de salut.

Depuis le commencement de l'invasion, les prisonniers de guerre avaient été fusillés impitoyablement par les Français et les Suédois. — La terrible sincérité de l'histoire

nous force à enregistrer ces actes d'inutile cruauté.

Le passé répondait donc de l'avenir, et le prêtre-soldat savait que son arrêt de mort était prononcé d'avance.

Cependant, au moment où il franchissait le seuil de la grand'salle du château de Bletterans, il était bien loin de prévoir quel rôle magnifique le hasard, ou plutôt la volonté de l'homme rouge, lui réservait.

Certes, l'attitude que nous venons de lui voir prendre vis-à-vis de son puissant interlocuteur était le résultat d'une conviction profonde. — Chacune des paroles qu'il venait de prononcer s'échappait d'une âme ardente et convaincue. — Ce qu'il venait de dire, il le pensait, et, plus d'une fois, il avait versé son sang pour le soutenir.

Mais, peut-être aussi, aurait-on pu trouver un autre motif à cette fière attitude... — Peut-être, avant de mourir, Marquis voulait-il rendre un service à la cause de la province, en donnant à ses ennemis une preuve suprême de cette résistance inflexible, que rien ne pouvait dompter et qu'ils rencontreraient jusqu'au bout.

Peut-être voulait-il que l'homme rouge en arrivât à se dire :

— Ces têtes hautaines ne plieront point.— il faudra les abattre toutes !...

Et qu'il reculât d'horreur devant la nécessité de cette effroyable tâche.

Toutes ces idées, du reste, exposées par lui avec une si fougueuse audace, avaient trouvé de l'écho dans plus d'un cœur, bien

qu'elles fussent en opposition directe avec les intérêts de tous les auditeurs.

Il y avait là des Français, — des soldats, — des gentilshommes, — des hommes, enfin, animés à ce triple titre de cet esprit chevaleresque qui semble parfois s'endormir, mais qui ne meurt jamais tout à fait.

Les nobles élans d'une âme si grande et si généreuse ne pouvaient passer inaperçus devant eux. — A la surprise succéda le respect, — presque la sympathie.

Sans la présence de l'homme rouge, plus d'une main peut-être se fût tendue vers le prêtre-soldat, pour saisir et serrer la sienne.

Mais, parmi ces Français, — ces soldats, — ces gentilshommes, — il y avait un Franc-Comtois, il y avait un lâche, — il y avait un traître !

Antide de Montaigu reniait et vendait sa province, — ainsi que Judas Iscariote avait renié et vendu son Dieu !

Aussi chaque parole du curé Marquis tombait sur le cœur du seigneur de l'Aigle comme une goutte de plomb fondu. — Le misérable sentait son masque se soulever, et les implacables lanières de la honte et du déshonneur le fouetter publiquement au visage.

Une rage sourde et d'autant plus violente qu'elle était contenue, débordait en lui. — La sueur ruisselait sur son front. — Il aurait voulu s'élancer sur le prêtre, l'étrangler de sa main, ou trancher à la fois d'un coup de poignard sa parole et sa vie.

Mais la présence de l'homme rouge faisait aussi bien obstacle aux manifestations de sa

haine qu'à celles de la sympathie des officiers français. — Le respect le clouait sur place, et sa fiévreuse et impuissante colère était la première épine de cette sanglante couronne que l'avenir devait attacher à son front.

Après la dernière réponse du curé Marquis, — l'homme rouge, — comme écrasé par la grandeur de cet héroïsme qui se manifestait si simplement, — baissa sur sa poitrine sa tête brune et pâle, et, pendant quelques secondes, sembla s'absorber dans une profonde rêverie.

Marquis, toujours calme, — les bras croisés, — les joues colorées légèrement par la vivacité de sa parole, — le regardait avec une sorte de sourire.

XLII

Les deux robes rouges (suite).

L'homme à la robe rouge releva la tête, et, posant son coude sur l'accotoire de son haut fauteuil sculpté, appuya sa joue sur sa main et croisa son regard avec le regard de Marquis qui ne baissa point les yeux.

Tous les spectateurs de la scène que nous racontons attendaient avec impatience et avec anxiété les premiers mots qui s'échapperaient de ces lèvres minces et mobiles.

Le curé, lui, semblait moins ému que ces auditeurs désintéressés. — Et cependant sa vie était en jeu, et son arrêt, sans doute, allait être prononcé.

L'homme rouge trompa toutes les prévisions. — Au lieu de parler en maître et en juge, il voulait discuter encore.

Il dit d'une voix de plus en plus lente, tandis que son regard, fixé sur le visage du prêtre, semblait y guetter les impressions les plus fugitives :

— Vous criez guerre éternelle à la France et à son roi, parce que la France vous envelopperait dans la ceinture de ses frontières

agrandies, et parce que son roi deviendrait pour vous un maître! — La politique de Louis XIII devrait cependant être pour vous une garantie, ce me semble, que vos droits seraient respectés!...

— Une garantie? — répéta le prêtre. — En quoi?

— Louis XIII ne suit-il pas, dans son propre royaume, une marche absolument pareille à celle du Parlement dans votre province?...

L'homme rouge s'arrêta.

— Je ne vous comprends pas, — dit Marquis.

L'homme rouge poursuivit.:

— Le Parlement de Dôle, — (ce sont vos propres paroles), — protége le peuple contre les gentilshommes, et les gentilshommes con-

ter les hauts seigneurs... — Louis XIII fait-il donc autre chose en abaissant chaque jour l'orgueil de ceux qui se croient encore les grands vassaux de la couronne?...

Le curé ne répondit que par un sourire.

— Ne m'avez-vous donc pas compris? — demanda l'homme rouge.

— Ne parlons pas de Louis XIII, je vous en prie! — s'écria Marquis.

— Pourquoi?

— Parce que Louis XIII n'existe pas, — et vous le savez mieux que moi...

L'homme rouge tressaillit.

— Non, — poursuivit le prêtre soldat; — ne parlons pas du roi de France, mais, si vous le voulez, parlons du cardinal-ministre, — parlons de Richelieu...— Oui, j'en conviens, l'éminence rouge, achevant l'œuvre commen-

cée par Louis XI, fauche hardiment et infatigablement les trop hautes têtes de la noblesse de France, établissant ainsi un niveau que la couronne seule domine. — Le roi de Plessis-lès-Tours, — l'ami de Tristan l'ermite et d'Olivier-le-Dain, — marchait tortueusement au but où le poussait son intérêt propre. — Il écrasait tout ce qui, s'élevant trop près du trône, lui portait ombrage. — Les grands tombèrent, et comme, en toute chose, le bien est à côté du mal, les petits profitèrent de ces chutes... — Les temps sont bien changés depuis lors... — Aujourd'hui Richelieu, grand ministre d'un monarque dont la couronne est une ombre n'a plus à combattre un duc de Bourgogne, insolemment roi dans son propre royaume, — mais il a à renverser les trop hautes puissances de la cour... — Lui aussi,

il établit le niveau de Louis XI ; — lui aussi, dans cette forêt humaine, il abat les hautes cimes, les arbres séculaires, et, donnant aux rejetons de l'espace, de l'air, du soleil, il leur permet de vivre et de grandir... — Là aussi, la cognée du bûcheron frappe les grands au profit des petits!... —Mais ce profit tient-il une place dans les projets, dans les volontés, dans les rêves du ministre? — Il m'est permis de ne pas le croire. — Louis XI faisait le niveau dans l'intérêt de son trône.— Richelieu imite cet exemple dans l'intérêt de son ambition sans bornes et de son immense orgueil!...

L'homme rouge sourit à son tour, sans répondre.

Au moment où Marquis prononçait les mots d'*ambition sans bornes* et *d'immense orgueil*, le duc de Longueville, le marquis de Villeroi

et le marquis de Feuquières prirent un air menaçant et portèrent la main sur la garde de leurs épées.

Le prêtre-soldat se tourna vers eux.

— Eh ! messires, — leur dit-il, — laissez en paix vos épées... — vous êtes trop bons gentilshommes pour frapper un ennemi qui ne peut se défendre, et vous ne voudriez point, d'ailleurs, usurper les priviléges du bourreau qui va me prendre dans un instant...

Puis il ajouta, en désignant du regard et du geste Antide de Montaigu :

— Si cependant vous êtes jaloux d'en finir plus vite avec moi, donnez, non pas une épée, mais un couteau, à ce seigneur masqué... — Le métier de bourreau est digne de lui...

— Insolent ! — s'écria le seigneur de l'Aigle.

— Silence ! — murmura l'homme rouge en faisant un signe au marquis de Feuquières.

Ce dernier fit signe à son tour à un officier placé près de la porte du fond.

L'officier sortit.

On entendit presque aussitôt une sonnerie de trompettes, et l'on vit entrer un page de quinze à seize ans, joli comme une femme, somptueusement vêtu, précédé de deux clairons et suivi de huit gardes.

Le page portait, sur son bras gauche replié, un coussin de velours écarlate galonné d'or. — Une enveloppe entourée d'un ruban de soie rouge et scellée d'un large sceau était posée sur le coussin.

Les clairons et les gardes s'arrêtèrent ; — le page s'avança jusqu'auprès du personnage assis, et, mettant un genou en terre devant lui, il commença :

— Pour...

Mais il n'eut pas le temps d'achever.

Le curé l'interrompit, et, reprenant la phrase qu'il venait de couper, il dit d'une voix nette et haute :

— Pour Son Éminence monseigneur le cardinal de Richelieu...

— Quoi ! — s'écria le cardinal, — (car, en effet, c'était bien lui,) — vous saviez...

Marquis s'inclina profondément.

— Oui, monseigneur, — dit-il ensuite.

— Qui donc vous avait dit?...

— Personne. — Mais comment aurait-il pu m'être possible de ne pas deviner? — Le

bruit de votre arrivée ne s'est pas encore répandu dans nos montagnes, monseigneur, et cependant, en entrant dans cette salle, je n'ai pas eu un moment de doute... — Devant quel autre que vous les généraux français courberaient-ils la tête aussi bas ?

« D'ailleurs, — ajouta le curé avec ironie, — ne portez-vous pas un vêtement qui dit bien haut que vous êtes arrivé au rang le plus élévé de la hiérarchie ecclésiastique, et qu'au-dessus de vous il n'y a que le pape et Dieu ?

Richelieu, si complètement maître de lui jusqu'alors, pâlit de colère en ce moment.

— Prêtre ! — murmura-t-il, — prenez garde !!

— A quoi, monseigneur? — demanda Marquis.

L'attention profonde accordée au prêtre-

soldat par le cardinal, pendant tout l'entretien qui précède, avait un double motif.

Le premier, résultait de l'étonnement éprouvé par lui en trouvant un homme supérieur, presque un homme de génie, dans ces sauvages et rudes montagnes.

Le second, venait de la vanité même du grand politique, flatté de la justesse du coup d'œil avec laquelle Marquis avait pénétré dans sa pensée et deviné le but de ses ambitions.

L'incroyable rectitude des jugements du prêtre en avait fait passer la sévérité.

Mais voici que Marquis venait de mettre le doigt sur la plaie saignante, en raillant le haut caractère des dignités religieuses dont était revêtu le ministre.

La franchise avait plu d'abord, — maintenant elle blessait douloureusement.

— A quoi faut-il prendre garde, monseigneur ?— répéta le prêtre. — Qu'ai-je à craindre ? — Ne sais-je pas que la mort m'attend et que je ne lui échapperai point ? — Qu'importe que mon corps lui soit jeté en pâture quelques minutes plus tôt ou plus tard ?... — Les grands de ce monde accordent une grâce à celui qui va mourir... — Je réclame de vous, comme une faveur suprême, le droit de parler jusqu'au bout... — Je parlerai brièvement, monseigneur, et je vous jure de ne rien dire qui ne soit juste et qui ne soit vrai...

Le cardinal avait eu le temps de prendre sur lui-même et de dominer son premier mouvement.

— Parlez donc ! — répondit-il plutôt du geste que de la voix.

— Merci, monseigneur... — dit le prêtre.

Et il poursuivit :

— La France veut la Franche-Comté !... — Mais emploie-t-elle le bon moyen pour conquérir et pour conserver ?... — Est-ce en accablant une province sous le poids de tous les malheurs, de toutes les misères, de tous les fléaux, qu'on s'y fait des partisans, qu'on s'y ménage des sympathies ?... — Est-ce notre faute, à nous, si les noms seuls de Français et de Suédois sont pour la montagne tout entière un objet d'épouvante et d'exécration ?... — Vous voulez faire de la Comté une chose à vous, et vous dépeuplez le pays par le fer et par la famine ; — vous le ruinez par le pillage et par l'incendie !... — Jamais,

dans leurs barbares invasions des siècles passés, jamais les Huns ni les Vandales ne sont allés si loin que vous !... — Demandez à vos généraux, monseigneur, de quelle façon ils comprennent la guerre ?... — Mais ils ne vous répondront pas ?... — Eh bien ! puisque les voilà devant vous et devant moi, je vais vous dire ce qu'ils ont fait, — et, s'ils l'osent, ils me dementiront !...

Le duc de Longueville et MM. de Villeroi et de Guébriant firent un pas en avant, et voulurent imposer silence à Marquis par un geste impérieux.

— Monseigneur, — demanda le prêtre au cardinal, — dois-je parler ou dois-je me taire ?...

— Parlez, — dit encore Richelieu.

Marquis continua :

— Sont-ils des démons vomis par l'enfer, ou sont-ils des hommes, des enfants de Dieu, ces généraux qui comptent la vie des hommes pour quelque chose de moins que rien?—A-t-il un cœur, ce duc de Longueville qui, après avoir triomphé en 1637 de l'héroïque résistance de Poligny, saccage et brûle la ville conquise, et passe au fil de l'épée tous ses habitants tendant vainement leurs mains suppliantes et demandant grâce aux vainqueurs?

« A-t-il une âme, ce marquis de Villeroi qui, forcé de lever le siége de Salins, et furieux de ce revers, vient s'abattre devant Dôle et fait faucher pendant quinze jours les blés verts sur les bords du Doubs?... — Ce Villeroi qui rase le château de Vire-Châtel

pour se venger de l'héroïsme du colonel César du Saix d'Arnans, — brûle les cinq villages de la baronnie, — incendie les châteaux de La Villette et de Fretigny, qui contenaient pour plus de vingt mille écus de grains !...— Le feu et la famine, voilà les armes de ces illustres chefs !... — Qu'ils soient maudits et que l'histoire cloue leurs noms à son pilori ! !

— Au nom du ciel, monseigneur, — s'écria Longueville, — que Votre Éminence daigne imposer silence à cet homme ! !

— A-t-il menti ? — demanda le cardinal.

Le duc ne répondit pas.

— Qu'il continue ! — fit Richelieu.

— Merci, monseigneur ! — répéta le prêtre.

Et il reprit :

—Vous vous irritez, messires !... et cependant je ne dis que la vérité, et je n'ai pas fini de la dire, car je n'ai pas encore retracé les hauts faits de tous!—Vous avez un émule, messires,—vous avez un rival!...—Qu'en pensez-vous, comte de Guébriant et croyez-vous que je vais calomnier votre maître, le duc de Saxe-Weymar, qui déjà s'intitule le roi du Jura, et qui n'attend que la fin de la guerre pour faire de la Comté un royaume à part, qu'il disputera à la France?...

— Que dites-vous? — demanda vivement le cardinal en se soulevant à demi, tandis que ses yeux lançaient des éclairs.

— Il en a menti, monseigneur! — s'écria Guébriant avec fureur. — Monseigneur, ne le croyez pas!...

Le curé Marquis s'avança lentement jus-

qu'auprès du comte, et plongeant son regard dans ses yeux avec une étrange expression de puissance et de commandement, il lui dit :

— Répétez donc que j'en ai menti !...

Guébriant courba la tête et se tut.

— Il y a là, — murmura Richelieu, — il y a là un mystère que nous éclaircirons plus tard... — Maintenant, messire prêtre, articulez vos griefs contre le comte de Guébriant et contre son maître...

— Écoutez donc, monseigneur, et soyez sûr que, cette fois, il ne me criera pas que j'en ai menti ! — Un soir, le duc et le comte, — le maître et le valet, — le futur roi du Jura et le colonel, — exaspérés par l'héroïque résistance d'une poignée de braves qui avaient juré de mourir plutôt que de se rendre, et désespérant de s'emparer de Salins et de Be-

ançon, levèrent le siége de Salins et se dirigèrent vers Pontarlier...

« La nuit tombait, et l'obscurité, sans doute, amenait la terreur avec elle...

« Savez-vous comment firent ces hommes pour éclairer leur marche? — Néron, l'empereur infâme, faisait allumer dans ses fêtes, — torches vivantes ! — des chrétiens et des esclaves enduits de résine et de poix ! — Weymar et Guébriant dépèchèrent en avant des éclaireurs avec l'ordre d'embraser tous les villages ! — Cet ordre monstrueux fut exécuté ! — L'incendie prit de telles proportions que, pendant cette horrible nuit, depuis le fort Sainte-Anne, et depuis les hauteurs de Nozeroy, on pût voir les flammes implacables qui dévoraient plus de deux cents hameaux ! — Le Suédois et le Français traversèrent la

contrée sous cette flamboyante auréole, et ils couronnèrent leur œuvre d'enfer en brûlant aussi Pontarlier qui, peu de jours auparavant, avait cru se racheter du feu en leur payant une somme énorme... — Voilà ce qu'ils ont fait, monseigneur !... voilà ce qu'ils ont fait !

Le curé Marquis avait prononcé tout ce qui précède d'une voix vibrante et indignée. — Mais, maintenant, le souvenir de ces actes monstrueux qu'il retraçait, remplissait son âme d'une douloureuse et irrésistible émotion.

Ce fut donc d'une voix tremblante, et avec les yeux remplis de larmes, qu'il continua :

— Pauvre province, autrefois si belle... voilà ce qu'elle est devenue !... Un amoncel-

lement de ruines fumantes!... — Partout la dévastation... — Partout la famine! .. — Les défenseurs des villes n'ont pour se nourrir que le blé insuffisant semé sous les remparts dans un rayon égal à la portée du canon. — La terreur a gagné jusqu'aux animaux! — Au seul bruit du tocsin, le bétail s'enfuit et se cache!... — Pauvre Comté... ton dernier jour est-il donc venu?... Oh! monseigneur, monseigneur, grâce pour un malheureux pays épuisé, presque anéanti!... — Désormais sa conquête est indigne de vous!...

Richelieu, immobile, l'œil fixé sur le prêtre-soldat qui lui parlait, conservait une physionomie impassible et impénétrable.

— Si vous considérez comme indigne de nous la conquête d'une province épuisée, pourquoi verser la dernière goutte du sang

de votre dernier homme pour conserver cette province?... — demanda-t-il enfin.

— Eh! monseigneur, des fils doivent-ils donc abandonner leur mère parce que leur mère est mourante? ..

— Ils doivent chercher à la sauver...

— La sauver!... monseigneur... comment?...

— En venant enfin à nous... — à nous qui saurions fermer les blessures que nous avons ouvertes, et rappeler à la vie la province expirante... — Nul autre parti ne s'offre à vous, et rien ne peut vous empêcher d'accepter celui-là...

— Rien, dites-vous, monseigneur?... — s'écria Marquis.

— Rien.

— Et nos serments!...

La lèvre supérieure de Richelieu se contracta.

— Vos serments à l'Espagne !... — fit-il avec une ironie mal contenue.

Cette ironie rappela Marquis au sentiment de sa situation et lui rendit cette colère que, depuis quelques instants, l'émotion avait remplacée.

— Pardonnez-moi, monseigneur, — dit-il avec un sourire plein d'amertume, — j'oubliais qu'il ne fallait point vous parler de la religion du serment, à vous qui ne la comprenez pas !... — à vous qui ne vous souvenez point du passé, — qui oubliez le présent dès qu'il vous est acquis, — et qui ne voyez jamais que l'avenir, et, dans l'avenir, le but auquel vous tendez, et auquel vous vou-

ez arriver par tous les moyens, quels qu'ils soient!...

« Vous êtes catholique, monseigneur, vous êtes prêtre, vous êtes cardinal, et cependant vous faites des traités avec Gustave, chef de la Confédération Germanique et des protestants d'Allemagne, et vous envoyez à son aide les troupes du roi très chrétien... — C'est de la haute politique, sans doute, qu'une semblable alliance; mais cette politique est-elle bien d'accord avec les lois de la cour de Rome, à laquelle vous avez juré soumission et obéissance?...

Richelieu, muet, immobile, attentif, écoutait toujours; — son visage restait impassible, — rien ne venait indiquer qu'il eût à soutenir, en ce moment, un combat contre lui-même.

Les généraux ne savaient s'ils devaient s'étonner davantage de l'audace du curé Marquis ou du calme de Son Éminence.

Le prêtre poursuivit :

— Je le répète, monseigneur, vous ne voyez que le but, et vous n'avez jamais reculé devant le moyen... — Marillac, décapité, — Montmorency, décapité, — Chalais, décapité, et tant d'autres qui ont payé de leur tête l'impardonnable tort d'avoir entravé votre route, sont des preuves sanglantes de ce que j'avance... — Le salut de l'État vous paraît attaché à la conservation de votre pouvoir, et peut-être avez vous raison !... — Peu à peu, et à mesure que vous vous identifiez de plus en plus avec votre rôle de souverain, vous dépouillez votre maître et votre roi de ses prérogatives les plus belles !... — Au-

jourd'hui, le petit-fils de saint Louis et de Henri IV, n'a plus le droit de grâce!... — Louis XIII lui-même, enfin, n'est plus dans vos mains qu'un espion qui vous dénonce et qui vous livre vos ennemis!...

« Voilà les moyens que vous employez, monseigneur ; — mais, j'en conviens, le but est sublime, et vous l'atteignez parfois!...— Vous avez compris qu'il fallait abaisser les grands devant la couronne et réduire la puissance de la maison d'Autriche!... — C'était une tâche rude et difficile!... — Vous l'avez acceptée et vous l'avez menée à bien sans autre auxiliaire que votre propre génie ; car vous ne pouviez regarder comme un appui ce roi Louis XIII dont la faiblesse devait, d'un moment à l'autre, vous faire redouter une disgrâce... — Vous marchez en avant,

d'un pas ferme, malgré les obstacles!... — Les princes du sang s'arment contre vous, — vous les brisez, et vous écrasez leurs complices!... — Vous foulez sous vos pieds l'incessante opposition de la reine-mère, les renaissantes cabales du duc d'Orléans!... — Vous abattez tout ce qui vous gêne; — si la route vous semble trop étroite, vous l'élargissez, et c'est avec des têtes qui tombent que vous en comblez les ornières... — Mais qu'importe?... tout cela, le bien et le mal, est l'œuvre d'un grand homme!... — Louis XIII, grâce à vous, est le second dans la monarchie, mais, grâce à vous aussi, il est le premier dans l'Europe! — vous abaissez le roi, — vous élevez le règne!...

Un imperceptible frémissement des paupières de Richelieu, fut le seul témoignage

physique de l'immense dose de joie que donnait à son orgueil les appréciations si brutalement sincères du curé Marquis.

Ce dernier reprit :

— Il ne me reste que bien peu de mots à ajouter, monseigneur... — ces mots résumeront ma pensée, en ce qui nous touche plus particulièrement... — La guerre que votre ambition est venue apporter à notre malheureuse province est une guerre inique et cruelle... — Une troupe de loups affamés, lâchés dans une bergerie, y feraient de moins grands ravages que ceux apportés parmi nous par vos soldats et par ceux qui les commandent !... Comme Franc-Comtois et comme l'un des chefs de la montagne, je vous hais, monseigneur !... — Comme homme, je

suis forcé de vous admirer et de vous déclarer grand...

Marquis se tut.

Richelieu, pendant un instant, resta silencieux, pensif, la tête inclinée.

Tous les auditeurs de la longue scène que nous venons de raconter, s'étonnaient de ce silence.

Le cardinal le rompit enfin.

— Prêtre, — dit-il, — votre vie est entre mains...

— Je le sais, monseigneur, et je sais aussi ce que vous allez en faire, et, depuis le moment où j'ai été fait prisonnier, mon âme se tient prête à paraître devant Dieu. .

— Si je vous laissais vivant et libre, pourtant?...

— Vivant et libre! — répéta Marquis.

— Oui. — Que diriez-vous ?...

— Je dirais, monseigneur, que vous avez un but en agissant ainsi, et que je veux connaître ce but, — car, si la grâce faite à moi devait tourner au détriment de la province, je n'accepterais pas...

— Ainsi, vous repousseriez mes offres?

Marquis regarda fixement le cardinal.

— Monseigneur, — lui dit-il ensuite, — je vous reconnais le droit de m'envoyer au supplice, mais je vous conteste celui de m'insulter...

Richelieu se leva.

— Prêtre, — fit-il, — je vous laisse maître de votre sort. — Comment voulez-vous être traité ?...

— Comme votre égal, monseigneur.

— Mon égal ! — répéta Richelieu avec étonnement.

— Vous êtes un des rois de la France, — je suis un des rois de la montagne, — nous sommes prêtres tous deux. — Vous êtes cardinal, il est vrai, mais voyez, ne dirait-on pas que nous sommes égaux, même devant l'église ?... Ma robe est rouge comme la vôtre...

— Et cette robe rouge, — s'écria le cardinal, — pourquoi la portez-vous ?... — pourquoi cette parodie coupable du costume des plus hauts dignitaires ecclésiastiques !...

— Quand on vous a parlé de moi, monseigneur, ne vous a-t-on jamais parlé de cette robe ?...

— On m'a répété de superstitieuses légen-

des, d'absurdes croyances, auxquelles je ne pouvais ajouter foi...

— On vous a dit, n'est-ce pas, que la robe rouge était un talisman ?

— Oui.

— On vous a dit que sur son étoffe écarlate rebondissaient les balles des mousquets, et s'ébréchaient les rapières les mieux trempées ?...

— On m'a dit cela !...

— On vous a dit enfin que sous les plis de sa robe rouge, le curé Marquis était invulnérable, et que les montagnards marchaient plus joyeusement au combat, certains d'être guidés par un chef que nulle blessure ne pouvait atteindre... — Eh bien, tous ces bruits insensés, monseigneur, ce n'est pas

moi qui les ai répandus, mais c'est moi qui les ai laissé s'accréditer?..

— Dans quel but...

Marquis, d'un mouvement brusque, saisit un poignard à la ceinture de M. de Feuquières qui se trouvait à côté de lui, et, avec la pointe de cette arme, il fendit dans toute sa longueur la manche gauche de sa robe.

Les Français, qui n'avaient compris que le premier des deux mouvements du prêtre-soldat, crurent qu'il en voulait à la vie du cardinal et s'élancèrent pour le retenir.

Mais déjà il avait jeté loin de lui l'arme dont il venait de se servir, et il montrait à Richelieu son bras nu.

La blessure, faite le matin devant le château de Verges par l'infâme brutalité de l'un des Gris, saignait toujours.

— Regardez, monseigneur, — dit-il, — le sang coule, et nul ne le sait... — le sang est pourpre comme le vêtement dont il ne change pas la couleur ! – Voilà comment le curé Marquis est invulnérable !... voilà le secret de la robe rouge !

Le cardinal baissa les yeux, et ses narines mobiles, tout à coup dilatées, indiquèrent qu'il venait de recevoir une violente commotion intérieure.

Un cri d'admiration s'était échappé de toutes les poitrines en face de ce mâle courage, de cette stoïque vertu, que rien ne pouvait ébranler ! — en présence de cet homme qui, semblable aux héros si vantés des grands siècles de Rome, considérait la douleur comme un vain mot !...

Cet enthousiasme, trop franchement mani-

festé, déplut sans doute à Son Éminence, dont les sourcils épais se plissèrent.

Les gentilshommes frissonnèrent, comme si le vent d'une prochaine disgrâce eût passé sur eux, et ils prirent un air morne.

Pendant quelques minutes, tous les visages exprimèrent la consternation. — Le cardinal était toujours pensif, — le curé Marquis toujours impassible.

Richelieu rompit enfin ce silence pesant.

— Messires, — dit-il en arrêtant sur chacun des officiers son regard circulaire, — il faut que justice soit faite... — Nous avons devant nous un rebelle, fait prisonnier les armes à la main... — nous allons prononcer contre lui la peine qu'il mérite, mais nous voulons, auparavant, nous éclairer de vos lumières, et vous demander à tous ce que doit

être cette peine... — Parlez le premier, duc de Longueville....

— Votre Éminence me fait l'insigne honneur de me demander mon avis?

— Oui.

— Je n'en ai pas d'autre que celui de Votre Éminence... — Je pourrais me tromper, et Votre Éminence est infaillible...

— Et vous, marquis de Villeroi?

— Mon opinion est de tout point conforme à celle du duc de Longueville...

— Et vous, marquis de Feuquières?

— C'est ma pensée intime et profonde que le duc et le marquis viennent d'exprimer en même temps que la leur...

Le regard du cardinal dût se baisser en ce moment sous celui de Marquis, tant les yeux du prêtre-soldat exprimaient clairement le

profond mépris que lui faisait éprouver la bassesse des trois seigneurs.

— Il a raison ! — pensa le ministre. — Ces hommes n'osent pas même avoir une opinion devant moi !!

Puis il continua, et, s'adressant à Guébriant, il lui dit :

— Et vous, comte, avez-vous un avis ?

— Oui, monseigneur.

— Ah ! — fit Richelieu.

— Votre Éminence, — continua Guébriant, — me permet-elle de parler avec franchise ?

— Non-seulement je vous le permets, mais encore je vous l'ordonne.

— Eh bien ! monseigneur, je ferais grâce.

— Ah ! — répéta Richelieu.

A ce mot de *grâce*, prononcé d'une façon tellement inattendue, les regards des trois

gentilshommes se tournèrent avec stupeur vers celui qui venait de faire preuve d'une aussi formidable audace.

Véritablement ils ne pouvaient en croire leurs oreilles, ni se persuader que le comte eût parlé sérieusement.

Un jet de flamme sembla s'échapper des trous du masque d'Antide de Montaigu.

Une sorte de frémissement vague, de murmure d'approbation mal contenue, s'échappa de la petite troupe des gardes du cardinal.— Le caractère, le courage, la hardiesse du prêtre-soldat les avaient fasciné.

— Comte de Guébriant, — s'écria Marquis, — vous servez un mauvais maître, mais vous êtes un ennemi généreux !...

Il ne restait plus que le seigneur de l'Aigle à interroger.

Richelieu se tourna vers lui et lui demanda :

— Et selon vous, messire, quelle peine mérite le prisonnier !

— La mort ! — répondit Antide d'une voix gutturale.

— Et quel supplice?

— Celui des manants : — la corde.

— Et, après avoir rendu l'arrêt, vous chargeriez-vous de l'exécuter ?

— S'il le fallait, oui monseigneur.

Le cardinal détourna les yeux.

L'infamie du seigneur de l'Aigle faisait honte et horreur à ceux-là même qui profitaient de cette infamie.

— Que ce prêtre soit conduit dans la chapelle, — reprit Richeliau au bout d'un ins-

tant, — et qu'il reste libre d'y prier et de s'y préparer à la mort...

— Seigneur, mon Dieu ! — murmura Marquis en sortant au milieu de ses gardes, — j'accepte votre volonté, et je la bénis !...

XLIII

Les deux moines.

Tandis que se passent dans la grande salle du château de Bletterans, les évènements que nous venons de raconter, — tandis que le curé Marquis, prisonnier de Richelieu, triomphe en quelque sorte du grand cardinal par

l'ascendant de son héroïsme, — transportons-nous sur cette même route par laquelle étaient arrivés, quelques heures auparavant, les Gris qui formaient l'escorte du prisonnier.

Deux hommes, deux moines, suivaient rapidement cette route, et se trouvaient déjà à une assez grande distance du village de Beaufort.

Ils portaient l'un et l'autre le simple et sévère costume des bons religieux de l'abbaye de Cluzeau, c'est-à-dire une robe de grosse laine grise, longue et large, dont le capuchon pouvait se rabattre sur la tête et cacher presque entièrement le visage.

La robe était serrée à la taille par une corde tenant lieu de ceinture, et dont les bouts flottants terminés par un nœud tombaient sur les pieds, qui n'avaient d'autre

chaussure que des sandales à fortes semelles.

Chacun des moines tenait à la main un long bâton noueux, fraîchement coupé sans doute dans la haie qui couronnait quelque fossé, ou sur la lisière de l'un des bois qu'ils venaient de traverser.

L'un d'eux était un vieillard.

Autant que permettait d'en juger son capuchon rabattu, il avait une de ces têtes magnifiques et vénérables dont les pinceaux de Michel-Ange et du Dominicain ont souvent reproduit le type.

Des rides profondes et nombreuses sillonnaient son visage, et témoignaient de toute une vie de jeûnes, de veilles, d'austérités, de méditations.

Une de ces immenses barbes blanches dont la tradition s'est perdue, — une de ces

barbes évidemment vierges de tout contact avec les ciseaux ou le rasoir, — ruisselait comme un flot d'argent jusqu'au milieu de sa poitrine.

Quelques mèches de cheveux, blancs comme la barbe, s'échappaient du capuchon.

Le second moine avait tout au plus vingt-trois ou vingt-quatre ans.

La corde qui serrait son froc autour de ses hanches dessinait à merveille la cambrure hardie de sa taille svelte et souple.

Il marchait d'une allure vive et décidée, — tête nue, — ses cheveux blonds au vent, brandissant par instants son bâton ainsi qu'une épée, au lieu de s'en servir comme point d'appui, ainsi que le faisait son compagnon.

Sans doute — (à en juger du moins par le feu de ses regards et par la vivacité de ses

mouvements) — ce jeune homme était un novice, un peu contraint dans sa vocation, et joyeux d'échapper pour quelques heures à l'existence monotone, à l'ennui régulier, à la froide et rigide sujétion du cloître.

La route était absolument déserte. — Depuis que les bons religieux, si différents d'âge et de tournure, avaient quitté Beaufort, ils n'avaient pas fait la rencontre d'un être vivant. — Nous devons ajouter qu'ils n'avaient pas échangé une seule parole.

Quoi de plus simple, en apparence, que deux moines s'en allant ainsi de compagnie, en plein jour, par les grands chemins?

Peut-être regagnaient-ils leur couvent.

Peut-être étaient-ils chargés de faire une quête pour les besoins de leur ordre.

Peut-être le prieur de leur abbaye leur

avait-il donné mission de transporter quelque message, écrit ou verbal, pour un prieur de sa connaissance...

Rien n'était plus fréquent, malgré la guerre, que de rencontrer ainsi des moines courant la campagne. — Le danger de tomber dans une embuscade et d'être pris par l'ennemi, se bornait pour eux, en réalité, à fort peu de chose.

Les maraudeurs de tous les partis savaient d'avance qu'ils ne trouveraient dans leur poche qu'une bourse plate, ou plutôt qu'ils ne trouveraient pas de bourse du tout, et leur humble défroque tentait médiocrement les pillards les plus décidés.

Et cependant, si quelque observateur invisible avait suivi les deux religieux, il aurait remarqué tout à coup un fait très minime

en apparence, fort important en réalité, et qui eût ouvert incontinent un champ vaste aux conjectures de toutes sortes.

Nos moines, — toujours rapides et toujours silencieux, — arrivèrent à un endroit où la route, depuis quelque temps encaissée, faisait un coude brusque.

A deux ou trois cents pas de ce coude, on voyait deux voitures chargées de grains et de fourrages, et une demi-douzaine de grands bœufs, se dirigeant du côté de Beaufort, sous la garde d'une petite troupe de paysans armés jusqu'aux dents, et portant avec une gaucherie manifeste des mousquets rouillés et des rapières du temps de Charlemagne.

Tout aussitôt il se fit un changement subit et bizarre dans la tournure et dans la démarche du vieux moine.

Jusqu'à ce moment il avait tenu la tête haute, — il avait marché d'un pas assuré, et sa taille semblait aussi droite que celle de son jeune compagnon.

Dès que les paysans furent en vue, son pas se ralentit, — son épine dorsale se courba, — ses genoux se ployèrent, — une sorte de tremblement agita ses membres; — il s'appuya sur son long bâton, et il n'avança plus qu'avec peine, en remuant doucement la tête, comme font les vieillards parvenus à un âge très avancé.

Tout à l'heure ce pouvait être un homme de soixante à soixante-dix ans, vigoureux encore et bien conservé, malgré ses rides profondes.

Maintenant c'était un centenaire débile et chancelant.

Le moine avait vieilli de trente ans en une minute!...

En vérité, ceci tenait du prodige; et cependant le jeune homme ne semblait pas étonné le moins du monde de l'incroyable métamorphose qui venait de s'opérer sous ses yeux!

Paysans et religieux, chacun de leur côté avançaient les uns vers les autres.

Ils finirent par se rencontrer.

Les paysans se rangèrent sur le bord du chemin, ôtèrent leurs larges chapeaux et sollicitèrent la bénédiction du saint vieillard.

— Je vous bénis de tout mon cœur, mes enfants, — leur dit-il d'une voix tremblante et cassée, — je vous bénis au nom du Père, au nom du Fils, et au nom du Saint-Esprit...

— Mon père, — demanda l'un des paysans, — priez le bon Dieu, s'il vous plaît, de permettre que nous ne rencontrions, d'ici à Beaufort, ni Gris, ni Suédois, ni Français...

— Je vais réciter mon rosaire à cette intention, mes enfants... et j'espère que le bon Dieu exaucera ma prière.

— Merci, mon père.

— Allez en paix, mes enfants, allez en paix !

Puis, après ces quelques paroles échangées, les moines et les paysans se remirent en marche en se tournant le dos.

Lorsqu'ils furent suffisamment éloignés les uns des autres pour s'être complètement perdus de vue, une seconde métamorphose s'opéra dans la personne du vieillard, métamor-

phose non moins brusque et non moins surprenante que la première.

Sa tête baissée se releva, — sa taille courbée se redressa, — ses jambes chancelantes reprirent leur vigueur primitive, et sa marche ralentie s'accéléra de telle sorte que son compagnon fut obligé de multiplier les enjambées pour ne se point laisser dépasser.

Au bout d'un quart d'heure l'étrange religieux s'arrêta.

— Est-ce que vous ne voyez pas quelque chose, tout là-bas, dans le brouillard ? — demanda-t-il.

— Oui.

— Des chaumières, n'est-ce pas ?

— Je le crois.

— Ce doivent être les premières maisons du village de Sainte-Agnès.

— Le traverserons-nous?

— Non, puisque nous pouvons l'éviter.

— Qu'allons-nous faire?...

— Quitter la grande route et nous lancer à travers champs sur la droite.

— Où cela nous mènera-t-il?

— Si mes souvenirs sont exacts, — et je crois qu'ils le sont, — nous devons trouver d'ici à dix minutes un sentier qui conduit à Condamine.

— Allons...

Ils abandonnèrent la route, et en effet, au bout d'un quart d'heure, ils rencontrèrent le sentier dont le vieillard venait de parler.

Ils le suivirent sans prononcer une parole. et en moins d'une heure ils atteignirent Condamine.

Au moment d'entrer dans le village, le

vieux moine dépouilla ses allures franches et rapides, et sembla ne pouvoir marcher qu'avec une extrême difficulté, en se soutenant d'un côté sur son bâton, et en s'appuyant de l'autre sur le bras du jeune homme.

Ce dernier avait toutes les peines du monde à s'empêcher de sourire en voyant la vénération profonde et les manifestations respectueuses avec lesquelles les vieux villageois accueillaient cette bizarre comédie.

Le village de Condamine fut traversé sans autres incidents que quelques bénédictions distribuées à droite et à gauche.

Les religieux atteignirent bien vite la frontière de la Franche-Comté et de la Bresse française, et ils la suivirent pendant quelque temps, guidés seulement par la parfaite con-

naissance du pays que semblait avoir le vieux moine, car aucun sentier frayé ne s'offrait à eux, et ils traversaient une plaine immense et fangeuse n'ayant d'autres limites apparentes que l'horizon, et présentant à sa surface une boue épaisse et gluante dans laquelle ils enfonçaient jusqu'à mi-jambes, ce qui, pour n'avancer que bien lentement, exigeait de leur part une prodigieuse dépense de forces.

— Quelle affreuse contrée ! — s'écria tout à coup le jeune homme.

— Vous préférez la montagne, n'est-ce pas ? — demanda le vieux moine.

— Certes !...

— Et vous avez cent fois raison ! — La montagne est aride et froide. — La roche semble sans cesse y dévorer la terre et la

rendre infertile; mais, du moins, elle a la sauvage grandeur qui charme les yeux et qui plaît à l'âme! — L'air qu'on y respire est pur. — On y vit pauvre, mais on y vit fort. — La Bresse est riche, au contraire, mais triste jusqu'à la mort! — Ses plaines fertiles recèlent des marais empoisonnés! — Le fantôme pâle de la fièvre veille sans cesse au chevet de la couche de ses débiles habitants!...

En ce moment le jeune homme poussa une exclamation de colère, accompagnée d'un juron nettement accentué qui s'accordait fort mal avec ses vêtements religieux.

Il venait de s'embourber jusque par-dessus les genoux, il lui fallut l'aide du vieillard pour se tirer de ce mauvais pas.

— Ah ça! mais, — demanda-t-il alors, —

il n'y a donc pas une seule route, dans ce pays d'enfer ?...

— Il y en a fort peu, et nous les évitons avec soin. — L'armée française est campée tout près d'ici ; — bientôt nous serons au but... — Marchons... marchons... l'heure nous presse...

Le jeune homme poussa un soupir involontaire, et recommença à lutter héroïquement contre la boue, toujours précédé par son compagnon.

Bientôt ils atteignirent une petite éminence qu'ils gravirent. — Alors la silhouette aiguë d'une tour, dominant d'autres bâtiments d'une imposante apparence, sembla saillir de la plaine et leur apparut dans la brume, à l'horizon, de l'autre côté d'un bois de médiocre grandeur.

— Qu'est-ce que cela? demanda le jeune moine.

— C'est Bletterans.

— Et nous y serons?...

— Dans une heure... — Jusqu'à ce moment, notre voyage a été singulièrement heureux. — On eût dit que les bénédictions prodiguées par moi le long du chemin retombaient sur nous! — Il s'agit de finir avec autant de bonheur que nous avons commencé... — Si les renseignements que l'on m'a donné sont exacts, le bois dans lequel nous allons entrer n'est point occupé par les troupes françaises. — Le camp s'étend sur la gauche, depuis Ville-Vieux jusqu'à Montmorot, près de Lons-le-Saulnier. — Je commence à espérer que tout se passera comme je le souhaite.

Les deux moines s'enfoncèrent dans le bois, et le traversèrent sans avoir rencontré une âme.

A sa sortie, ils virent devant eux un vaste espace découvert, se déroulant jusqu'aux remparts du château de Bletterans, et coupé seulement par un second bois de peu d'étendue.

Le soleil venait de disparaître, à l'horizon, derrière un rideau de vapeurs épaisses qu'il teignait d'une pourpre sanglante.

Le crépuscule allait venir.

En ce moment le beffroi de la citadelle sonna cinq heures. — Immédiatement après le dernier coup de cloche, il se fit un grand mouvement sur les remparts. — On entendit des batteries de tambours et des sonneries

de clairons, et le pont-levis, baissé jusqu'alors, se releva.

— Oh! oh!... — fit le vieux moine, — voici qui va mal!... — Nous arrivons trop tard!...

— Que faire?

— Allons toujours...

Et il s'engagea dans l'espace découvert qui s'étendait entre le bois et le château, et qui coupait, vers la droite, le second petit bois dont nous venons de parler.

La plaine était déserte.

Au loin se voyaient les premières tentes du camp français.

Sur les remparts les sentinelles allaient et venaient, et quelques soldats désœuvrés, s'accoudant aux créneaux, regardaient au loin.

Le vieux moine, — le dos plus courbé et les jambes plus vacillantes que jamais, — se dirigeait, suivi de son compagnan, vers la grande porte dont le pont-levis venait d'être relevé.

Pour a tteindre cette porte, il fallait passer à portée de mousquet de l'angle du petit bois.

Mais le moyen de craindre que ces quelques bouquets d'arbres, croissant sur un espace de cent cinquante ou deux cents toises, recélassent un péril quelconque!...

Aussi les moines allaient-ils d'un air tranquille, et comme des gens assurés qu'ils n'ont rien à craindre.

Les sentinelles s'arrêtaiént dans leur marche monotone pour les regarder, avec ce sentiment de vague et instinctive curiosité

qui pousse à chercher des distractions dans l'incident le plus futile.

Mais voici que, tout à coup, cette curiosité eut une pâture sur laquelle elle ne comptait guère.

Une vingtaine de soldats, portant l'uniforme de l'armée française, bondirent hors du petit bois, comme une meute de démons, et se ruèrent sur les moines.

Ceux-ci essayèrent de s'enfuire, — mais le plus vieux fut trahi par ses forces, et le plus jeune ne voulut pas sans doute abandonner son compagnon.

Les soldats enveloppèrent les deux religieux. — Une lutte s'ensuivit; — elle ne pouvait être longue.

Le vieillard, renversé, foulé aux pieds et

frappé par le pommeau de vingt rapières, fut laissé pour mort sur la place.

Le jeune homme , écrasé par le nombre malgré sa résistance désespérée, eut les mains attachées derrière le dos et fut poussé brutalement en avant, du côté du bois.

Il refusa de marcher.

Plusieurs soldats le soulevaient alors, et, faisant avec leurs bras et leurs épées une sorte de civière sur laquelle il fut placé, ils disparurent avec lui dans le taillis.

XLIV

La mère Finte.

La scène que nous venons de raconter s'était passée en moins de quatre ou cinq minutes, et déjà cependant les deux tiers des hommes formant la garnison du château étaient accourus sur le rempart, stupéfaits

de l'audace inouïe de cette scène de violence, de cet acte de brigandage effréné, accompli ainsi en plein jour, à quelques centaines de pas à peine des murailles d'une citadelle, et sous les yeux des sentinelles épouvantées.

Chacun disait son mot, — chacun exprimait son opinion à propos du fait étrange dont il venait d'être témoin.

— Voilà de pauvres diables de capucins bien mal accommodés !... — s'écriait l'un.

— Le vieux est mort !... — répondait l'autre.

— Que peuvent-ils vouloir faire du jeune, les bandits ?... et pourquoi donc l'ont-ils emporté de cette façon, pieds et poings liés ?...

— Veulent ils par hasard obtenir de lui, le pistolet sur la gorge, l'absolution pleine et entière de leurs péchés ?...

— Ce ne peut être pour les voler, car tout le monde sait que les moines, quand ils voyagent, n'ont pas même un écu dans leur poche !

— A quel corps de l'armée appartiennent les détrousseurs ?

— J'ai cru reconnaître l'uniforme du régiment de Longueville.

— Et moi, je suis certain d'avoir reconnu celui du régiment de Conti.

— Ah ! le régiment de Conti !... les plus grands pillards de l'armée !... de vrais bandits !... ça doit être ça !...

— Que va dire leur colonel, quand il apprendra la chose ?...

— Ma foi, je ne voudrais pas être dans la peau de ces gredins-là !...

— Surtout aujourd'hui...

— Pourquoi cela ?

— Parce que le cardinal est ici, et que le cardinal étant cardinal, est prêtre, et que les moines étant prêtres, il doit soutenir les moines, et qu'il ne pardonnera pas de les avoir détroussés et assassinés !...

— C'est, ma foi, vrai, ce que tu dis là !...

— Ce qui m'étonne, moi, c'est qu'il se soit trouvé une embuscade de plus de vingt hommes dans le petit bois, où personne de nous n'avait vu entrer seulement un chat !...

— Bah ! ils sont arrivés par le grand bois qui est en arrière ; — rien n'est plus facile que de se glisser de l'un à l'autre, sans qu'on s'en doute...

En ce moment, un nouveau personnage arriva sur les remparts, et se mêla aux groupes des soldats.

Ce nouveau personnage était une vieille

femme, — personnalité assez curieuse, à laquelle il est utile de consacrer ici quelques lignes...

Elle avait soixante-cinq ou soixante-six ans, — elle était petite plutôt que grande, et grasse plutôt que maigre, avec un visage bourgeonné et un nez bulbeux qui, l'un et l'autre, attestaient le culte fervent de la dive bouteille.

Elle était veuve, — elle avait un fils, dont nous parlerons dans un instant. — Tout le monde la connaissait sous le nom de *la mère Finte*, et, depuis un temps immémorial, elle exerçait les fonctions de portière et de cantinière du château de Bletterans.

Les années se succédant, elle avait fini, — comme dirait un homme de loi, — *par faire partie de l'immeuble*.

Les évènements qui venaient de s'accomplir dans la province, — la guerre, — les combats, — les siéges, les changements de maîtres, — rien n'avait pu lui faire déserter le poste dans lequel elle avait passé toute sa vie, et où elle comptait bien mourir.

Fidèle à ses habitudes et à sa demeure, à peu près comme l'escargot l'est à sa coquille, elle demeurait étrangère à tout sentiment de patriotisme, à toute conviction politique, — elle versait à boire aux Français et aux Suédois, aussi volontiers qu'aux Franc-Comtois, et elle formulait fréquemment — (en manière d'aphorisme), — que l'eau-de-vie et le genièvre devaient couler pour tout le monde...

— Pour tous ceux du moins, — ajoutait-elle, — qui pouvaient payer la boisson consommée !...

Cet éclectisme de principes, bien connu des soldats des diverses armes devait protéger la mère Fint contre toute catastrophe, et la protégeait en effet.

Son logement, situé dans l'épaisseur même du rempart non loin du pont-levis, était composé de deux petites pièces, — l'une, chambre à coucher, — l'autre, cabaret.

Le cabaret avait une porte toujours ouverte sur l'esplanade du château.

La chambre à coucher prenait jour par une petite fenêtre garnie de barreaux de fer, sur la campagne, au-dessus d'une poterne pratiquée dans le soubassement de la muraille, et communiquant avec les fossés.

La chambre à coucher, — avons-nous besoin de le dire, après avoir tracé un croquis de la mère Fint? — était inviolable.

Le cabaret était un terrain neutre, et sur

ses bancs de bois bruts venaient successivement s'asseoir les soldats de tous les partis, parfaitement certains d'être aussi bien accueillis les uns que les autres.

Lorsque les vaincus d'hier devenaient les vainqueurs d'aujourd'hui, et rentraient triomphants dans les murs d'où ils avaient été chassés la veille, la mère Fint les recevait avec une cordialité parfaite, et elle ne s'occupait de la couleur du drapeau qui flottait sur la plus haute tour, — étendard de France aux fleurs de lys d'or, ou drapeau noir de la Comté en deuil, — que pour être toujours exactement de l'opinion du dernier occupant.

Cette versatilité si merveilleuse et si peu dissimulée, lui avait valu, — chose rare!... — la confiance et l'estime des partis opposés.

Nous avons dit que la mère Fint avait un fils, et que nous reparlerions de ce fils.

On le nommait *le Grand Nicolas.*

Nicolas, qui devait son surnom de *Grand*, non pas au développement de son intelligence, mais à celui de sa taille, était un garçon de trente ans, beaucoup plus simple d'esprit que certains enfants, à peine arrivés à l'âge de raison.

Boire, — manger, — dormir, — telles étaient les trois principales occupations de sa vie, dont tout le bonheur se résumait en l'assouvissement de ces trois passions, — l'ivrognerie, — la gloutonnerie, — la paresse.

En dehors de ce qui touchait, de près et ou de loin, à la bouteille, à la *gamelle*, on a la possibilité d'étendre sur un lit plus ou moins

dur, ses longs membres dégingandés, Nicolas n'avait pas une idée et ne ressentait pas un désir.

On ne pouvait affirmer, cependant, qu'il fut de tout point idiot, ni même complètement inutile.

Il aidait sa mère, tant bien que mal, dans le service de la cantine, et il s'acquittait, à la satisfaction générale, des fonctions de porte-clés, — emploi dans lequel il aurait été bien difficile de le remplacer, car, au milieu des changements continuels de garnisons, avec des gouverneurs tantôt Franc-Comtois, tantôt Français, Nicolas seul pouvait dire du premier coup et avec certitude, à quelle porte allait telle clé.

Aux détails qui précèdent sur la cantinière et sur son fils, nous devons ajouter que la mère Fint était une femme pieuse, et qu'elle

professait le respect le plus profond et le dévouement le plus absolu pour tout homme revêtu de la soutane du prêtre, ou du froc à capuchon du moine.

Rejoignons-là, maintenant, s'il vous plaît, au moment de sa brusque apparition sur les remparts où elle avait été attirée par le bruit des éclats de voix, et le murmure confus des conversations turbulentes.

— Eh bien?... eh bien?... — demanda-t-elle en se frayant avec les coudes un passage au milieu des groupes, — qu'y a-t-il, et que regardez-vous donc?...

— Voyez... — répondit un soldat en étendant sa main vers l'un des points de la plaine.

— Où?... Quoi?... Je ne vois rien...

— Tenez, — là! — à quatre ou cinq cents pas, — dans la direction de ce gros arbre...

— Ah ! ah ! j'y suis, — fit la mère Fint, — il y a quelque chose par terre ; — mais qu'est-ce que c'est ?

— C'est un pauvre diable que des maraudeurs viennent d'assommer...

— Ah ! les brigands ! — s'écria la vieille femme.

Puis, regardant mieux, elle ajouta :

— Mais, sainte Vierge Marie !... Dieu me pardonne !... on dirait presque que c'est un moine !...

— Eh ! c'est un moine en effet, la mère.

— Un moine !... est-ce bien possible ? — Mon doux Jésus !... — un moine !... un serviteur du bon Dieu !... ah ! les mécréants !... ah ! les damnés !...

Et, se faisant comme une sorte de longue-vue avec ses deux mains, la vieille femme, dont le corps tremblait d'émotion, attacha

ses regards sur le corps inanimé du religieux, tout en continuant ses lamentations, ses exclamations et ses malédictions.

Au bout de quelques minutes d'attention, elle murmura :

— Ah ! mais... ah ! mais... ai-je la berlue ?...

— Que voyez-vous donc, la mère ? — demandèrent les soldats.

— Il n'est pas mort !...

— Comment, il n'est pas mort ?

— Pas plus que vous et moi ! et que le bon Dieu en soit béni !... — Tenez, — regardez ! — il vient de faire un mouvement.

L'attention des soldats, un instant distraite, se ranima tout aussitôt.

— Par ma foi, c'est vrai ! — fit l'un d'eux, — il remue !...

En effet, le moine, toujours étendu sur le

sol, agitait très visiblement l'un de ses bras.

— Quand je vous le disais! — s'écria la mère Fint triomphante.

— Il peut se vanter, par exemple, d'avoir l'âme fièrement chevillée dans le corps! — répondit l'interlocuieur de la vieille, — il a reçu plus de coups de rapière qu'il n'en faudrait pour tuer un bœuf!...

— Eh! — répliqua vivement la digne cantinière, — c'est peut-être un miracle, un vrai miracle, du bon Dieu!... — Pour qui donc en ferait-il, je vous le demande, s'il n'en faisait pas pour un saint religieux?. .

Le moine se souleva à demi, porta ses mains à son front, et jeta tout autour de lui un regard plein de détresse.

— Doux Jésus! — balbutia la vieille, — doux Jésus!... ses yeux se sont tournés de notre côté!...

Et elle se mit à crier de toute la force de ses poumons :

— Par ici... par ici, mon bon père! — il y a d'honnêtes gens qui vous veulent du bien...

L'endroit où se trouvait le moine était trop éloigné du rempart pour que la voix de la mère Fint pût arriver jusques-là.

Sans doute, cependant, un son vague frappa les oreilles du moribond, car il rassembla toutes ses forces pour s'agenouiller, et il étendit ses bras dans la direction de la citadelle avec un geste suppliant, mais presque aussitôt l'épuisement s'empara de lui de nouveau, et il retomba inanimé.

— Il nous a fait signe! — reprit la vieille femme avec une si grande animation, que son visage naturellement coloré s'empourpra de façon à faire craindre qu'une attaque d'apoplexie

ne fût imminente. — Il nous appelle à son aide!... — Nous serions pires que des païens et des loups-garous, si nous le laissions mourir là-bas!... — Il faut le secourir...

— Le secourir? — répéta un soldat, — et comment?...

— Comment? — cria la mère Fint, — ne peut-on l'apporter ici?...

— Et le moyen de sortir du château? — Il est plus de cinq heures; — les portes sont fermées et le pont-levis est relevé...

— Qu'importe!... Si nous l'abandonnions nous serions dignes d'être pendus dans ce monde, et rôtis dans l'autre!...

Le moine avait repris connaissance; — il se traînait maintenant sur les mains et sur les genoux vers les fossés du château.

— Vous êtes embarrassés pour des riens! — reprit la vieille femme, — les portes sont

fermées!. . qu'on les ouvre! — le pont-levis est levé, qu'on le baisse! — ça n'est pas plus difficile que ça! ..

— Vraiment!... — Et la permission du gouverneur de la place, l'avez-vous?...

— Il la donnera...

— Dans tous les cas, ce n'est pas moi qui me charge d'aller la lui demander.

— Et pourquoi donc?. . il me semble que, quand il s'agit de la vie d'un saint homme. on peut se remuer!...

— Iriez-vous, vous, la mère?...

— Oui, j'irais.

— Eh bien! allez-y donc!...

— C'est ce que je vais faire...

Et la vieille femme se disposait en effet à descendre le talus des remparts pour gagner l'intérieur de la citadelle, quand le soldat l'arrêta en lui disant :

— Ne vous dérangez pas… — le voici…

Les groupes s'écartèrent avec respect, — le silence s'établit et le gouverneur s'avança parmi les soldats.

Il avait le visage farouche et le sourcil froncé ; — il s'appuyait en marchant sur une haute canne à pomme d'or, car une blessure qu'il avait reçue à la cuisse gauche, au siége de Dôle, le faisait encore souffrir…

— Que veut dire ceci ? — demanda-t-il d'un ton rude ; — pourquoi ces rassemblements et pourquoi ce bruit ?…

La cantinière, — (et, d'après l'ébauche que nous avons tracé de son caractère, on doit le comprendre sans peine) — s'était mis, non-seulement avec les soldats, mais encore avec les chefs, sur un pied de familiarité que tout le monde acceptait.

— Messire, — répondit-elle hardiment, —

il y a là, dans la plaine, un bon religieux que les maraudeurs ont assassiné et qu'ils ont abandonné, le croyant mort... — il se traîne vers les fossés...

Le gouverneur s'approcha des créneaux et regarda.

Le moine était assez rapproché, maintenant, pour qu'on pût l'entendre murmurer d'une voix entrecoupée :

— Au nom du Dieu vivant, ayez pitié de moi !...

— Messire, — continua la vieille femme d'un ton suppliant, — on ne peut pas le laisser mourir sans secours, n'est-ce pas ?...

— C'est très malheureux, — répondit le gouverneur, — mais je n'y puis rien...

— Vous y pouvez beaucoup, au contraire ! vous y pouvez tout ! — Ordonnez d'abaisser le pont-levis et d'aller chercher le saint homme,

— Impossible !...

— Comment, impossible ?... pourquoi impossible ? — C'est un chrétien, messire !... c'est un moine !...

— Eh ! quand ça serait le pape, je n'y pourrais pas davantage !... — Son Éminence monseigneur le cardinal de Richelieu est le seul maître partout où il se trouve. — Or, il a enjoint d'une façon absolue et sans restriction de ne plus abaisser le pont-levis après cinq heures, et de ne laisser entrer personne au château.

— Eh bien, messire, il faut prévenir Son Éminence qu'il y a tout près de nous un prêtre qui gémit et qui meurt... — Il se hâtera de donner un contre-ordre...

— Son Éminence est enfermée dans son appartement et ne reçoit personne en ce moment.

— Pas même vous, messire ?

— Pas même moi...

Le moine semblait cruellement souffrir ; — on l'entendait râler comme un agonisant. — Il se tordait les mains et il balbutiait :

— Sauvez-moi !...

La vieille femme se meurtrissait le front.

Le gouverneur, fort ému, au fond, de ce douloureux spectacle, mais n'osant enfreindre la consigne donnée par le ministre, se disposait à s'éloigner en répétant :

— Oui, certes, c'est triste... très triste !... — mais, encore une fois, je n'y puis rien !...

Déjà il avait fait quelques pas.

— J'ai une idée !... — s'écria tout à coup la mère Fint avec l'accent de la joie et du triomphe, — j'ai une idée !...

Le gouverneur s'arrêta, et il attendit que la cantinière formulât son *idée*.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

—

PREMIÈRE PARTIE

(SUITE).

Le capitaine Jean-Claude (suite).

FIN DE LA TABLE.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.

